UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01792275 8

HANDBOUND
AT THE
UNIVERSITY OF
TORONTO PRESS

L'ALAMBIC

LITTÉRAIRE.

Le prix de ces deux volumes, brochés, est de 7 francs 50 centimes, et de 10 francs, franc de port, par la poste.

L'ALAMBIC LITTÉRAIRE,

OU

ANALYSES RAISONNÉES

D'un grand nombre d'Ouvrages publiés récemment.

Alexandre Balthazar Laurent

Par M. GRIMOD DE LA REYNIERE.

. . . . . *Librum*
Si malus est, nequeo laudare.
JUVEN. *Sat.* III

TOME PREMIER.

5a1779
28.5.52

Se vend A PARIS:

Chez L'AUTEUR, rue des Champs-Élysées, n°. 8;

Chez { MARADAN, Libraire, rue Pavée-S.-André, n°. 16;
DESENNE, Libr. au ci-devant Palais-Royal, n°. 2;
LEVRAULT, Frères, Libraires, quai Malaquais;
LE NORMANT, Imprimeur-Libraire du Journal des Débats, rue des Prêtres-St.-Germ.-l'Auxer., n°. 42.

M. DCCC III.

An XI. de la République française.

PQ
286
G75
T.1

PRÉFACE.

Essayons d'abord de justifier ce que le titre de cet ouvrage pourroit présenter de bizarre à l'esprit de plus d'un Lecteur ; car, l'on n'apperçoit pas du premier coup-d'œil, quel rapport il peut y avoir entre un Alambic et un livre.

Mais que l'on prenne la peine de réfléchir un instant, avant de taxer l'auteur de singularité, et l'on se convaincra sans peine, que non-seulement ce titre s'adapte très-bien à l'Ecrit que nous publions ; mais qu'il étoit peut-être celui qui pouvoit le mieux lui convenir. Qu'est-ce en effet que cet ouvrage ? Un recueil d'Extraits raisonnés, dans lesquels on n'a rien épargné pour analyser avec soin les nouveautés qu'ils ont pour objet ; pour offrir au Lecteur la résultat de leurs élémens, et en quelque sorte leur esprit. Or, un Alambic sert-il, dans les sciences naturelles, à d'autres usages ? C'est par son moyen qu'on dégage les substances végétales de leurs principes grossiers, de leur flegme, de leurs parties terrestres, pour en obtenir cet esprit recteur, qui, s'il est permis des s'exprimer ainsi, est l'ame des corps inanimés. Mais si, dans le cours habituel de ces opérations, l'on obtient beaucoup moins de cet

esprit que de ce que les chimistes ont nommé le *caput mortuum*, ce n'est pas au démonstrateur qu'il faut s'en prendre. Il ne peut tirer d'une substance quelconque que ce dont elle est composée : tout son art consiste à bien analyser toutes ses parties constituantes.

Ce peu de mots renferme notre excuse, comme il sert à faire connoître l'objet de notre travail. Nous devons maintenant compte à nos lecteurs du motif qui nous l'a fait entreprendre.

Il est bien reconnu aujourd'hui que le journal le plus accrédité à Paris, n'a point de lendemain, et ne sauroit même en avoir. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner pourquoi ; mais il est sûr qu'une feuille qu'on ne relit plus, et dont bien peu d'abonnés font collection, ne sauroit être d'un grand secours pour la vente des nouveautés qu'elle annonce.

Il est sans doute des Ouvrages, qui, par le nom de leurs auteurs, l'importance du sujet, la nature des circonstances, etc., n'ont besoin d'aucun véhicule étranger pour obtenir un débit rapide. Mais on conviendra sans peine que c'est le plus petit nombre. Et combien de productions estimables, dont l'auteur languit dans l'indigence et dans l'obscurité, parce que son livre n'est point assez connu ! Combien d'entreprises littéraires qui n'auroient besoin que d'être moins légère-

ment annoncées, pour recevoir une activité plus grande! Enfin, que de ballots encombrent les magasins de la Librairie, et dont l'écoulement seroit une suite naturelle et rapide de la connoissance approfondie que l'on auroit donné au public de leur existence et de leur mérite!

Ces considérations nous ont tellement frappés, que nous n'avons point hésité à remédier, autant qu'il étoit en nous, à un ordre de choses, qui, grâces à la légèreté du public, est devenu si préjudiciable aux Gens de Lettres. Honorés depuis long-temps de la confiance illimitée des premières maisons de la Librairie de Paris, nous n'avons rien négligé pour la mériter, en insérant dans différens journaux, des Extraits raisonnés, et travaillés avec tout le soin dont nous sommes capables, tant des principales Nouveautés, publiées depuis environ trois ans, que d'un grand nombre d'autres Ouvrages, qui, quoique moins marquans, ne méritoient pas d'être oubliés. L'accueil que le public a fait à ce travail, nous a donné l'idée d'en réunir les élémens en un corps d'ouvrage, qui ne sera peut-être, ni sans fruit, ni sans utilité, et que les Gens de Lettres et les libraires auront surtout un intérêt particulier à faire valoir. C'est sur eux que nous nous reposons de son succès.

On se tromperoit cependant, si l'on pensoit

que les quatre-vingt-deux Extraits qui sont renfermés dans ces deux volumes, ont tous déjà paru. Plus d'un tiers (et ce sont les plus importans) n'avoient point encore vu le jour; et ceux que nous avons repêché dans le Fleuve d'oubli (car on peut, sans offenser personne, donner ce nom à des feuilles qui disparoissent avec le matin qui les a vu naître) ont été revus avec tant de soin, que la plupart en sont devenus méconnoissables, et peuvent passer pour neufs. C'est notre délicatesse seule qui nous dicte cet aveu; nous espérons qu'ils ne nous sera point préjudiciable.

Si le Public accueille cette entreprise, nous nous engageons à faire paroître un nouveau volume vers la fin de chaque année. Ce sera une espèce de répertoire des Nouveautés littéraires les plus intéressantes qui auront vu le jour pendant les douze mois précédens; et s'il inspire aux uns le désir de connoître ces Nouveautés; s'il suffit pour donner, à ceux qui ne sont pas maîtres de leur temps, une idée exacte de l'état présent de la Littérature, nous aurons atteint le double but qui nous a fait suivre avec zèle un travail long et pénible, et nous en recevrons ainsi la récompense la plus capable de nous payer de nos efforts.

L'ALAMBIC LITTÉRAIRE.

DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE ET MORALE DE L'ESPÈCE HUMAINE. 2 *vol. grand in*-8°., *de plus de* 400 *pages chacun. A Londres, de l'imprimerie de* Cooper et Graham, *Bow Street, Covent Garden ; et se trouve à Paris, chez les Libraires qui vendent des Nouveautés.*

EXTRAIT.

CET Ouvrage qui a paru à Londres, il y a environ cinq ans, n'est connu ici que depuis peu de mois ; et cette édition imprimée à la manière anglaise, et absolument conforme à l'édition originale, est même encore fort peu répandue. Après en avoir terminé la lecture, l'on sera moins surpris de ce retard, et l'on sentira qu'il est des vérités politiques qu'un gouvernement fortement constitué peut seul permettre qu'on lui dise, parce que seul il est digne de les entendre.

C'est à M. Herrenschwand qu'on doit cet écrit, dont les deux premières parties, qui traitent l'une *de la vraie nature de l'homme*, et l'autre du vrai système d'*économie politique*

de l'espèce humaine, paroissent seulement. Il a cru devoir différer la publication de la troisième, qui aura pour objet le vrai système moral de l'espèce humaine. L'auteur annonce dans une courte préface : « qu'en traçant les malheurs » et les crimes de la Terre, et leurs fatales » causes, il a dû oser dire la vérité sans mé- » nagement » ; il ajoute : « la seule chose que j'ai » lieu de craindre, c'est de m'être écarté plus » d'une fois des règles de la langue dans la- » quelle j'écris, et qui n'est pas ma langue ma- » ternelle ; mais, si ces écarts ne m'ont rendu » obscur nulle part, j'espère qu'on n'y pren- » dra pas garde. J'aurois pu, il est vrai, récla- » mer à cet égard l'assistance des autres ; mais » j'avois décidé que le premier qui liroit mon » ouvrage, seroit l'ouvrier qui le prépareroit » pour l'impression. »

Cet aveu a une tournure originale, faite pour prévenir favorablement le lecteur ; d'ailleurs, quand un étranger qui écrit en français, n'auroit pas droit à de l'indulgence, l'importance des matières traitées dans ce livre est telle, que la considération du style ne s'y trouve qu'en seconde ligne. Nous ajouterons que ce style est au moins toujours clair, et que dans un ouvrage de métaphysique, ce n'est pas un léger avantage.

On n'attend sans doute pas de nous ici l'analyse d'un pareil ouvrage, qui demande à être lu plus d'une fois, et sur-tout médité avec beaucoup de réflexion, et dont toutes les parties s'enchaînent tellement, qu'on ne peut le bien connoître qu'en le lisant d'un bout à l'autre. La première partie, consacrée comme nous l'avons dit, à la vraie nature de l'homme, traite de la destination respective de l'homme et des animaux ; de l'ordre général de l'univers ; des différens degrés dont les sociétés humaines sont susceptibles, etc. ; et par une série de raisonnemens et de conséquences, l'auteur en vient à parler de l'Economie politique, qui fait la matière du second volume ; ce qui le conduit à traiter des diverses sortes de gouvernemens, à blâmer sans ménagement les erreurs politiques dont les conséquences ont été si funestes dans ces derniers temps pour quelques Nations de l'Europe ; à donner sur le commerce, le crédit public, les banques, les manufactures, l'agriculture, les conquêtes, les finances, les contributions, etc., etc., une foule d'apperçus, qui renferment des choses vraiment neuves, mais dont il ne nous appartient ni de discuter, ni même d'approfondir le mérite. Nous le répétons, c'est un ouvrage qu'il faut absolument lire, et lire avec beaucoup d'attention pour le bien goûter.

Il est du petit nombre de ceux qui renfermant beaucoup de choses en peu de paroles, exercent singulièrement chez les lecteurs la faculté de penser, dont tant de livres frivoles nous font perdre chaque jour de plus en plus l'habitude. C'est dire assez que celui-ci, dont nous sommes loin au reste d'adopter tous les principes, ne convient pas à tout le monde. Il pourroit même devenir dangereux, nous l'avouons, entre les mains de ces hommes superficiels qui adoptent aveuglément les conséquences, sans s'arrêter sur les principes; et qui, voyant dans un livre tout autre chose que ce que l'auteur y a mis, sonnent inconsidérément l'alarme, et crient *tolle* d'autant plus fort, qu'ils entendent moins l'écrit contre lequel ils veulent armer l'autorité. Mais les têtes fortement organisées, les véritables hommes d'état, les philosophes dignes de ce nom y trouveront pour leur esprit une nourriture abondante et solide, et sur-tout un grand nombre de ces vérités qui, lorsqu'elles tombent dans un terrain propre à développer leurs germes, croissent, s'élèvent et fructifient pour le bonheur général des habitans de la terre.

L'exécution typographique de ces deux volumes répond au mérite de l'ouvrage, dont la suite ne peut être attendue qu'avec impatience.

RENELLE, *roman pastoral*, *par* C. Colleville, *avec cette épigraphe :*

Et si quid cessare potes, requiesce sub umbrâ.

1 *vol. in*-18 *de* 154 *pag.*, *avec fig. ; prix*, 1 *fr.* 20 *c.*, *et* 1 *f.* 50 *c.*, *franc de port par la poste. A Paris, chez* Maradan, *Libraire, rue Pavée Saint-André-des-Arcs*, *n°*. 16. *An IX.* — 1801.

EXTRAIT.

L'AUTEUR s'élève avec raison, dans sa préface, contre l'espèce de ridicule qu'on affecte de répandre aujourd'hui sur le genre pastoral. « Il n'y a plus rien de piquant, dit-il, dans les » mœurs simples, pour nos cœurs desséchés : » cela doit être, depuis que la décence, la piété » filiale, sont de si rares vertus ; cela doit être, » depuis que le dédain tombe sur les classes » modestes et conservées, qui errent sans ap- » pui au milieu de la société. Aimable jeunesse, » c'est pour vous que je serai peut-être élo- » quent : je vais parler des premières délices et » des chagrins passagers de votre âge ; vous » n'êtes point encore condamnée au dégoût, » à l'ennui, par l'excès des jouissances. Votre » gaieté est franche, vos peines ont une source

» délicate et pure ; vous soupirerez avec Re-
» nelle, et vous vous mêlerez aux jeux des
» pasteurs de la vallée, tandis que dans ce
» qu'on appelle un *cercle*, des hommes qui
» affectent tant de politesse auprès des femmes,
» depuis qu'ils ne sont plus sensibles, des
» hommes qui ne savent pas goûter le bonheur
» de vivre en famille, au milieu de bons amis,
» trouveront extrêmement plaisant qu'on puisse
» lire le vieux genre de la pastorale. Pour moi,
» j'aime la campagne, et les ouvrages qui en
» célèbrent les beautés : les impressions que
» l'un et l'autre laissent, correspondent égale-
» ment aux penchans élevés de l'amitié, aux
» tendres projets de l'amour, aux profondes
» méditations de la sagesse. » C'est ainsi que l'auteur se justifie d'avoir composé un roman pastoral ; et il faut convenir que ses réflexions sont très-sages, et qu'il aura dans son parti les ames sensibles et les esprits sensés.

On sera mieux convaincu encore qu'il plaide une bonne cause, lorsqu'on aura lu ce petit ouvrage. Le fond en est extrêmement léger ; il s'agit d'un seigneur qui, par un effort bien louable et peu commun, surmonte non-seulement la passion qu'il avoit conçue pour une jeune bergère ; mais qui l'unit à son amant, dont il assure la fortune, d'une manière aussi noble que délicate. C'est

sur-tout par des details pleins de grâce, d'esprit et de sentiment que ce récit attache et plaît : il est entremêlé d'un assez grand nombre de Romances, dont la versification douce et facile est bien en harmonie avec le texte, et dont plusieurs méritent d'être retenues et chantées. Les personnages dans ce roman sont tous vertueux, ce qui fournit peu d'oppositions ; mais les faits s'enchaînent bien, la vraisemblance y est observée, et il y règne ce *molle atque facetum*, tant recommandé par Horace, dont le charme se fait toujours si puissamment sentir. Enfin, quoique pastoral, ce petit roman n'a rien de fade ; ses descriptions sont simples, il est vrai; mais l'auteur a su éviter le double écueil d'un style épique ou trop fleuri, qui gâte si souvent les ouvrages de ce genre. Enfin, cette production annonce une ame sensible, douce et vertueuse. « O ! combien de » fois, s'écrie l'auteur en terminant son troi- » sième et dernier livre, l'aspect riant des » campagnes ne m'a-t-il pas attendri délicieu- » sement ! Que de saintes méditations n'ont » point inspirées à mon ame le lever du soleil, » le silence des nuits, le léger bruissement des » forêts ! Mais, qui pourroit égaler vos bien- » faits, vifs élans de l'amour, doux épanche- » mens de l'amitié ! Votre jouissance est pure » et semble découler d'une source divine. Il est

» un âge où je ne pourrai plus cueillir les roses » de la volupté; mais leurs odeurs me séduiront » encore ; et ces instans d'une félicité passée » me laisseront des souvenirs tendres et pré- » cieux. Alors je serai près de ma tombe, et » j'y descendrai plein de reconnoissance pour » le créateur de toutes choses, d'amour pour » ma patrie.... » A ce mot l'auteur s'arrête, nous apprend que la Normandie l'a vu naître, et fait de cette province, un éloge aussi court que mérité, et qui sera sans doute apprécié par tous ceux qui se rappelleront combien les lettres, les sciences et les arts doivent à cette partie de la France d'hommes justement célèbres. Il ne cite ici que Corneille et Malherbe; mais ces deux noms en valent bien d'autres. Tous ceux qui sont au fait de notre histoire littéraire, savent combien il auroit pu grossir cette liste, même en n'y plaçant que des écrivains distingués.

Nous bornerons ici nos réflexions sur cette production agréable, et dont le succès justifie amplement nos éloges. Nous les terminerons par dire qu'elle est imprimée avec un soin, une élégance et une correction qu'on n'est pas accoutumé à rencontrer dans les ouvrages qui sortent des presses de Guilleminet.

ESSAIS HISTORIQUES *sur les causes et les effets de la Révolution de France, avec des notes sur quelques événemens et quelques institutions ; par C. F.* Beaulieu ; *avec cette épigraphe :*

Primus in orbe deos fecit timor.

2 volumes in-8°. de 1005 pages. Prix, 9 fr., et 11 fr., francs de port. A Paris, chez Maradan, *libraire, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n°. 16. An IX. — 1801.*

EXTRAIT.

CONTRE l'opinion de ceux qui disent « que » c'est à nos neveux qu'il doit être réservé d'é- » crire l'histoire de la Révolution de France, » l'auteur est persuadé que des faits historiques » doivent être plus fidèlement racontés par » l'écrivain qui en a été témoin, que par l'écri- » vain qui en a simplement entendu parler. » J'écris, dit-il, les faits historiques que j'ai vus... » J'ai essayé de faire connoître les hommes de » la Révolution avec leurs passions, et les effets » qu'elles ont produit. »

Dans une introduction de quatre-vingt pages, bien raisonnée et sagement écrite, l'auteur jette un coup-d'œil rapide sur l'état de la France,

depuis la fondation de la monarchie jusqu'au 18 brumaire an 8; c'est principalement dans cette introduction qu'il donne un apperçu des *Causes* de notre Révolution, et c'est dans le corps de l'ouvrage, purement historique, qu'il en faut chercher les *Effets*, en lisant le récit des événemens qui se sont passés depuis 1789. Ces événemens sont encore trop présens à l'esprit de nos lecteurs, pour que nous leur en présentions ici l'analyse. L'année 1789 occupe seule tout le premier volume et plus de la moitié du second. L'auteur suit pas à pas l'Assemblée constituante dans ses travaux; il rapporte souvent de longs fragmens des discours qui y ont été prononcés, et l'on voit qu'il s'est beaucoup aidé dans ce travail, des Journaux du temps. L'année 1790 ne remplit guères que cent cinquante pages, et l'auteur s'arrête au mois de septembre 1791, époque de l'acceptation de la première Constitution : ainsi ces deux volumes ne forment, comme l'on voit, qu'une partie de son ouvrage.

M. Beaulieu montre en général de l'impartialité; il écrit en homme libre, et qui ne tient à aucun parti. Il s'élève contre les prétentions de la Noblesse, avec autant de force que contre l'esprit de destruction qui s'étoit emparé d'une partie des membres de l'Assemblée constituante. Il

fait un grand éloge de Barnave, avec lequel il a été en prison à la Conciergerie. Nous doutons fort que cet éloge soit du goût de tout le monde; beaucoup de préjugés au moins s'éleveront contre lui, et nous ne croyons pas que ce témoignage isolé suffise pour les dissiper. L'auteur trouvera moins d'incrédules dans le portrait qu'il fait du célèbre Mirabeau : nous ne pouvons nous refuser au plaisir d'en citer ici quelques traits.

« Cet homme, dit-il, fut sans contredit un » des personnages les plus extraordinaires de la » fin du dix-huitième siècle. C'est dans la vio- » lence des passions, toutes extrêmes chez lui, » et non dans la bassesse du cœur, qu'il faut » chercher la source de ses vices. Il eut un père » extrêmement dur, qui tyrannisa son carac- » tère fier, né pour l'indépendance, et il se ré- » volta contre son père. L'autorité du Roi fut » employée à le persécuter, et il jura de dé- » truire l'autorité du Roi, si jamais l'occasion » s'en présentoit. La Noblesse le rejeta impru- » demment de son sein, et il se mit à la tête du » Tiers-état, pour culbuter la Noblesse, qu'il ne » haïssoit pas en elle-même, car il étoit fort at- » taché à son titre de comte, qu'il n'oublioit » jamais d'ajouter à sa signature. Au commen- » cement de la Révolution, il offrit ses services

» au Roi ; mais M. Necker, un peu trop poin-
» tilleux sur les idées morales, lorsqu'il s'agis-
» soit d'une délibération politique instantanée,
» le fit refuser d'une manière humiliante : il
» terrassa M. Necker et porta les coups les plus
» terribles au pouvoir royal. Mirabeau fut dé-
» magogue par vengeance, et royaliste par
» principes, révolutionnaire par ambition, et
» conspirateur pour conserver sa vie. Comme
» tous les hommes qui ont été victimes de l'in-
» justice du pouvoir arbitraire, la liberté fut
» l'objet de tous ses vœux ; et il est difficile de
» croire qu'une grande ame en puisse former
» de différens. Comme tous ceux que de vio-
» lentes passions dévorent et que le pouvoir de
» la religion ne retient pas, il chercha toutes
» les jouissances, épuisa tous les moyens pour
» les satisfaire, et flétrit la gloire du grand
» homme, pour contenter les caprices de
» l'homme passionné. »

Ce morceau peut donner une idée du style de l'auteur. Il n'est pas toujours égal dans le cours de cet ouvrage, et l'on pourroit lui reprocher plus d'une expression triviale, et plus d'une tournure commune ; mais il ne manque ni de clarté, ni de simplicité, ni même de concision ; et l'auteur sait, lorsqu'il le veut, s'élever à la hauteur de son sujet.

On doit au reste savoir gré à l'auteur, de l'esprit de modération qui règne dans le cours de ces deux volumes. On se montre digne d'écrire l'histoire, lorsque n'épousant aucun parti, sourd à la voix de la haine comme à celle de l'amitié, on donne au lecteur, pour garant même de son impartialité, toute l'étendue de son inaltérable franchise. M. Beaulieu nous paroît posséder une partie de ces qualités estimables, bien rares dans les temps de révolution.

Nous ne répéterons point ici les éloges que nous avons donnés en commençant à son ouvrage, pour lequel le titre modeste sous lequel il s'annonce sollicite de l'indulgence. Nous pensons qu'on doit le regarder comme une production estimable sous presque tous les rapports : mais il en faut attendre la suite, pour en porter un jugement certain; car les événemens les plus rapprochés de nous, sont peut-être ceux qu'il est le plus difficile, à l'écrivain qui veut toujours se montrer impartial, de caractériser et de peindre.

SERMONS DE Mr. E. S. REYBAZ, *ministre du saint Evangile, ci-devant envoyé de la république de Genève près celle de France; accompagnés d'hymnes analogues à chaque sermon, et précédés d'une Lettre sur l'art de la prédication. 2 vol. in-8°. d'environ 350 pages chacun, ornés du portrait de l'auteur, gravé sous la direction de P. F. Tardieu. Prix, 7 fr. 50 c., et 9 fr., francs de port. A Paris, chez* Maradan, *libraire, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n°. 16. An X. —* 1801.

EXTRAIT.

DANS un temps où le goût des lectures frivoles a éteint chez presque tous les lecteurs le goût des ouvrages solides, c'est peut-être hasarder beaucoup que d'offrir au public deux volumes de Sermons. Mais d'abord ce seroit faire trop peu d'honneur à notre siècle de croire que cette frivolité s'est étendue sur toutes les classes, et qu'il ne reste plus à la morale d'amis sincères ni de secrets partisans. Ensuite il ne faut pas que ce titre de Sermons effraie; ceux que renferme ce recueil, tous très-courts, sont moins des

sermons proprement dits, que de petits traités de morale, sur des matières usuelles, à la portée de toutle monde, et dont l'auteur a pris soin d'écarter tout ce qui tient purement au dogme ; en sorte que ces sermons pourroient être prêchés dans une église comme dans un temple. On en jugera par la nomenclature que nous en allons offrir, après avoir dit un mot de la Lettre de M. Reybaz, sur l'art de la prédication.

Cette Lettre adressée par l'auteur à un jeune homme qui se disposoit à entrer dans cette carrière, renferme sur la partie mécanique (qu'on nous passe cette expression) de l'art oratoire, une foule d'excellentes réflexions, et des observations qui prouvent que M. Reybaz a longuement médité sur cet art, et qu'il en a approfondi toutes les parties en homme d'esprit et en homme de goût. On ne lira pas sans plaisir ce qu'il dit sur la mémoire, sur les qualités de la voix, sur le débit, sur la prononciation, sur les gestes. Chacun de ces articles renferme d'excellens conseils pour les prédicateurs, et même pour tout homme appelé par la nature de ses fonctions à parler en public. Nous voudrions pouvoir citer un grand nombre de passages de cette Lettre, nos lecteurs sans doute nous en sauroient gré ; forcés de nous res-

treindre, nous nous bornerons à transcrire ce peu de mots sur la prononciation.

« C'est dans les capitales, dit l'auteur, que » se trouve la vraie prononciation ; c'est à Paris » qu'il faut apprendre à parler français. Non » qu'on doive y prendre le peuple pour modèle ; » par-tout son accent est vicieux : il faut y sui- » vre ce qu'on appelle les gens bien nés, bien » élevés ; ceux qui jouoient un rôle dans l'ancien » régime, ou ceux qui leur tiennent de près ; » un certain nombre de personnes adonnées à » la belle littérature, et ce qui reste de l'Aca- » démie française. J'aurois mis autrefois à la » tête de ceux dont il falloit prendre des leçons » pour l'accent et la prosodie, les acteurs tra- » giques français. Aujourd'hui il y a chez eux » du mélange, et la pureté de l'accent souffre » quelqu'altération. Cependant la prononcia- » tion, dans plusieurs départemens de France, » est si défectueuse ; et chez quelques nations » voisines, elle est si contraire à toutes les rè- » gles, qu'il y a beaucoup à gagner pour leurs » habitans à fréquenter la bonne compagnie de » Paris. Un jeune homme qui veut se former, » doit y porter l'intention d'observer comme » les mots se prononcent ; il doit réformer son » accent vicieux sur celui qui est en usage ;

prendre

» prendre des notes; et ne rien négliger pour » mettre à profit les bons exemples. »

On conviendra que ces observations sont parfaitement justes, et que pour plus d'un motif, qu'on devinera sans peine, il est plus nécessaire que jamais de s'en bien pénétrer.

Les Sermons contenus dans ces deux volumes, imprimés en gros caractères, sont au nombre de seize. Ils ont pour objet, la voix des cieux adressée à l'homme; le respect dû à la vieillesse; la protection du ciel assurée à tout homme juste; la sensibilité religieuse; les avantages de la médiocrité; l'œuvre trompeuse du méchant; la paix envisagée sous tous ses rapports; l'efficace de la parole divine; le bonheur du fidèle à l'heure de la mort; la petitesse et la grandeur de l'homme; l'amour de Dieu manifesté par la rédemption; notre dépendance à l'égard de Dieu; le bonheur attaché à la pureté du cœur; la fausse confiance qu'inspire la prospérité; les jugemens téméraires; enfin la véritable liberté.

Chacun de ces sujets est traité en si peu de pages, que l'homme même le moins religieux peut hardiment et sans craindre l'ennui, hasarder cette lecture. Malgré cette brièveté, l'auteur remplit bien le titre de son discours, et s'écarte peu de son texte. S'il offre rarement de

grands mouvemens d'éloquence, on peut dire au moins qu'il est toujours exempt d'enflûre et de trivialité, et qu'il sait se tenir constamment à la hauteur de son sujet et à la portée de ses auditeurs, double mérite qu'on ne rencontre pas toujours chez les orateurs sacrés. Il nous seroit facile, en citant au hasard quelques fragmens de ces Sermons, de prouver que ces éloges n'ont rien d'exagéré; mais l'étendue de cet extrait nous prive de cet avantage. Qu'il nous soit permis au moins de transcrire le début du quinzième sermon, sur les jugemens téméraires, l'un des mieux faits, selon nous, de ce recueil. Les réflexions qu'il renferme s'adressent à tant de gens, qu'il y a peut-être beaucoup de modestie de notre part de choisir ce passage de préférence à tout autre.

« Chacun veut *juger*, c'est un défaut presque » général. On veut se distinguer dans le monde: » de-là naît la prétention aux lumières; et » l'amour propre donne à croire qu'on n'y pré- » tend pas sans raison. Sans consulter la portée » de son esprit, sans égard au peu de connois- » sance qu'on a du sujet qui se présente, on » prononce en dernier ressort; on fait aux au- » tres une règle de ses opinions. Un ton affir- » matif, un air d'intelligence dans ce qu'on af- » firme, cache l'ignorance, donne à l'erreur

» l'apparence de la vérité ; et celui qui parle, » s'enhardit, dans l'espérance d'en imposer » ainsi à ceux qui écoutent. Cette présomption » porte-t-elle sur des objets étrangers à la mo- » rale ? c'est un ridicule plutôt qu'un vice : elle » excite bien plutôt la pitié que la haine. Mais » il est des cas qui donnent plus d'importance » aux *jugemens* ; la vertu s'y trouve compro- » mise ; et la religion les défend. Tels sont ceux » qui tombent, non sur les choses uniquement, » mais sur les personnes, et qui attaquent notre » prochain. *Juger* alors, et *juger* en mal, » c'est être coupable ; c'est se nuire en nuisant » aux autres. *Ne jugez point*, nous dit à cet » égard Jésus-Christ ; *afin que vous ne soyez* » *point jugés*, *etc.* »

Nous ne ferons aucune réflexion sur les hymnes qui suivent chacun de ces sermons ; il y auroit de l'injustice à exiger d'un prédicateur qu'il fût poëte. Mais si ces hymnes manquent de verve, on peut dire au moins que la versification en est correcte, et que la morale qu'elles renferment est en général bien exprimée.

Ces deux volumes sont imprimés avec un soin qui fait honneur aux presses de Munier dont ils sortent.

LES SCANDINAVES, *Poëme, traduit du Swéo-Gothique; suivi d'observations sur les mœurs et la religion des anciens peuples de l'Europe barbare; par Joseph* Chérade Montbron. 2 *vol. in*-8°. *de plus de* 300 *pag. chacun. avec fig. Prix*, 8 *fr.*, *et* 10 *fr.*, *francs de port par la poste. A Paris, chez* Maradan, *libraire, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n°.* 16. *An IX.* — 1801.

EXTRAIT.

DANS un avant-propos, qui nous a paru bien fait et bien écrit, le traducteur avoue que « c'est une hérésie en littérature que d'appeler » poëme, un ouvrage en prose; et si nous don- » nons, ajoute-t-il, aux *Scandinaves*, ce titre » ambitieux, c'est parce que l'original est écrit » en vers. » Il a traduit celui-ci sur la version latine de Resennius, imprimée à côté du poëme. « Quant au texte, on l'attribue, dit-il, à diffé- » rens auteurs, mais sans aucune certitude.... » et quoiqu'un nom bien antique au bas du titre » de cet ouvrage eût produit peut-être un effet » merveilleux sur l'esprit du lecteur bénévole, » nous n'y avons mis que le nôtre, bien nou- » veau dans la carrière des lettres. » A la suite

de cet aveu, qui peut laisser dans l'esprit des lecteurs des doutes sur l'authenticité de l'original de ce poëme, on trouve des réflexions sur ce genre de poësie, qui prouvent le goût du traducteur, et qui font voir qu'il est nourri des bons principes en littérature, que tant d'écrivains actuels affectent de braver. Il termine cet Avant-propos par un mot sur les Notes qu'on lit à la suite du poëme. « Quand nous aurons » dit, s'ecrie-t-il fort plaisamment, que trois » ou quatre religions y sont traitées assez leste- » ment, on verra bien que nous sommes phi- » losophes. »

Nos lecteurs n'attendent pas de nous sans doute une analyse des quinze Livres, qui composent les *Scandinaves*. Quoique nous les ayons lus avec attention, nous avouons ingénuement qu'il nous seroit impossible d'en rendre compte. C'est une suite de combats, d'aventures héroïques arrivées à un roi détrôné, dont il seroit difficile de suivre le fil dans un simple extrait. Nous nous bornerons à dire que ces récits, qu'il faut lire dans l'ouvrage même, présentent de l'intérêt; que le style en est noble et élevé, sans emphase; et qu'il atteste une plume exercée et un écrivain habile.

Mais si nous bornons à ce peu de mots nos réflexions sur le texte, nous trouverons au

moins à nous en dédommager en parlant des Notes, qui renferment une foule de détails piquans et curieux sur les mœurs des anciens peuples du Nord. Nous ne pouvons nous refuser au plaisir d'en faire connoître quelques fragmens. Nous commencerons par cette description d'une fontaine qu'on trouve en Islande, au jet d'eau de laquelle plusieurs auteurs donnent soixante ou soixante-dix toises, ce qui paroît au traducteur, fort exagéré. « Cette fon-» taine appelée Geyser, est au pied d'une » montagne, dans un abîme de soixante-douze » pieds de profondeur, et dont l'ouverture de » cinquante-sept pieds de diamètre, forme une » espèce d'entonnoir, dans lequel les eaux » montent insensiblement jusqu'à ce qu'elles » débordent. Alors on entend une détonation si » terrible, qu'elle fait trembler le rocher. Après » qu'elle s'est répétée quatre ou cinq fois, l'eau, » accompagnée d'une épaisse fumée, com-» mence à jaillir par secousses, s'élève, dit » l'auteur, au moins *à soixante ou soixante-dix* » *toises*, et cause, par son abondance, une » multitude de ruisseaux d'eau chaude. Au bout » de six ou sept minutes, les eaux baissent, et » l'autre se trouve vide. On ne sait pas encore si » le flux et le reflux de la mer ont quelque part » à ce prodige. Cette fontaine est près de Skal-

» holt ; et si la relation est exacte, ce phéno-
» mène peu connu est le plus curieux de toute
» l'Europe. »

Cette même note renferme sur les mœurs et les loix des anciens Islandais, des détails intéressans et singuliers. Nous y voyons que les lois y étoient très-sévères contre ceux qui manquoient à la chasteté : « On étoit puni par l'exil,
» pour avoir embrassé une femme malgré elle,
» et par une amende de trois marcs d'Islande
» (environ trois onces d'argent pur), lors-
» qu'elle ne s'étoit point défendue. On payoit
» de sa liberté le viol d'une femme libre ; de
» l'exil, celui d'une affranchie ; et seulement
» de trois marcs d'Islande, le viol d'une es-
» clave. »

La même note présente sur le Groënland, des particularités non moins curieuses, mais sur lesquelles nous ne nous arrêterons pas, parce qu'elles se trouvent en grande partie dans des Voyages qui sont entre les mains de tout le monde.

Les Notes du second volume renferment sur la Laponie, des détails qui ne plairont pas moins par leur singularité. « Les Lapons, dit le
» traducteur, font beaucoup d'enchantemens,
» et le plus connu est de vendre le vent. Pour
» cela, ils nouent un mouchoir en trois en-

» droits. En défaisant le premier nœud, on a » un vent doux et supportable; le second donne » un vent plus fort, et le troisième une tem- » pête épouvantable. » On voit par ce récit que les charlatans sont de tous les pays, et que les fripons exercent leur empire sur la crédulité des sots, sous la zône glaciale, comme dans nos climats tempérés.

Nous terminerons nos citations par cette note du traducteur, sur ces Amazones, que tous les anciens historiens du pays placent au nord de Birka, et qui selon eux défirent les Cimbres. « Si l'on en croit Adam de Brême, » ajoute-t-il, ces Amazones étoient de singu- » lières femmes; elles n'avoient point de maris, » point d'amans, et devenoient grosses en bu- » vant de l'eau claire. La recette est neuve et » facile; il est dommage qu'elle ne soit pas in- » faillible et authentique : un verre d'eau sau- » veroit bien des embarras. Les fruits de ce ma- » riage vraiment platonique étoient toujours » des singes, quand c'étoient des enfans mâles, » et toujours des femmes parfaitement belles, » quand ce n'étoient point des singes. Quelques » gens (plus grossiers apparemment) disent » que ces héroïnes devenoient mères de la façon » des marchands étrangers ou des hommes » qu'elles tenoient en esclavage, ou bien *d'au-*

» *tres monstres fort communs dans le pays ;*
» *et cela est aussi croyable*, dit le chanoine.
» Pour moi, j'aime tout autant croire au verre
» d'eau, que de penser qu'une armée de filles
» ait pu, en quittant la quenouille, vaincre un
» peuple aussi belliqueux que les Cimbres.
» Mais en faisant jouer aux Cimbres le rôle du
» verre d'eau, il est fort possible qu'elles en
» aient eu raison ; et cela résoudroit aussi
» l'autre problême. »

On voit que le traducteur sait égayer quelquefois l'érudition de ses Notes, qu'on lira, nous le répétons, avec autant d'intérêt que de plaisir.

M. Chérade Montbron prouve par la manière dont cet ouvrage est écrit, qu'il est très-en état de s'élever au-dessus du rôle de simple traducteur ; et il est à désirer pour le public, que l'accueil mérité qu'ont reçu les *Scandinaves*, l'engage à parcourir souvent une carrière, dans laquelle il est fait, sous plus d'un rapport, pour obtenir des succès honorables.

L'exécution typographique de ce poëme fait honneur aux soins de l'éditeur et de l'imprimeur. Elle réunit la correction à la beauté des caractères.

LES HORREURS DU DESTIN, *ou les quatre Infortunés; par* Coubladoz, *homme de lettres. 2 volumes in-12. fig. Prix, 3 fr., et 4 fr., francs de port par la poste. A Paris, chez* Maradan, *libraire, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n°. 16. An IX. — 1801.*

EXTRAIT.

UN philosophe célèbre, Fontenelle, à ce que nous croyons, après avoir lu un manuscrit qui lui avoit été confié par l'auteur, pour en avoir son sentiment, dit à un de ses amis, il est moins difficile de faire un semblable ouvrage, que de répondre à celui qui l'a fait. Si nous avions été consultés par l'auteur des *Horreurs du Destin*, nous sentons que nous aurions éprouvé le même embarras. Nous serions sans doute plus à notre aise avec le public; car si l'on ne doit que des complimens à un auteur qui vous en demande, on doit la vérité à ceux qui vous lisent. Mais en parlant d'un ouvrage tel que celui-ci, la vérité, nous le sentons, seroit trop difficile à dire. Il ne seroit pas plus aisé d'analyser ces deux volumes; car cette histoire est d'une telle obscurité, se trouve si souvent coupée par des épi-

sodes étrangers, offre une telle monotonie d'événemens, présente des personnages si nuls, que nous avouons avec franchise qu'il nous a été impossible d'y comprendre quelque chose. Quant au style, quoique l'auteur prenne le titre d'*homme de lettres*, sur le frontispice de son livre, nous doutons fort qu'il ait quelqu'habitude d'écrire. Il est bien sûr au moins qu'il ignore la valeur des termes et les premiers élémens de la langue. On y trouve par exemple: consulter des *inclinaisons* du côté de l'hymen; le triste sort de l'*orphelinage*; des individus attachés au service de *défunts* M. et Madame de Valermont; *frapper* une tête criminelle *des plus dures sévérités*; des *élans* qui *s'épanchent* dans des ames; se livrer à ce *besoin ordinaire* de la nature (pour dire aller dormir); augmenter *les resssources alimentaires* que d'heureuses circonstances avoient présentées à ses regards; *courir* des *écueils*; *adresser les accens* les plus honnêtes et les plus gracieux; des *lits de fleurs sans pareilles*, etc.

Ces citations suffisent pour donner une idée du goût de l'auteur, pour lequel on seroit peut-être plus indulgent, si ce roman offroit un peu d'intérêt; mais nous le répétons, c'est une production dont la nullité nous a paru telle, que la ridicule prétention du style ne fait pas même

sourire, au milieu de l'ennui qu'inspire le fond.

Il est douloureux de penser en lisant de semblables productions, que la manie d'imprimer qui s'est emparée depuis une quinzaine d'années sur-tout, de presque toutes les classes de la société, a multiplié d'une manière incroyable, le nombre des mauvais écrivains. Combien d'hommes destinés par la nature à exercer des professions utiles, se sont fait auteurs, au détriment des états qui les réclament, et sans aucun profit pour eux-mêmes ! . . . Cette rage d'écrire, nous le savons, n'est pas nouvelle ; mais elle n'a jamais été poussée aussi loin que de nos jours.

Un avis placé au revers du faux titre du premier volume, nous apprend que *cet ouvrage a été imprimé aux frais de l'auteur.* Nous en félicitons bien sincèrement le libraire Maradan.

ESSAI SUR L'HISTOIRE DE LA PUISSANCE PATERNELLE, *par André* Nougarede, *avec cette épigraphe :*

> La puissance paternelle se perdit à Rome avec la république. *Esprit des lois, liv. 5, chap. 7.*

1 *vol. in-12 de 312 pag. ; prix 1 fr. 80 c. et 2 fr. 50 c. franc de port. A Paris, chez* Le Normant, *Imprimeur-Libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42. An IX.* — 1801.

EXTRAIT.

LORSQU'UN gouvernement réparateur s'occupe de rétablir en France la puissance paternelle que tant de lois révolutionnaires ont détruite jusques dans ses fondemens, c'est une entreprise tout-à-la-fois utile et honorable, que de nous offrir l'histoire de cette puissance, la plus ancienne, la plus respectable de toutes ; celle d'où dérivent toutes les autres, et qui, aux yeux de l'homme sensible et vertueux, tiendra toujours le premier rang dans l'ordre social comme dans l'ordre naturel. L'Institut national avoit provoqué cet écrit, en proposant au concours du 15 nivose an 9, cette question :

« Quelles doivent être dans une république » bien constituée l'étendue et les limites du » pouvoir des pères de famille ? » Il a distingué l'ouvrage de M. Nougarede ; et c'est cet ouvrage auquel l'auteur « a donné une forme » plus favorable aux observations importantes » qu'il avoit à développer », que nous annonçons aujourd'hui. Quoique fort court, il est divisé en six livres, qui renferment chacun environ dix ou douze chapitres. Dans le premier livre, l'auteur remonte aux premiers âges du monde, et suit la puissance paternelle dans toutes ses gradations. Dans le second, il la suit chez les peuples anciens, et principalement à Sparte et à la Chine. Le troisième nous la fait voir dans la république romaine, ce qui amène l'auteur à considérer les femmes chez les Athéniens et chez les modernes ; rapprochement piquant et qu'on ne lira pas sans intérêt. Les changemens faits par Auguste au système civil et domestique des Romains, remplissent le quatrième livre ; et l'on voit que l'auteur traite la matière en jurisconsulte instruit comme en moraliste éclairé. Le système paternel sous la monarchie française, fait le sujet du cinquième livre ; et dans le sixième, intitulé de la Révolution opérée en France, l'auteur examine, avec autant de sagacité que de modération, l'effet

de nos nouvelles lois sur la puissance paternelle. Une vingtaine de Notes assez étendues terminent l'ouvrage, et présentent des développemens que l'auteur a cru devoir rejeter à la fin de son livre, pour ne point en interrompre le fil historique. Ces développemens seront lus avec d'autant plus de plaisir qu'ils renferment des faits intéressans, accompagnés d'une critique saine et judicieuse.

Cette analyse rapide suffit pour donner une idée de cet ouvrage, qu'il ne faut pas juger par sa brièveté, et qui a le mérite de renfermer en peu de pages un grand nombre de réflexions utiles, exprimées avec autant de clarté que de concision, deux sortes de mérites qui, comme l'on sait, ne s'allient pas toujours. La meilleure manière de faire connoître le style de l'auteur, ce seroit de multiplier les citations ; c'est malheureusement celle qui nous est interdite par les bornes de cet ouvrage. Forcés de les restreindre, nous ne pouvons au moins nous refuser au plaisir de transcrire le passage suivant, extrait du 9°. chapitre du liv. 3, qui traite des femmes chez les modernes : « Seroit-ce donc » dans le système domestique de la France, » dans ces mœurs si chères aux femmes et si » vantées par la galanterie, qu'elles jouiroient » en effet de moins d'influence? Avant de rien

» prononcer à cet égard, qu'on me permette un » court apperçu de nos mœurs. Je ne vois d'a- » bord ni familles, ni discipline, ni intérieur » domestique : je n'apperçois que les cercles » du monde. Pour les plaisirs des cercles, les » femmes ont abandonné les fonctions mater- » nelles ; les soins de la toilette ont remplacé » ceux du ménage ; un sein mercenaire les a » suppléées dans les devoirs si doux de l'allai- » tement. Les cercles ont exalté sans mesure » la jalousie des prétentions et des conquêtes. » Cette rivalité funeste a perdu les femmes ; » elle les a conduites à l'oubli de toute pudeur; » elle a trahi tous les secrets de leur influence » sur les hommes. C'est dans les cercles que les » jeunes gens mêlés sans cesse avec les femmes, » ont appris à braver toutes leurs séductions, » et bientôt à les combattre avec leurs propres » armes. Ils ont rivalisé avec elles de grâces, » de frivolité et de parure ; ils ont mis en usage » les agaceries folâtres, les flatteries insi- » nuantes. On leur doit ce jargon de galan- » terie qui n'est pas de l'amour, dit Montes- » quieu, mais le léger, le délicat, le perpétuel » mensonge de l'amour. Toutes les sources de » l'amour conjugal et de l'influence qu'il assure » à la femme se sont taries au milieu des » cercles, etc., etc. »

Ces

Ces vérités ne sont pas neuves, il est vrai, mais on conviendra qu'il n'a jamais été plus nécessaire de les rappeler, sur-tout dans un ouvrage qui, par son peu d'etendue et par la manière dont il est fait, est destiné principalement aux gens du monde auxquels une vie dissipée ne laisse jamais le temps de lire et de méditer les écrits utiles, pour peu qu'ils excèdent une vingtaine de feuilles. Nous ne saurions donc trop engager les jeunes gens à lire celui-ci avec attention sérieuse : heureux si les excellens principes qu'il renferme font sur eux quelqu'impression, les arrachent des bords de cet abyme où conduit l'oubli de tous les devoirs, et les ramènent à ce respect filial, source de toutes les vertus, et sans lequel il n'en existe aucune de véritable.

Cet essai fait autant d'honneur au cœur qu'à l'esprit de M. Nougarede ; on y retrouve sans cesse le vrai philosophe et l'excellent citoyen. Il est imprimé avec un soin et une correction qui ajoutent encore à son mérite.

HISTOIRE DE L'EMPIRE DE RUSSIE, sous le règne de Catherine II, et à la fin du dix-huitième siècle; *par le révérend M.* Tooke, *Membre de la Société Royale de Londres, de l'Académie Impériale des Sciences, et de la Société libre d'Economie de Saint-Pétersbourg : traduite de l'anglais sur la deuxième édition, par* M. S. . . . *avec les corrections de M.* Imirnove, *Aumônier et Secrétaire de l'Ambassade de Russie à Londres ; et revue par M.* LeClerc, *ancien Capitaine au service de France ; dédiée à* S. M. I. Alexandre Ier. : 6 *vol. in* 8°. *de* 4 *à* 500 *pages chacun ; de l'imprimerie de* Crapelet. *Prix* 27 *fr. et* 33 *fr. franc de port par la poste. On en a tiré quelques exemplaires sur grand raisin vélin, qui se vendent* 90 *fr. brochés, et* 96 *fr. cartonnés par* Bradel. *A Paris, chez* Maradan, *Libraire, rue Pavée Saint-André-des-Arcs, n°.* 16. *An* 10. — 1801.

PREMIER EXTRAIT.

EN annonçant, dans une des feuilles d'un journal assez répandu, cet important ouvrage, nous avons pris l'engagement de le faire connoître

au Public, lorsque l'ordre et l'abondance des matières nous permettroient de nous en occuper. Ce moment seroit venu beaucoup plutôt, si, à l'exemple de certains journalistes, nous nous bornions à lire la préface et la table des matières d'un livre, ensuite à discourir sur l'objet qu'il traite, et à présenter au public ces divagations sous le nom d'extrait. Nous respectons trop nos lecteurs pour en agir ainsi avec eux; et pénétrés de l'importance de nos devoirs, nous ne leur offrirons jamais l'analyse d'un ouvrage, que nous ne l'ayons lu d'un bout à l'autre. Cette méthode est sans doute moins expéditive et moins favorable à la paresse; mais elle seule, selon nous, donne le droit à un écrivain périodique de parler des beautés ou des vices d'un ouvrage: autrement, il est obligé de se borner à des critiques ou à des éloges vagues, dont le premier défaut est d'attester qu'il n'a point lu le livre dont il entreprend de rendre compte.

L'empire de Russie a pris en Europe une telle consistance depuis le règne de Pierre le Grand, c'est-à-dire depuis quatre-vingt ans environ, qu'à peine connu dans le dix-septième siècle, il est aujourd'hui au rang des premières puissances, et l'objet de la curiosité générale. Catherine II, en perfectionnant tous les éta-

blissemens créés par Pierre Ier. et en y ajoutant un grand nombre d'autres non moins glorieux et non moins utiles, a porté ce vaste empire au plus haut degré de gloire et de renommée. Dès-lors, une foule d'écrivains de toutes les nations se sont occupés, à l'envi, à le faire connoître; et il n'est peut-être aucun pays sur lequel on ait depuis quarante ans écrit plus d'ouvrages. Parmi le grand nombre de ceux publiés sur cette matière, on distinguera, sans doute, celui qui nous occupe aujourd'hui, et que nous allons essayer d'analyser et de faire connoître sous ses différens aspects.

L'introduction présente une suite de notices intéressantes sur les divers écrivains chargés par Catherine II de visiter les Russies et de publier le résultat de leurs voyages dans les diverses contrées de ce vaste empire. Parmi ces savans voyageurs, on doit distinguer M. l'abbé Chappe, que l'auteur de cet extrait a beaucoup connu dans sa première jeunesse, et qui est mort victime de son zèle pour les sciences, auxquelles il a rendu d'éminens services; M. Gmelin; M. Pallas, si célèbre dans le monde savant; M. Georgi; M. Falk, sur la mort duquel on nous donne ici des détails très-touchans; M. Lépékhin, et M. Guldenstœdt. L'auteur de cette histoire a mis à contribution les écrits de ces sa-

vans ; il leur rend ici un hommage mérité, et tous ses lecteurs partageront sa reconnoissance.

Ce premier tome renferme le premier livre de l'ouvrage ; il est divisé en trois sections. Dans la première, M. Tooke nous donne des apperçus rapides, mais exacts sur l'étendue, les bornes et la division de l'empire : la seconde a pour objet le climat et la qualité du sol, qui sont, comme on peut le croire, extrêmement variés dans un empire d'une aussi prodigieuse étendue, et qui réunit toutes les températures : la troisième traite des eaux, ce qui amène l'auteur à parler des différentes mers qui bornent la Russie ; de ses mers intérieures et de ses lacs ; de ses principaux fleuves et rivières navigables, qui établissent entre toutes ses parties des rapports bien favorables au commerce, ce qui joint à l'avantage du *traînage* dans le tems des neiges, rend presque nulles d'incommensurables distances. Cette manière de faire connoître un pays par ses montagnes et ses rivières, est sans doute la plus commode et la plus facile ; et la géographie apprise sur ces bases, est celle qu'on oublie le moins. La description des eaux minérales qu'on trouve en Russie complète ce tableau, et termine ce premier volume.

Le tome second, que le deuxième livre occupe tout entier, est totalement consacré à l'histoire

des diverses nations qui composent l'empire de Russie, et qui toutes diffèrent par leur organisation, leur religion, leurs mœurs, etc. L'auteur remonte même à leur origine, et nous donne ainsi successivement l'histoire des Slaves ou Slavons, des Kozaks, des Serviens, des Finois, des Lapons, des Livoniens, des Mongols, des Tartares, qu'il appelle Tatars, et qui se subdivisent en huit ou neuf nations différentes; des Mandchours, des Samoyédes, des nations de la Sibérie; des Kamptschadals, des Koriaks, des Kourils; enfin des bandes dispersées des nations européennes et asiatiques qui se sont fixées en Russie, et parmi lesquelles on compte des Allemands, des Français, des Grecs, des Turcs, des Arméniens, des Indiens et des Juifs. L'auteur a su répandre sur cette nomenclature, assez sèche par elle-même, du charme et de l'intérêt, en entremêlant l'histoire respective de ces peuples divers, de détails très-piquans sur leurs mœurs, leur croyance et leurs usages, ce qui présente un tableau aussi neuf que varié.

Le tome troisième renferme les 3e., 4e., 5e. et 6e. livres. Le premier nous offre dans trois sections, le tableau de la population de l'empire; celui des institutions publiques, qui ont pour objet la conservation et l'augmentation de cette population, tels que les colléges de mé-

decine, les hôpitaux, les hospices, etc.; enfin des détails curieux sur le caractère physique des habitans. Dans le second livre, qui a pour objet les différens rangs ou classes des sujets russes, l'auteur passe successivement en revue, dans cinq sections, la noblesse; le clergé; les bourgeois et les habitans des villes; les paysans libres, et les paysans serfs ou vassaux. Ce livre demande à être lu avec d'autant plus d'attention, qu'on s'est formé en France une idée bien fausse de l'état politique des sujets russes. On puisera ici, sur cet objet, des idées saines et lumineuses; et l'on y trouvera une foule de faits qui attesteront que ce peuple n'est point aussi esclave, ni aussi malheureux qu'on le croit communément. Le livre cinquième traite du gouvernement de l'empire, et par conséquent de la succession au trône; des titres du souverain, de son pouvoir et de ses prérogatives; de la famille impériale; enfin des armoiries; de la cour et des différens ordres de chevalerie. Le sixième est entièrement consacré au tableau des forces de terre et de mer de la Russie, d'où il résulte qu'on y comptoit en 1786, soixante sept régimens de cavalerie et troupes légères; quatre-vingt-deux régimens d'infanterie et chasseurs, sans compter dix bataillons de campagne; vingt-neuf mille soixante-un hommes d'artillerie,

etc. Cet état ne comprend point les bataillons de garnison, ni les troupes irrégulières. L'état de la marine est proportionné à ces forces immenses. Nous renvoyons le lecteur à l'ouvrage même, qui ne laisse rien à désirer sur cette partie.

Les 7e., 8e., 9e. et 10e. livres remplissent le 4e. volume. Les revenus de l'empire forment l'objet du 7e. Ces revenus se composent de la capitation ; de la taxe sur le capital des marchands ; des terres du domaine et des droits des domaines maritimes ; des douanes par terre ; des droits sur les actes juridiques, sur le papier timbré, sur la vente des propriétés immobilières ; les cabarets ou la vente, pour le compte de l'Etat, des liqueurs spiritueuses ; le commerce du sel ; les mines ; la monnoie, les productions en nature ; les droits d'accise ; les postes ; toutes les espèces de ventes ; l'impôt pour la levée des revenus ; enfin les amendes pécuniaires. Ces différens impôts forment un revenu de 46,377,000 de roubles, que l'auteur évalue en argent de France, à 231,885,000 livres. Dans cet état ne sont point portés en recette quelques autres revenus casuels qui forment un objet de quelques millions de roubles. Ainsi l'on peut en nombre rond, évaluer à 50,000,000 de roubles tous les revenus de l'empire de Russie. L'état des dépenses devroit naturellement se

trouver auprès de celui des recettes ; mais l'auteur avoue qu'il n'est pas en état de remplir cette tâche ; et il aime mieux ne pas s'en occuper, que de donner des apperçus inexacts. Il se borne à observer que par la manière dont le gouvernement russe est organisé, telle dépense qui, dans d'autres pays, exigeroit des sommes énormes, peut quelquefois en Russie se faire à moitié moins de frais. Les colléges impériaux sont le principal objet du livre huitième, divisé en cinq sections. Ces colléges forment les principaux départemens du ministère ; à la tête de tous est le conseil et le cabinet ; viennent ensuite les deux suprêmes colléges impériaux, ceux des affaires étrangères, de la guerre, de l'amirauté, de justice, du commerce, enfin celui de médecine. Le nom de ces colléges indique leur objet, et nous dispense de donner d'autres détails. Nous remarquerons seulement que, par cette organisation, la Russie est loin de former un Etat despotique, puisque la puissance souveraine passe par des ramifications aussi nombreuses, qui n'en rallentissent point l'action, mais qui la rendent nécessairement plus douce plus modérée.

Des observations intéressantes sur l'état politique des sujets de l'empire de Russie, sont l'objet de la cinquième section de ce livre. Il

faut les lire avec attention; elles serviront à rectifier plus d'un préjugé. Le livre neuvième est divisé en deux sections: la première a pour objet la constitution du gouvernement, et la seconde la constitution municipale; ce livre est le complément du précédent, et les détails qu'il renferme ne sont pas moins importans. Le livre dixième plaira à beaucoup plus de lecteurs: il traite de l'état social des habitans, et de leur industrie productive. Des détails extrêmement curieux sur la chasse, principalement celle qui a pour objet les fourrures; sur la pêche de la mer glaciale, où l'on prend en abondance des baleines, des vaches marines, des chiens de mer, des dauphins, des requins, des marsouins, des lamentins, des ours marins, des loutres marines; sur celle de la mer Caspienne, du Volga, du Pont-Euxin, de la mer d'Azof, et de la Baltique, se font lire avec le plus vif intérêt. Ils occupent deux sections. La troisième nous fait connoître l'éducation du bétail; et l'on voit que l'empire de Russie nourrit, à l'exception de l'éléphant, tous les quadrupèdes utiles à l'homme; car on y trouve le cheval, les bêtes à cornes, le cochon, l'âne, le chien, l'onager, la renne, et jusqu'au chameau. Cette section offre sans doute moins de choses intéressantes et neuves que les deux pré-

cédentes ; mais tout ce qui tient à l'économie rurale d'un grand empire ne sauroit être indifférent à quiconque veut le connoître dans toutes ses parties.

SECOND EXTRAIT.

La suite du livre dixième est rejetée au cinquième volume, dont elle occupe près des trois quarts. C'est toujours l'industrie productive que ce livre a pour objet ; ainsi les huit sections suivantes traitent de l'agriculture proprement dite ; de l'hortolage ; de la culture de la vigne ; de l'aménagement des forêts, partie trop négligée dans toute l'Europe, et qui n'est pas mieux soignée en Russie, où la rareté des combustibles commence à se faire vivement ressentir ; de l'éducation des abeilles, si intéressante sous tant de rapports, et par-tout aussi trop négligée; de la culture de la soie; des mines de toute espèce, qui sont d'un si grand produit ; enfin des salines et du sel gemme. L'auteur traite toutes ces parties en homme éclairé, et les considère sous leurs rapports naturels, politiques, économiques et industriels. C'est dire assez que ce livre est un des plus importans de cette histoire. L'industrie des arts, c'est-à-dire les manufactures et les métiers, sont l'objet du onzième livre, qui laisse à désirer plus de développe-

mens; car dans une étendue de 119 pages, l'auteur nous parle successivement des fabriques d'huile de lin, de noisette, etc. d'huile et de colle de poisson; de la préparation du kaviar, qui sont, comme l'on sait, des œufs d'esturgeon, devenus par leur salaison l'objet d'un commerce intérieur et d'exportation fort intéressant pour la Russie; de la façon des chandelles, objet de commerce aussi très-important; des distilleries, des brasseries; des fabriques de vinaigre, eau forte et eau régale; de celles de potasse, de salpêtre, d'alun et de vitriol; de la préparation des sels amers; des raffineries; des fabriques de couleur; des teintureries; des pharmacies; des manufactures de tabac; des papeteries; imprimeries; voileries et corderies: des manufactures de toile; de coton; de soie; de galons d'or et d'argent; de celles de draps, et autres étoffes en laine; de tapis; de chapeaux: des tanneries; des blanchisseries de cire: des menuisiers et carrossiers; des verreries; des manufactures de glace; des poteries et fabriques de porcelaines; de la préparation du goudron; des fours à charbon; des soufrières; des moulins à poudre; des fonderies; des ouvrages en fer; des manufactures d'armes à feu; des ouvrages en cuivre, en airain; des fonderies de canon; enfin de l'orfé-

vrerie et de l'horlogerie. Cette longue nomenclature cessera de paroître aride dans un extrait, si l'on veut bien considérer qu'elle suffit pour donner un apperçu des richesses d'un empire que nous regardons encore comme sauvage, mais dont la civilisation a fait depuis un siècle des progrès tellement rapides, qu'il n'est, comme l'on voit, aucun genre d'industrie qui ne lui soit propre. Aussi la balance du commerce est-elle en sa faveur, ainsi que nous le verrons dans le sixième et dernier volume, le seul dont il nous reste à parler encore.

Ce sixième volume renferme le douzième livre. Il est divisé en six sections, et consacré tout entier au commerce de la Russie. La première traite de celui de la Baltique; la seconde de celui de l'Euxin et de la mer Caspienne; la troisième du commerce par terre; la quatrième, composée de plusieurs tableaux d'importations et d'exportations, est annoncée sous le titre de la totalité du commerce en général. La cinquième a pour objet le commerce intérieur, et nous fait connoître en outre les marchandises dont l'importation et celles dont l'exportation sont défendues. Enfin la sixième section nous offre un tableau des monnoies, des poids et des mesures adoptés en Russie, suivi de leur comparaison et de leur rapport avec les monnoies, les

poids et les mesures des principales nations commerçantes de l'Europe. Ce livre nous donne, dans une étendue d'environ 200 pages, des notions exactes, et des apperçus assez complets sur le commerce de la Russie. L'auteur y a moins multiplié les raisonnemens que les faits. Il nous offre un grand nombre de tableaux relevés sur les registres des douanes : chacun est accompagné d'une balance, et tous ces rapprochemens présentent beaucoup de justesse, et peuvent mettre en état d'évaluer avec exactitude l'étendue du commerce de cet empire, qui, depuis le commencement du règne de Catherine II, a pris dans toutes ses branches un accroissement prodigieux. Il résulte des calculs de l'auteur, que, suivant Hermann, écrivain estimé, de l'opinion duquel il s'appuie, « la totalité du commerce actif et passif de » l'empire montoit, en 1790, à 50,000,000 de » roubles, sur quoi la Russie gagnoit annuel- » lement 5,000,000 de roubles. »

A la suite de ce douzième et dernier livre de l'histoire de Russie, sont placés, en forme d'appendice, trois morceaux qui complètent cet important ouvrage. Le premier traite de la *Georgie*, devenue province de cet empire, auquel elle s'est donnée volontairement en 1801, ainsi qu'on le voit par l'acte de réunion et d'ac-

ceptation signé par l'empereur Paul Ier., le 18 (29) janvier de ladite année. Les deux suivans ont pour objet la *Perse* et le mont *Caucase*, c'est-à-dire, les contrées de ces deux pays soumises à la Russie. Ces trois morceaux sont de peu d'étendue; mais ils renferment, sur les mœurs peu connues de ces peuples divers, des détails et des descriptions très-propres à intéresser la curiosité de plus d'un lecteur; et nous gémissons sincèrement de ce que des bornes, qu'il faut s'imposer à soi-même dans un article déjà très-long, nous ayent interdit pendant le cours de cet extrait toute espèce de citation. Ce qui tient aux mœurs et aux coutumes des Russes renferme des choses neuves et piquantes, et ne peut manquer de jeter de l'agrément dans cette histoire. Ces relations reposent à propos le lecteur, qu'une suite trop continue de détails historiques, politiques, géographiques et commerciaux, pourroit fatiguer. Ainsi, sous ce dernier rapport, l'histoire de l'empire de Russie offre une lecture tout à la fois amusante et utile.

Il nous reste à parler du style de cette traduction. Il est simple, sans prétention, quelquefois même un peu trop négligé, sur-tout dans les premiers volumes, où l'on est fâché, par exemple, de trouver l'adjectif *conséquent* employé dans

le sens de *considérable ;* faute qu'il n'est pas permis, à un écrivain qui sait sa langue, de faire. Nous aurions aussi à reprendre quelques tours de phrases peu nobles, et quelques expressions triviales: ces fautes, qui sont probablement dans l'original, mais qu'il étoit du devoir du traducteur de faire disparoître, sont en général assez rares; et d'ailleurs l'importance du sujet permet d'y faire moins d'attention que si elles se trouvoient dans une production purement littéraire.

Cette édition est imprimée sur de beaux caractères et de beau papier; mais, quoique sortie des presses de Crapelet, elle laisse à désirer plus de correction dans le texte. On auroit dû au moins y suppléer par un *errata*. Mais les imprimeurs qui visent à la célébrité, aiment mieux dissimuler leurs fautes, que de les mettre en évidence, en y appliquant ce remède. Mauvais système! fruit d'une fausse honte, dont le lecteur inattentif se trouve la première victime. On voudroit aussi trouver une table générale des matières à la fin du sixième volume.

Ces légères fautes n'empêchent pas au reste que *cette Histoire de l'empire de Russie* ne soit l'un des plus estimables ouvrages dont la littérature anglaise ait depuis long-temps enrichi la nôtre. Elle est faite pour occuper une place

place distinguée dans la bibliothèque de tous ceux qui veulent s'instruire en s'amusant, et qui aiment mieux nourrir leur esprit que d'égarer leur imagination. Le nombre n'en est pas malheureusement aussi grand qu'il seroit à désirer pour la gloire des Lettres. Un roman médiocre trouvera toujours plus d'acheteurs qu'une histoire instructive ; et comme a dit un grand Poëte :

L'homme est de glace aux vérités,
Il est de feu pour les mensonges.

Nous devons cependant remarquer que le goût du public pour les ouvrages sérieux, commence à renaître ; il faut le croire, au moins d'après la grande quantité de ceux de cette nature que nous voyons éclore ou réimprimer chaque jour. Ainsi, sous plus d'un rapport, l'entreprise de celui dont nous venons de parler doit ajouter à la reconnoissance que le libraire Maradan ne cesse de mériter de la part de tous les vrais amis des Lettres.

MÉLANGES PHYSICO-MATHÉMATIQUES, *ou Recueil de mémoires contenant la description de plusieurs machines et instrumens nouveaux, de physique, d'économie domestique,* etc. *Par* J. B. Bérard, *juge au tribunal de Briançon, du jury d'instruction publique des Hautes Alpes, des sociétés d'agriculture de Paris, Grenoble, Carpentras et Gap; avec cette épigraphe :*

Les Sciences éclairent les Arts, et les Arts utilisent les Sciences.

Publiés par ordre du Ministre de l'Intérieur.

1 *vol.* in-8°. *de* 232 *pages, avec des planches. Prix :* 3 *fr.*, *et* 3 *fr.* 75 *cent. franc de port. A Paris, de l'imprimerie des Sourds-Muets, rue et faubourg St. Jacques; Et se trouve chez* Maradan, *libraire, rue Pavée St. André-des-Arcs*, *n°.* 16.

EXTRAIT.

LES mémoires que renferme ce recueil, et qui ont un but d'utilité plus ou moins grand, sont au nombre de onze. Nous allons essayer de les faire connoître autant que les bornes étroites que nous nous sommes imposées relativement aux ouvrages de sciences pourront nous le permettre.

Le premier nous offre la description d'un nouveau *photophore*, ou porte-lumière. L'objet de l'auteur, dans cette invention, a été de construire une machine qui eût la propriété d'augmenter l'intensité de la lumière, sans néanmoins fatiguer les yeux. En lisant attentivement cette description, on trouvera sans doute qu'il y est parvenu ; mais si son intention a été de donner à ses lecteurs les moyens d'en faire construire une pareille, nous croyons qu'il eût bien fait de leur épargner cette foule de termes scientifiques dont sa description est hérissée, et qui seront inintelligibles pour tous les ouvriers, et même pour beaucoup de gens instruits. Comment veut-on qu'un ferblantier, même en le supposant le plus habile de Paris, sache ce que c'est qu'un *conoïde*, un *paraboloïde*, un *paramètre*, un *secteur concentrique*, une *forme ovoïdale*, etc. ? Tous ces grands mots répétés à chaque page de cette description, et dont plusieurs ne se trouvent même dans aucun dictionnaire, peuvent attester le savoir de l'auteur, mais nuiront au but qu'il s'est proposé de généraliser une invention utile. Nous nous bornerons à transcrire ce qu'il dit des propriétés de sa machine. « Le photophore » est utile au savant, à l'artiste, à tous ceux » qui travaillent la nuit, soit à lire, écrire, des-

» siner, soit à faire tout autre ouvrage. Il est » singulièrement avantageux à ceux qui aiment » à lire étant couchés. Il peut servir utilement » à dessiner la bosse, en dirigeant sur elle un » faisceau de lumière dans une direction don- » née... Il peut être employé avec économie » à éclairer des corridors, et sur-tout les gale- » ries des mines, au fond desquelles les lu- » mières ordinaires s'éteignent quand elles ont » épuisé l'air oxigène environnant... Enfin il » peut encore trouver son application dans » toutes les fabriques où l'on peut disposer » plusieurs ouvriers sur une ligne droite. Tel » est, ajoute-t-il, le jugement qu'on porté sur » le photophore plusieurs savans et artistes ha- » biles. » Tant d'avantages méritoient bien, selon nous, que l'auteur mît sa description à la portée du plus grand nombre de ses lecteurs.

Le second mémoire a pour objet la construction d'un *poêle économique*, qui paroît réunir, à tous les avantages qu'on exige dans ces sortes de meubles, c'est-à-dire, à beaucoup de chaleur, et peu de consommation de bois, celui de cuire un assez grand nombre de mets: mérite qui sera senti par un grand nombre de personnes. Ecoutons là-dessus les réflexions de l'auteur.

« A la vérité, l'homme opulent qui se dé-

» charge sur de nombreux domestiques, des » soins et des embarras de la cuisine, n'adop- » tera pas ce poêle pour le consacrer à cet » usage; mais ce sera le poêle de l'artisan hon- » nête, de tous les citoyens d'une fortune mé- » diocre, pour qui l'économie est à-la-fois un » besoin et une vertu; de la vertueuse mère de » famille, qui, lors même qu'elle est occupée » de ses travaux ordinaires, veut être à portée » de diriger et surveiller la préparation des » alimens qu'elle destine à sa famille: enfin, ce » sera encore le poêle du travailleur philoso- » phe, du physicien, qui, en méprisant les » ameublemens d'un luxe frivole et sans objet, » éprouve un plaisir inconnu au vulgaire, en » se servant d'une machine qui lui présente une » utilité réelle, et dans laquelle il se plaît à » considérer les jeux variés, et les circonstances » quelquefois étonnantes du phénomène assez » compliqué que présente la combustion dans » un poêle (1). »

Nous nous sommes étendu sur ces deux in-

(1) La description de ce poêle, considéré comme servant à la préparation des alimens, nous a rappelé celle, également accompagnée de figures, qu'on lit dans la Cuisine de santé de Jourdan Lecointe (l'un des meilleurs ouvrages d'économie domestique qui ait paru depuis long-temps) d'un fourneau d'une

ventions, parce qu'elles présentent un but d'utilité presque générale. Nous passerons plus rapidement sur les mémoires suivans, qui cependant ont tous un véritable degré d'intérêt.

Le troisième renferme la description d'une *serrure à consigne*, plus parfaite que toutes celles imaginées jusqu'à ce jour, qui fournit 331,776 combinaisons différentes, et au moyen de laquelle on peut, sans clef, se mettre à l'abri des voleurs. Mais ces sortes d'inventions ont l'inconvénient de laisser quelquefois le propriétaire à la porte, s'il manque de mémoire. Celle-ci nous paroît d'ailleurs trop compliquée, pour être comprise et adoptée par un grand nombre de personnes.

Un nouveau *moulin-rape*, pour convertir, en moins de temps et de travail, et par conséquent plus d'économie, les pommes de terre

---

construction très-ingénieuse, bien moins dispendieuse que celle de ce poêle, et dans lequel on peut faire cuire simultanément une douzaine d'entrées et d'entremets, plusieurs rôtis, et un vaste pot au feu, etc. le tout par des moyens aussi simples que faciles, et qu'il faut lire dans cet ouvrage même, qui se trouve chez le libraire Batilliot, et dont le bas prix n'est point en rapport avec son mérite, son utilité, et la fortune de la classe d'amateurs auxquels il convient plus particulièrement.

en farine, est l'objet du quatrième mémoire. L'auteur compare son moulin à celui imaginé par le célèbre Baumé, et décrit dans la dernière édition de ses Élémens de pharmacie, et il se donne, comme de raison, la préférence. C'est aux savans, et sur-tout à ceux qui auront opéré avec les deux machines, à décider la question. Mais, en attendant, il seroit fort à désirer, pour le bien de l'humanité, que l'usage de ces moulins fût plus répandu.

La description d'un *manomètre*, instrument destiné à mesurer la densité de l'air, forme le cinquième mémoire. Le sixième, intitulé : *Echelle sténographique*, renferme la description assez compliquée d'une *écriture indéchiffrable*, très-utile dans les correspondances secrètes. Le suivant, sous le titre de *mathématiques palpables*, contient des moyens ingénieux, pour apprendre aux aveugles l'écriture, l'arithmétique, l'algèbre, la géographie, la géométrie, et même la musique. Le huitième nous offre la description d'un *mètre de poche*. L'auteur a trouvé le moyen de rendre cette mesure portative, et de la ployer en cinq parties, qui, réunies, présentent une forme agréable et commode.

Sous le titre de *nocturlabe nouveau*, il nous présente dans son neuvième mémoire un

petit instrument de poche destiné à faire connoître l'heure par les étoiles, et très-commode pour ceux qui voyagent la nuit, sans montres, dans des pays où il n'y a point d'horloges. Un nouveau *graphomètre* à lunettes, très-utile pour les arpenteurs, fait le sujet du dixième mémoire. Enfin le onzième et dernier, sous le titre de *navigation aérienne*, fait entrevoir la possibilité de diriger les aérostats par le moyen d'une pompe à feu ; mais l'auteur ne donne ici que des apperçus très-courts : ce sont des idées qu'il abandonne à la méditation des savans.

Quatre planches dessinées avec précision, et gravées avec soin, terminent l'ouvrage, et sont d'un grand secours pour aider à comprendre la description des machines.

On voit par cette analyse, que ces *Mélanges* renferment en peu de pages beaucoup de choses utiles, intéressantes, et même amusantes. Nous en recommandons la lecture à ceux qui ayant une teinte suffisante des mathématiques, comprendront sans peine toutes les descriptions, et tous les raisonnemens de l'auteur. Il prouve dans chacun de ces mémoires, la profondeur et la variété de ses connoissances, et un vif désir d'être utile à ses concitoyens ; et lorsqu'on saura que cet auteur est aveugle depuis l'âge de 23 ans,

ainsi qu'il nous l'apprend lui-même, on s'étonnera davantage encore de l'étendue de son savoir, et l'on se sentira redoubler d'intérêt pour sa personne.

Cet ouvrage, ainsi qu'on a pu le voir par le frontispice, est imprimé par les sourds et muets, et n'en est pas moins correct. C'étoit un phénomène réservé à notre siècle, que de voir des hommes privés de deux principaux sens, exécuter des opérations qui semblent exiger le compliment des facultés physiques et morales. Bénis soient à jamais, les noms illustres de de l'Epée et de Sicard, génies sublimes qui ont rendu à la société, une foule d'êtres intéressans que la Nature sembloit en avoir voulu séparer pour jamais ! Que de droits ils ont acquis à la reconnoissance publique ! le premier, pour avoir ouvert en quelque sorte en France, cette belle carrière; et le second, pour en avoir reculé si loin les limites.

Cette imprimerie des sourds et muets, est sous la direction de M. Adrien Le Clere, nom estimé depuis long-temps dans la librairie. Il paroît que les élèves répondent bien aux soins et à la capacité du maître.

L'ANGLETERRE EN 1800 ; *avec cette épigraphe :*

Amicus Plato, amicus Aristoteles, sed magis amica veritas.

2 vol. in-8°., *de 738 pages. Prix : 7 fr. et 9 fr. franc de port. A Cologne, et se vend à Paris, chez* Henrichs, *libraire, rue de la Loi, n°.* 1231. *An* 9. — 1801.

EXTRAIT.

DANS un moment où les yeux de l'Europe entière sont fixés sur la nation Britannique ; où les uns s'exagèrent ; où les autres rabaissent inconsidérément les moyens et les forces de cet empire, c'est rendre service au public que de lui présenter une suite de raisonnemens, de tableaux et de détails historiques, ayant ce royaume pour objet, et sur la véracité desquels l'auteur assure que l'on peut compter. Son ouvrage est divisé en huit sections, dans lesquelles il passe successivement en revue la nation anglaise, le parlement, le gouvernement, l'armée, la marine et la police, la noblesse, le clergé et les hommes de loi, les finances, le commerce et l'agriculture, les colonies et l'Irlande, la guerre et la politique. Ces deux dernières sections occupent à elles seules le second

volume presqu'entier. L'auteur avoue que ces diverses sections doivent être envisagées moins comme un ouvrage, que comme un cadre dans lequel il a seulement esquissé les titres des chapitres d'un ouvrage qu'il se propose de donner quelque jour sur ce sujet. Mais cette simple esquisse, pour nous servir de ses modestes expressions, suffit pour donner à ceux qui la liront avec réflexion, une idée assez complète de l'état actuel de l'Angleterre, sur-tout s'ils ont déjà reçu quelques notions préliminaires sur la constitution de ce royaume, l'esprit public qui y règne, celui de son gouvernement, et la marche de sa politique. Mais comme ces connoissances sont devenues familières en France à un grand nombre de lecteurs, le livre que nous annonçons ne sauroit manquer d'être généralement utile.

On sent que dans un ouvrage de la nature de celui-ci, où la variété des matières nuit nécessairement à leur étendue, il est difficile de bien faire connoître un semblable écrit. Il faudroit analyser pour cela successivement chacune des sections qui le composent, et ce travail nous meneroit beaucoup trop loin. Nous nous bornerons à dire que dans celles qui traitent de la nation, du parlement et du gouvernement, l'auteur donne, sur la constitution an-

glaise, la manière dont se font les élections, et l'influence considérable dont le ministre jouit auprès du corps législatif, des détails qui sembleroient prouver que la liberté anglaise s'affoiblit tous les jours, et que depuis la suspension de l'*habeas corpus* et l'*alien bill*, la liberté individuelle n'y est pas plus assurée que dans bien d'autres Etats de l'Europe. C'est des débats même qui ont lieu dans le sein du parlement, que l'auteur tire toutes ses assertions; il en rapporte en note jusqu'aux propres expressions. C'est au lecteur judicieux à les peser dans sa sagesse, et à voir s'il n'y a pas un peu d'exagération dans les reproches faits au ministère par le parti de l'opposition, c'est-à-dire, par cette portion des représentans du peuple anglais, qui ne cesse de crier bien fort contre le gouvernement, afin de faire mieux acheter son silence. La section qui traite de l'armée, de la marine et de la police, donne des apperçus très-succincts sur ces trois branches de la force nationale, sur lesquelles on désireroit que l'auteur se fût plus longuement étendu. Nous en dirons de même de la suivante, qui parle en trop peu de mots de la noblesse, du clergé et des hommes de loi. Mais il faut se rappeler que l'auteur nous a prévenus que ceci étoit moins un ouvrage complet, que le cadre d'un livre à faire. La section

qui traite du commerce, des finances et de l'agriculture, offre beaucoup plus de détails, et suffit pour donner des idées justes sur ces différentes sources de la prospérité de la Grande-Bretagne.

La septième section, qui commence le second volume, a pour objet, ainsi que nous l'avons dit, les colonies et l'Irlande, sujet qui demanderoit un volume, et qui est ici renfermé dans quelques pages. Nous y voyons au moins combien le système de l'union, qui a fondu le parlement d'Irlande dans celui d'Angleterre, a eu, selon l'auteur, peu de partisans dans le premier de ces deux Etats.

La huitième et dernière section, qui traite de la guerre et de la politique, occupe près de 200 pages, et cette étendue a permis à l'auteur de s'y livrer à quelques développemens de faits, qu'on ne lira pas sans intérêt. Tel est le tableau rapide des avantages que nous avons dans cette dernière guerre toujours remportés sur les Anglais sur le continent. L'historique qu'en donne l'auteur, réunit la fidélité à la concision, et les Anglais eux-mêmes ne pourront nier la vérité de ses récits.

On voit par cette analyse, que ce petit ouvrage ne manque ni de méthode ni de précision. Quant au style, on s'apperçoit aisément que l'auteur n'écrit pas dans sa langue mater-

nelle, et les germanismes y sont assez fréquens, pour faire présumer le lieu de sa naissance. Cette considération, qui doit inspirer de l'indulgence, ne nous empêchera cependant pas de relever certaines expressions, dont l'impropriété ne peut être tolérée même sous la plume d'un étranger; tels que : des événemens qui secouent l'Europe; des géans qui se trouveront heureux d'exister comme des pygmées; les portes d'une ère nouvelle en tout sens qui s'entr'ouvrent; une politique libérale (2); des idées illibérales qui sautent en éclats, etc. etc. Toutes ces tournures, également ambitieuses, néologiques et recherchées, ne pourroient que nuire au succès de cet ouvrage, si le fonds en étoit par lui-même moins intéressant.

Chaque volume est terminé par des notes assez curieuses, et qui renferment des anecdotes qui ne plairont pas à certains membres très-influens du gouvernement anglais.

---

[2] L'acception nouvelle donnée au mot *libéral*, pris dans un sens métaphysique, n'a été adoptée par aucun bon grammairien, et prouve tout au plus les progrès que le néologisme a fait en France depuis douze ans.

NOUVELLE MÉTHODE D'ENSEIGNEMENT pour la première enfance, *contenant ;* 1°. *une nouvelle méthode d'instructions et de lectures morales pour les enfans de cinq ou six ans ;* 2°. *des dialogues et un conte ;* 3°. *des maximes détachées ;* 4°. *des modèles de compositions ; une nouvelle méthode pour enseigner aux enfans à dessiner et à peindre : par Madame* de Genlis. *Nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée :* 1 *vol. in-*8°. *de* 396 *pages. Prix* 4 *fr.* 50 *c. et* 5 *fr.* 50 *c. franc de port. De l'imprimerie de* Crapelet. *A Paris, chez* Maradan, *Libraire, rue Pavée Saint-André-des-Arcs, n°.* 16. *An* X. — 1801.

EXTRAIT.

COMME c'est presque toujours sur des sujets utiles que s'exerce la plume de madame de Genlis, l'on n'est point tenté de lui reprocher son inépuisable fécondité ; on ne peut au contraire qu'admirer le dévouement avec lequel elle se consacre au bonheur des générations futures, en s'occupant sans cesse des moyens d'améliorer l'éducation. Une contrefaçon de cet ouvrage, faite sur la première édition im-

primée en Allemagne, loin des yeux de l'auteur, et toutes deux par conséquent très-défectueuses, l'a engagée à nous donner celle-ci, qui, au mérite d'avoir été revue par elle, joint celui d'être fort augmentée et classée dans un meilleur ordre. Elle doit donc à tous égards obtenir la préférence sur des éditions subreptices et remplies de fautes ; car l'ignorance des contrefacteurs est toujours égale à leur audacieuse improbité.

Cette Nouvelle méthode est divisée en deux parties. La première renferme une explication, pour les instituteurs, de la nouvelle méthode d'instructions et de lectures morales pour les enfans de cinq ou six ans, dans laquelle l'auteur trace à ces instituteurs la marche à suivre pour piquer la curiosité et l'émulation des enfans, leur inspirer le désir de lire et d'apprendre, et faire en sorte qu'ils retiennent au moins une partie de ce que leurs lectures leur offrent d'intéressant et d'instructif. Cette recette est aussi simple qu'ingénieuse, aussi lumineuse que facile à mettre en pratique ; et les instituteurs de la première enfance ne sauroient trop se pénétrer de son utilité. Afin que rien n'arrête l'enfant dans sa lecture, l'auteur donne ensuite dans une quarantaine de pages, la définition de certains mots, contenus dans les morceaux suivans,

et

et dont le sens pourroit être au-dessus de leur intelligence. Ces définitions sont courtes, claires et à la portée de tous les esprits, ce qui étoit d'autant plus difficile, qu'écrivant pour des enfans, l'auteur devoit s'interdire toute expression métaphysique ou grammaticale, sans lesquelles il n'est pas aisé d'analyser les objets et les sensations. Aussi ces définitions ont dû coûter à madame de Genlis un travail prodigieux, et dont les esprits accoutumés à réfléchir sentiront seuls toute la pénible importance. A la suite, on lit des modèles de compositions pour les enfans de douze ou treize ans. Ce sont des questions morales, posées en peu de mots, et auxquelles il faut que l'enfant réponde avec une certaine étendue; ou des opinions fausses, qu'il est obligé de réfuter, ce qui lui apprend insensiblement l'art de raisonner. Ces modèles, qui sont le *corrigé* de ces espèces de devoirs, réunissent au mérite de la simplicité celui de la clarté et de la concision, et renferment toujours une excellente morale. Ils sont suivis de la nouvelle méthode pour enseigner aux enfans à dessiner et à peindre. Elle nous a paru fort ingénieuse; c'est aux artistes seuls qu'il appartient de juger si elle est praticable. Elle consiste à obliger l'enfant, jusqu'à treize ou quatorze ans, à voir dessiner le maître, au lieu de manier lui-

même le crayon, et à raisonner avec lui; en sorte qu'il possède la théorie de l'art avant de l'exercer: ils feront ensuite des promenades instructives et iront visiter les morceaux de peinture, de sculpture et d'architecture les plus célèbres, et dont le maître fera sentir les beautés. Cette méthode a du moins l'avantage d'inspirer aux enfans le goût des arts, et d'éprouver en quelque sorte leur vocation pour ce genre de travail; car il est bien sûr que tout élève à qui elle n'inspirera pas le désir de s'en occuper, doit y renoncer pour toujours. Elle annonce de plus dans l'auteur des connoissances très-étendues dans les arts, auxquelles se joint sans cesse le sentiment de la chose; elle renferme des vues neuves et profondes, et fait selon nous le plus grand honneur à madame de Genlis. Elle termine la première partie de son ouvrage.

La seconde, qui sans être moins utile est beaucoup plus amusante, offre d'abord quinze dialogues entre une mère éclairée et sa fille, âgée de six à sept ans. Ce sont de simples conversations écrites avec beaucoup de naturel et de simplicité, dans lesquelles la mère instruit l'enfant d'une foule de devoirs et de sentimens usuels, qu'on apprend bien mieux en causant que dans les livres. Les questions de l'enfant n'ont rien au-dessus de son âge, et les réponses sont tou-

jours à sa portée. Ces quinze dialogues sont un petit cours de morale qu'on lira avec autant d'intérêt que de plaisir, et que les bonnes mères de famille (car nous pensons qu'il en existe encore, même à Paris) doivent lire avec attention. Plus elles s'en seront pénétrées, et plus elles converseront avec leurs enfans d'une manière utile et vraiment fructueuse. L'instruction qui est donnée ainsi, est ordinairement la plus profitable à cet âge, où tout ce qui se présente avec un appareil de pédanterie effraie l'attention des enfans, loin de la captiver. On lit ensuite des instructions pour rendre utile le *jeu de madame* pour lequel les jeunes filles ont beaucoup de goût. L'auteur se sert de cet amusement pour leur apprendre une foule de choses relatives au ménage et à l'économie domestique. Nous doutons fort que cette manière d'inculquer des connoissances utiles, et que si peu de femmes d'un certain rang possèdent, soit suivie d'un grand succès. Le meilleur moyen de connoître le prix des denrées, c'est d'aller soi-même au marché: une mère qui prendroit la peine d'y mener quelquefois sa fille, lui en apprendroit plus en une semaine que le jeu de madame en un an; mais elles aiment bien mieux les conduire au bal: il est certain cependant que tout homme sensé préférera toujours une bonne ménagère à une

excellente danseuse. Malheureusement c'est le plus petit nombre, et voilà pourquoi tant de maisons sont si mal gouvernées, sur-tout à Paris. Les arts frivoles enseignés aux filles sont, selon nous, la première cause du peu de bonheur de l'intérieur des familles. Que de choses on pourroit dire sur ce sujet! Mais revenons à madame de Genlis.

Ces instructions renferment en outre l'explication des termes de médecine les plus usités dans le monde, et les propriétés des drogues usuelles, propriétés sur lesquelles les médecins eux-mêmes ne sont guères d'accord : mais l'auteur, dans ces définitions, a suivi au moins l'opinion la plus générale. Une table pour apprendre à connoître les chiffres romains, vient ensuite. Nous engageons les imprimeurs de Paris, qui pour la plupart ne connoissent plus aujourd'hui ces chiffres, à la lire avec attention ; ils ne déshonoreront plus leurs frontispices par des fautes qu'un écolier de sixième n'auroit pas faites autrefois. Une petite histoire intitulée l'Isle des Enfans, occupe les soixante-dix pages suivantes : on y trouve quelques jolis détails, mais beaucoup de puérilités, et elle a sur-tout le défaut d'offrir une foule d'exemples impraticables : on ne persuadera jamais que des enfans ont pu construire

des bâtimens, fabriquer des ustensiles, des étoffes, ect., etc., enfin devenir les nouveaux Robinsons d'une île déserte: aussi ce morceau nous a-t-il fait éprouver moins de plaisir que d'impatience, effet que produit toujours, dans ce genre, tout ce qui paroît impossible à exécuter et même à croire. Nous aimons beaucoup mieux les cent soixante-douze pensées et maximes détachées qui terminent ce volume. Aucune n'est très-saillante ni bien neuve, mais toutes sont justes et bien exprimées. Nous en citerons quelques-unes des plus courtes. — La médisance est le vice de ceux qui n'ont ni un bon esprit, ni un bon cœur. — Ce n'est pas assez de faire le bien quand l'occasion s'en présente, il faut en chercher l'occasion. — Moins on se plaint et moins on souffre. — On ne peut en même temps aimer le luxe et secourir les pauvres. — Rien de plus plat et de moins plaisant qu'une plaisanterie grossière. — Il ne suffit pas de donner; il faut donner avec grâce, ou avec affection; avec grâce à ses amis, avec affection aux infortunés. — Notre bonheur dépend de notre caractère. — On a toujours assez de temps, quand on l'emploie bien. — Rien en forme les jeunes gens comme le commerce et l'entretien des vieillards qui ont de l'esprit. — Une femme qui ne sait pas parfaitement con-

duire son ménage, n'aura jamais de considération dans sa maison. — Les bavards sont toujours indiscrets. — Les grandes ames dédaignent la vengeance. — La gaieté bruyante n'a jamais de grâce, et elle est souvent impertinente et déplacée. — L'humeur rend injuste et désagréable, etc., etc., etc.

Les bornes de cet ouvrage nous empêchent de pousser plus loin ces citations, et même cette analyse. Nous aurons au moins rempli notre but si, en essayant de donner une idée de cette estimable production d'une femme dont tous les instans sont consacrés à l'utilité ou à l'amusement de ses lecteurs, nous avons inspiré le désir de la lire. Nous regardons cette Méthode comme indispensable à tous ceux qui s'occupent de l'éducation de la jeunesse, et comme d'autant plus utile, que l'instruction s'y montre presque toujours sous les traits de l'esprit, de la grâce et du sentiment.

FELIX ET LÉONORE, *ou les Colons malheureux ; par* J. B. C. Berthier. 2 *vol. in*-12. *fig. Prix*, 3 *fr.*, *et* 4 *fr.*, *francs de port par la poste. A Paris, chez* Maradan, *libraire, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n°.* 16. 1801.

EXTRAIT.

IL paroît que le but de l'auteur de ce roman a été de mettre sous les yeux du lecteur, une esquisse des scènes sanglantes, que l'impolitique décret sur l'abolissement de l'esclavage des nègres a produit dans l'île de Saint-Domingue; et d'inspirer autant de pitié pour le sort des malheureux colons, que d'horreur pour les noirs inhumains, qu'un instant a familiarisés avec le massacre de leurs bienfaiteurs et de leurs maîtres. Sous ce premier rapport, ses intentions sans doute ont été bien remplies; car il est impossible de lire sans un frémissement d'horreur, la peinture de ces déplorables suites d'une loi, qu'on peut regarder comme l'une des plus désastreuses de celles rendues depuis 1789, jusqu'au 18 brumaire an 8. Pour ajouter à l'intérêt de ces récits, il a cru devoir les lier

à une action dont nous devons commencer par rendre compte.

M. de Saint-Firmin, militaire respectable, resté veuf avec un fils unique, nommé Félix, revenu des illusions du monde, et persuadé qu'on ne peut rien faire en France lorsqu'on y est sans fortune, sans crédit et sans protections (ce qui malheureusement est une vérité de tous les temps), se détermine à la quitter. Pour prix de ses longs services, il obtient du gouvernement la concession gratuite de telle portion de terrain inculte qu'il jugera à propos de choisir dans la partie française de l'île de Saint-Domingue. C'est là, qu'après avoir réalisé toute sa modique fortune, accompagné seulement de son fils et d'un serviteur fidèle nommé Julien, il se rendit vers l'année 1783. La guerre d'Amérique venoit d'être terminée, et cette époque lui parut doublement favorable pour se retirer du service, et accomplir le projet de vie solitaire auquel il s'étoit arrêté. Il s'embarqua donc à Bordeaux : après une traversée heureuse de trente-cinq jours, il débarqua au Cap français, et après y avoir acheté trois nègres et fait provision de tous les outils et ustensiles nécessaires pour commencer un défrichement et fonder une habitation, il se mit en marche avec tout son bagage, traîné par deux chevaux, pour cher-

cher le lieu où il formeroit son établissement. Une vallée délicieuse abritée par des collines, et située sur les bords de l'Artibonite, la principale rivière de Saint-Domingue, fixa son choix. Ce fut là qu'il résolut de s'arrêter et d'établir sa retraite. Tout étoit à créer dans ce lieu ; mais la Nature y avoit rassemblé à profusion tous les matériaux, et l'industrie de M. de Saint-Firmin, aidée des secours de ses quatre serviteurs, fit le reste. Une maison très-simple, rustique même, mais saine et commode, fut bientôt en état de le recevoir. Des champs furent défrichés et semés, et produisirent bientôt au-delà de la consommation des habitans : ce superflu l'aidoit à se procurer mille de ces petites jouissances qui souvent sont plus que le nécessaire, pour l'homme qui a vécu dans le grand monde.

Cependant le jeune Félix, dont l'éducation faisoit l'objet des plus tendres soins de M. de Saint-Firmin, croissoit et embellissoit tous les jours ; cette vie agreste, ce continuel exercice de toutes ses facultés vitales, avoit doublé ses forces, et à douze ans il avoit celles d'un homme de vingt. Un jour, emporté par l'ardeur de son âge, il s'égara dans les bois, en suivant sa chèvre favorite, et il y seroit mort de faim, sans le secours de cet animal, dont le lait fut sa seule

nourriture pendant plusieurs jours. Une autre fois, il eut à soutenir un combat terrible contre un taureau sauvage, qu'il avoit, sans le savoir, blessé d'un coup de feu ; il ne fallut rien moins que toute son adresse, toute sa force et toute son agilité, pour demeurer vainqueur et immoler son ennemi. Dans ses courses vagabondes, il s'engagea un jour très-loin à la poursuite d'un nègre marron, qu'il vouloit joindre par un simple motif de curiosité, et que la peur faisoit fuir à toutes jambes. Félix l'atteignit enfin près d'une habitation, la seule qu'il eût vue depuis son séjour dans ces déserts. Cette maison étoit occupée par une veuve française, nommée madame Supply, et sa fille Léonore. L'amour s'empara bien vîte du cœur de ces jeunes gens, si bien formés l'un pour l'autre. Mais Félix avoit un rival. M. Godefroy, possesseur d'une habitation assez voisine de celle de madame Supply, avoit jeté les yeux sur Léonore, et vouloit seulement en faire sa maîtresse, ce qu'il ne craignit pas de lui déclarer dans un billet qu'accompagnoit un riche écrin. Félix instruit de cette infamie, menaça ce jeune homme, et le fit sortir honteusement de chez madame Supply, avec son odieux présent. Godefroy, la rage dans le cœur, revint peu de jours après pour se venger. Aidé de plusieurs

Noirs, qu'il avoit amenés avec lui, il enlève Léonore, après avoir attaché madame Supply, pour l'empêcher de les suivre. Félix, arrive peu d'heures après à l'habitation. Voler sur les traces de son amante, immoler deux de ses ravisseurs, mettre en fuite les autres, désarmer et blesser Godefroy; enfin, délivrer Léonore, et la ramener chez sa mère, est pour lui l'affaire de moins d'une demi-journée. Son rival, hors d'état de lui nuire; les parens d'accord sur l'union de ces chers enfans, rien ne s'oppose plus au mariage, et l'on ne voit pas trop en effet pourquoi il est différé. Mais le roman finiroit là, et il faut encore un volume; d'ailleurs le principal but de l'auteur ne seroit pas rempli, et c'est ici que commence la partie de cet ouvrage, qui a trait aux événemens de la Révolution.

Julien, de retour d'un voyage au Cap, en 1790, apprend à ses maîtres l'effervescence qui y règne, par suite des nouvelles de France, dont il leur rapporte les gazettes. Le jeune Félix est d'abord tenté d'applaudir à une révolution fondée sur ces idées de liberté et d'égalité, si chères à la jeunesse. Son père, dans un discours très-sensé, lui fait sentir combien les hommes ont abusé de ces mots, pour en faire l'instrument de leur ambition et de nos malheurs. Félix veut faire un voyage au Cap, pour

savoir à quoi s'en tenir sur tout ce qui se passe. Son père y consent, et lui donne Julien pour l'y accompagner. L'impétuosité naturelle de Félix ne peut tenir contre les horreurs dont ce voyage le rend témoin. Accoutumé, ainsi que tous les Colons, à regarder les Noirs comme une espèce au-dessous de l'homme, il s'indigne de les voir au Cap, revêtus d'uniformes d'officiers, et donner la loi. Il s'engage dans une querelle, dont le résultat est de le conduire en prison, et probablement bientôt à la mort. Léonore, instruite par le retour de Julien, vole au secours de son amant. Elle pénètre dans la prison et lui porte des instrumens avec lesquels il recouvre bientôt sa liberté, d'une façon qui tient beaucoup moins de la vraisemblance que du prodige. De retour chez son père avec sa chère libératrice, on croit qu'ils vont enfin s'unir; mais la révolte des Noirs les oblige à ne songer alors qu'à leur propre défense. Ces monstres, après avoir incendié l'habitation de madame Supply, et l'avoir brûlée elle-même, se disposent à faire subir le même traitement à Léonore. Elle étoit déjà liée au fatal poteau, lorsque Félix, qui arrive toujours à propos, la délivre, profite de l'état d'ivresse des Noirs pour les immoler tous, enlève son amante et la conduit chez son père. Mais l'habitation de

M. de Saint-Firmin, quoique dans un quartier très-reculé, n'échappe point à la fureur des Noirs. Ils s'y présentent, conduits par Jeannet, ancien nègre de M. de Saint-Firmin, et qui nourrissoit depuis long-temps, contre Félix, une haine profonde. Ils sont d'abord repoussés par un assez grand nombre de Colons fugitifs qui étoient venus s'y rendre, et que Félix avoit organisés en corps d'armée, pour leur défense commune. Les Noirs reviennent en plus grande force. Il se livre divers combats, dans lesquels ils perdent beaucoup de monde; mais Jeannet trouve moyen de massacrer M. de Saint-Firmin. Bientôt après il est au moment d'immoler de même Léonore; *heureusement* Félix survient et délivre une troisième fois sa maîtresse, après avoir dans une lutte terrible, longue et sanglante, arraché la vie à ce monstre. Cependant on rend à M. de Saint-Firmin les derniers devoirs, et son fidèle serviteur Julien se brûle la cervelle sur la tombe même de son maître, exemple d'attachement qu'on ne voit guères que dans les romans, et que même on n'y voit pas souvent. Enfin l'habitation est la proie des flammes, et Félix à la tête de sa petite troupe, prend la résolution de se retirer au Port-au-Prince, où les blancs sont encore les maîtres. Après divers combats, à la vue de cette

ville, il est séparé des siens, et, seul avec Léonore, il se voit au moment de tomber entre les mains des Nègres. Il n'a pour fuir d'autre ressource que la mer. *Heureusement* une barque abandonnée se trouve près du rivage. Il s'y précipite avec Léonore, et un vent de terre les met bientôt à l'abri de la poursuite de leurs ennemis; mais c'est pour périr d'un genre de mort peut-être plus cruel encore; la faim, l'horrible faim les réduit tous deux à la dernière extrémité. *Heureusement* un vaisseau paroît à l'horizon, et dirige vers eux sa course. Felix fait un signal de son mouchoir, et l'on vient les reconnoître. C'étoit un bâtiment anglais, qui les recueille avec humanité, et les débarque à la Jamaïque. De-là nos deux amans trouvent moyen de passer dans les Etats-Unis : ils obtinrent des états de Massachuset's-Bay, une portion de terrein, sur les bords du Connecticut; c'est là que dans les bras de sa chère Léonore, Félix trouve un repos et un asile achetés par tant de malheurs, et mérités par tant de vertus, de constance et de courage.

On ne peut dénier à ce roman de l'intérêt; mais cet intérêt est trop souvent coupé par des conversations ou des digressions éternelles. Il y a des situations répétées jusqu'à trois fois, ce qui leur ôte de leur charme et de leur vraisem-

blance. Il n'est pas naturel que rien ne s'opposant au mariage des deux amans, il soit différé sans cesse. La haine de Jeannet n'est pas, selon nous, assez motivée. Enfin, il y a dans le caractère de Félix des choses trop surnaturelles pour commander la confiance. Mais ce même caractère est singulièrement attachant : son égarement dans les bois, son combat avec le taureau, etc., sont du plus vif intérêt. Jusqu'à l'arrivée des Négres, la marche du roman est simple et touchante; les horreurs alors sont trop accumulées, et les faits, trop pressés, n'ont point assez de développement : mais ces tableaux sont largement dessinés; et malgré les atrocités inouies qu'ils nous peignent, on ne voit que trop qu'ils sont tracés d'après nature. Les premiers auteurs de tous ces maux doivent méditer sur ces récits, et frémir de remords des suites qu'ont eues dans nos Isles, leurs principes soi-disant philantropiques. Enfin, le dénouement pourroit être mieux amené, moins brusque et plus vraisemblable. Mais on doit remercier l'auteur d'avoir conservé la vie à Félix et à Léonore; et l'incertitude dans laquelle il nous laisse sur ce point, jusqu'au dernier moment, contribue à rendre cette fin attachante, malgré ses défauts.

La vérité de ces critiques n'empêche pas que

ce roman ne soit un ouvrage estimable, qui sera lu avec un vif intérêt, et qui, dans son intention sur-tout, ne peut manquer de faire honneur à son auteur.

Ce seroit peut-être ici le lieu d'examiner jusqu'à quel point il est permis de mêler des événemens vrais à une fable de pure invention, ce qui nous conduiroit à parler de ces romans prétendus historiques, où la fiction et la vérité se trouvent tellement confondues ensemble, qu'il n'est plus possible de les distinguer. Il nous semble que si ce genre offre à un auteur des moyens faciles d'intéresser, il a l'inconvénient de bouleverser les idées du lecteur, qui finit par ne plus savoir ce qui appartient à l'histoire ou à l'imagination, ce qu'il doit croire ou rejeter.

Une dissertation sur ce sujet ne seroit point sans utilité; mais elle nous mèneroit beaucoup trop loin; et après avoir lu avec tant d'intérêt le roman que nous venons d'analyser, il y auroit peut-être un peu d'injustice à reprocher à l'auteur les moyens dont il s'est servi, puisque de leur résultat est né un ouvrage dont la lecture, ainsi qu'on l'a pu voir, est singulièrement attachante, et dont le but moral est très-recommandable.

VOYAGE FORCÉ DE NAPLES ; *par le citoyen M***., avec cette épigraphe :*

Italiam non sponte sequor. VIRG.

1 *vol.* in-8°. *de* 194 *pages. Prix :* 1 *fr.* 80 *cent. et* 2 *fr.* 40 *cent. franc de port par la poste. A Paris, chez* Desenne, *libraire, palais du Tribunat*, n°. 2.

EXTRAIT.

LE titre seul de ce petit ouvrage est fait pour piquer la curiosité. Débarqué forcément à Naples, lorsqu'il faisoit voile pour l'Egypte, l'auteur, comme l'ón voit, ne se proposoit rien moins que de visiter l'Italie. Tant de voyages volontairement entrepris ont fait connoître cette contrée, qu'il n'auroit pas songé à publier le sien, si les deux révolutions successives dont Naples a été en si peu de temps le théâtre et la victime, n'avoient donné à cette ville une physionomie absolument nouvelle, et qui n'a encore été décrite par aucun voyageur. Car, ainsi que l'observe judicieusement l'auteur, « les voyageurs n'ont pu nous dépeindre que la » superficie de cette véritable sentine; ils ne » l'ont observée que dans son état de repos, et » ne l'ont pas vue dans ce tourbillonnement

» révolutionnaire qui en a fait exhaler l'hor-
» rible putridité. C'est le malheureux avantage
» qu'a eu l'éditeur; et comme il ne le doit qu'au
» hasard, il est loin de se faire un mérite du
» succès que pourroient avoir quelques lettres
» sans prétention, écrites à un ami. »

C'est en effet la forme épistolaire que l'auteur a choisie pour publier son Voyage, qui renferme vingt-deux lettres d'une étendue assez médiocre. M. M***, négociant de Marseille, embarqué à Toulon, le 28 ventose an 9, pour Alexandrie, fut à peine en mer, que son bâtiment devint la proie de deux frégates anglaises, la *Perle* et la *Minerve*. Transporté avec M. C., son ami, son commis, et une partie de son équipage, sur la première de ces frégates, il eut tout à souffrir de l'inhumanité du capitaine Bellard qui la commandoit. Il faut lire dans ce Voyage même le récit de ces indignités, faites pour révolter tout ami de l'humanité, et qui, dénoncées à la nation anglaise, seront sans doute rigoureusement punies. Heureusement il trouva le moyen de se faire transporter à bord de la *Minerve*, et le commodore Cook-Burn, qui en étoit le capitaine, lui fit oublier par les meilleurs traitemens, tout ce qu'il avoit souffert sur la *Perle*. La justice éclatante que notre voyageur se plaît à rendre aux vertus

hospitalières de ce commodore, rend plus croyable encore le récit des barbaries du capitaine Bellard. On voit au moins que ce n'est point sa haine contre les Anglais qui le lui a dicté. Quoiqu'il en soit, M. Cook-Burn débarqua l'auteur avec son ami, et les autres passagers, au lazareth de Naples, où ils restèrent assez long temps sans obtenir la permission d'entrer dans la ville ; car, malgré l'armistice conclu à cette époque entre S. M. sicilienne et le général Murat, les Français étoient regardés à Naples, comme des pestiférés. Enfin, grâce à la protection de l'aide-de-camp B. du général Murat, il leur fut permis d'entrer dans Naples, et d'y passer quelques jours.

C'est ce peu de jours que l'auteur à mis à profit, pour étudier les nouvelles mœurs de cette ville, et nous en offrir une esquisse qui ne manque ni de chaleur ni d'agrément. Nous croyons cependant qu'il est bon d'être en garde contre la plupart des réflexions de M. M***. Il faut se rappeler sans cesse qu'il n'étoit point dans des dispositions assez favorables au pays, où il se trouvoit malgré lui, pour en parler avec cette impartialité qui mérite la confiance. Aussi nous croyons qu'on en doit fort peu à plusieurs de ses récits ; à ses déclamations continuelles contre M. Acton, l'un des

hommes d'Etat de l'Europe les plus recommandables par leur mérite, et qui gouverne depuis long-temps avec éclat les Deux-Siciles ; contre la reine de Naples, à qui ses ennemis même n'ont jamais refusé beaucoup d'esprit et un grand caractère, avantages rares sur le trône ; enfin contre le roi lui-même, dont les défauts appartiennent plutôt à son éducation qu'à sa personne (3).

Au reste, nous adoptons volontiers l'opinion

---

(3) On sait, par exemple, qu'un des grands plaisirs du roi de Naples, qui aime beaucoup la pêche, est d'aller vendre lui-même sur le port de sa capitale le poisson qu'il a pris. Chacun alors s'approche indistinctement de lui, lui fait ses offres, qu'il rejette ou accepte, et les chalans se fâchent quelquefois ainsi que S. M., lui rendent humeur pour humeur, etc. L'auteur traite cette manie singulière d'*extravagances qui seroient même invraisemblables dans les Mille et une Nuits*. Mais avant de hasarder ce jugement plus que rigoureux, n'eût-il pas été plus raisonnable de discuter, et d'envisager cette singularité du roi, sous toutes ses faces ? et peut-être alors que, dans ce qui lui paroît une extravagance, il eût vu le résultat d'un ardent désir de se populariser, et par conséquent un trait de politique, qui, à en juger par les suites de la dernière révolution de Naples, prouve que Ferdinand est beaucoup plus sage que l'auteur ne le croit.

de notre voyageur sur la population de Naples ; sur sa musique ; sur le genre de vie de ses habitans ; sur la classe singulière et originale, sous tant de rapports, de cette population, désignée sous le nom de *lazzaroni ;* sur le physique de cette ville ; ses plaisirs ; son climat etc. ; toutes choses bien connues, par les innombrables relations que nous avons de l'Italie, mais que l'auteur a trouvé le secret de rajeunir, par sa manière de les envisager, la liberté de ses observations, et son style tout-à-la-fois piquant et agréable. Il nous donne sur les dernières révolutions de Naples, sur la physionomie actuelle de cette capitale, sur l'esprit public qui y règne, des détails qui joignent au mérite d'être neufs, celui d'intéresser, et qui annoncent un observateur, sinon dégagé de tous préjugés, au moins attentif, et qui saisit les objets avec finesse et sagacité.

Nous ne suivrons point l'auteur dans son retour, qui ressemble moins à un voyage, qu'à la course rapide d'un esclave qui recouvre sa liberté. Si nous nous arrêtons avec lui un moment à Rome, ce ne sera que pour citer ses réflexions sur le sort du feu pape, l'infortuné Pie VI, « abreuvé dans sa caducité de toutes » les amertumes de l'exil et de la captivité ; et » après, ajoute l'auteur, avoir invoqué les fou-

» dres du Ciel contre le directoire sacrilége, qui » souffrit et même provoqua tant d'atrocités, » nous avons béni l'homme vraiment grand, » qui en a réparé le scandale aux yeux de l'Eu- » rope. » On ne sera pas fâché non plus de trouver quelques détails sur le pape actuel, auquel l'auteur a été présenté, vêtu d'une manière aussi leste que peu décente, et dont il a l'air de s'applaudir et de plaisanter, au lieu d'en rougir. « Pie VII, dit-il, (après avoir raconté l'audience *amicale* et familière qu'il en a obtenu) connoît toutes les difficultés de sa po- » sition. Il est convaincu que c'est à la modé- » ration seule à les vaincre. Soit que cette mo- » dération émane d'une grande force d'ame, » soit qu'il la doive aux leçons d'une révolu- » tion dont il a su profiter, les conséquences » n'en peuvent être qu'heureuses pour le repos » de l'Europe chrétienne : (c'est catholique, » sans doute que l'auteur a voulu dire). Pen- » dant qu'il étoit évêque d'Imola, il appaisa par » sa sagesse deux séditions dans la division du » général Augereau ; et c'est là qu'il connut » Bonaparte, dont il parle avec la plus haute » estime. Ce qu'il y a de certain, c'est que, » dans les circonstances où se trouve l'Europe, » personne, plus que Pie VII, ne me paroît » propre à fixer l'hésitation des consciences

» chrétiennes, et à ramener la paix dans l'é-
» glise. »

L'auteur parle succinctement des théâtres et des mœurs de Rome, et ne nous apprend absolument rien de nouveau sur cette capitale du Monde. Quelques détails sur son altercation avec son *voiturin*, plus digne d'une conversation familière que d'un ouvrage imprimé, prouvent seulement qu'il faut être en garde contre la mauvaise foi des gens du peuple dans tous les pays de la Terre.

Il ne nous apprend non plus rien de neuf sur Gênes, ni sur Milan, où se termine son voyage d'Italie. Mais, par sa manière piquante d'écrire et sur-tout de raconter, il sait faire lire avec une sorte d'intérêt les détails les plus vulgaires.

Il est facile de voir que ce Voyage n'est point l'ouvrage d'un homme de lettres, ni même d'un écrivain qui possède bien sa langue; on y reconnoît souvent un jeune homme qui a peu vu, et qui s'étonne aisément, et sur-tout un jeune Français qui critique tout ce qui ne ressemble pas à son pays: mais on y trouve presque toujours l'homme d'esprit; et cette brochure, qu'on ne peut s'empêcher de ranger dans la classe des ouvrages superficiels, n'en offre pas moins une lecture très-amusante, et qu'il est difficile de quitter, dès qu'on l'a commencée,

Nous la recommandons à ceux de nos lecteurs qui voudront perdre agréablement une heure ou deux. On voit qu'elle a été imprimée avec précipitation, ce qui a entraîné beaucoup de fautes, il est donc nécessaire de la lire avec précaution.

Nous saisissons cette occasion pour nous élever contre le peu de soin avec lequel on imprime aujourd'hui la plupart des livres qui paroissent: non-seulement les fautes typographiques y fourmillent, mais on est à chaque instant arrêté par des fautes de langue et de grammaire. Les jeunes gens qui croyent pouvoir apprendre l'ortographe dans ces sortes d'éditions, courrent souvent risque de s'égarer. Paris étoit renommé autrefois pour la correction des ouvrages qui sortoient de ses presses. L'imprimeur le plus obscur se piquoit sur ce point d'une louable émulation. Nous ne chercherons point à approfondir les causes du mal que nous déplorons, mais il nous semble qu'il seroit temps de rappeler l'art typographique à ses beaux jours; la prospérité d'une des principales branches de commerce de la capitale s'y trouve intéressée, et nous croyons qu'un des plus surs moyens d'y parvenir seroit de n'admettre à l'exercice de cet art, que des hommes qui auroient fait preuve d'expérience, de lumières et de capacité.

PALMIRA, *par madame* Armande R***., *avec cette épigraphe :*

C'est un malheur, c'est peut-être un grand tort,
D'avoir une ame au-dessus de son sort.
VOLTAIRE.

4 vol. in-12, *fig. Prix*, 6 *fr.*, *et* 8 *fr.*, *franc de port par la poste. De l'imprimerie de Guilleminet. A Paris*, *chez* Maradan, *libraire*, *rue Pavée-Saint-André-des-Arcs*, *n°.* 16. *An IX.* — 1801.

EXTRAIT.

DEUX jeunes personnes, Palmira et Simplicia, sous la conduite de madame Harville, qu'elles appeloient leur tante, habitoient depuis dix ans une maison très simple, dans le village d'Heurtal, sur les frontières de l'Angleterre et de l'Ecosse. Elles y avoient reçu une éducation très-distinguée, et n'y avoient pour société, que la famille du ministre Horton, lorsque l'arrivée d'un vieillard, M. Akinson, et ensuite celle de milord Edward Sunderland, et du jeune sir Abel Alvimar, vint changer cet ordre de choses, et révéler de grands mystères. Simplicia étoit la fille de milord; et madame Harville, Elisa de Sunderland, sa sœur. Quant à Palmira, elle devoit le jour à Elisa, et

à un Français nommé St. Ange, gouverneur de ses frères, et qui fut tué en duel par l'aîné, lorsque cette séduction fut dévoilée, et au moment où il alloit la réparer en épousant Elisa. Cette infortunée fut reléguée long-temps dans un vieux château, et séparée de son enfant, qu'on fit passer pour mort dans la famille; mais son frère aîné Mortimer, ayant été tué à son tour dans un autre duel, Edward, le cadet, qui avoit toujours tendrement aimé St. Ange et sa sœur, tira cette dernière de sa captivité, la réunit avec sa fille, et voulut qu'elle se chargeât aussi de l'éducation de Simplicia, fille d'Edward, à laquelle on cacha sa naissance. Ainsi les deux jeunes personnes se croyoient sœurs, et nièces d'Elisa, qui n'étoit connue que sous le nom de madame Harville. Tous ces événemens, qui ont précédé de long-temps l'action de ce roman, nous sont révélés par un écrit, dont on laisse prendre connoissance à Palmira, de qui la fierté s'indigne, et s'afflige d'autant plus de cette découverte, qu'elle avoit conçu un tendre penchant pour Abel Alvimar, qui venoit pour épouser Simplicia, et qui ressent également une vive inclination pour notre héroïne.

Cependant toute la famille se transporte à Londres, où il se passe peu d'événemens inté-

ressans, si ce n'est l'arrivée d'une madame de Mircour, femme d'un négociant du Hâvre, venue en Angleterre, avec son fils Charles de Mircour, qui devient amoureux de Palmira. Cet hymen est d'autant plus sortable, qu'il se trouve que cette madame de Mircour est sœur de St. Ange, et par conséquent tante de Palmira; mais lorsqu'on lui révèle ce secret, et qu'on lui apprend qu'il n'y a point eu de mariage entre ce jeune homme et lady Elisa, et que, par conséquent, Palmira est le fruit d'un amour illégitime, son orgueil s'en révolte, elle rompt tout commerce avec les Sunderland, et retourne en France avec son fils désespéré.

Ladi Elisa meurt peu après ce départ. Palmira, toujours éprise de sir Abel, que la bonne Simplicia consentiroit même à lui sacrifier, ne voulant point nuire à son bonheur, prend la résolution de s'expatrier. Elle s'échappe la nuit de la maison du ministre Horton, où elle s'étoit rétirée; et, dans une frêle barque, sous la conduite de deux pêcheurs, et chargée seulement d'une cassette qui renferme toute sa fortune, elle passe en France. Mais cette barque ne peut résister à la fureur des flots; elle est submergée, ainsi que la cassette: les deux hommes se sauvent à la nage, et Palmira est jetée évanouie sur le rivage, à peu de distance

du Hâvre. Elle est recueillie dans cet état par Roger et Louise, qui habitent une maison près de la côte, où ils lui offrent un asile. Ces jeunes époux ont pour protecteur Charles de Mircour qui vient souvent dans cette maison où il retrouve, avec autant d'étonnement que de plaisir, sa chère Palmira : il l'oblige d'accepter une retraite plus convenable dans le château de madame de St. Pollin, sa tante, situé à quelques lieues du Hâvre. Ensuite il réalise pour une somme de 40,000 liv. quelques diamans que Palmira avoit sauvés du naufrage. Celle-ci, qui persiste toujours à refuser la main de son cousin, veut se retirer dans un couvent auprès de Paris, et madame de St. Pollin l'y conduit elle-même. Elle y entre sous le nom de miss Delwine.

Ce couvent se trouve situé près d'Ermenonville, dans le voisinage de la terre de M. de Morsanes, banquier, chez lequel Palmira a placé ses 40,000 livres. Madame de Morsanes l'engage à venir y passer une partie de la belle saison; et, dans une de ses promenades solitaires dans les bois d'Ermenonville, notre héroïne retrouve Abel Alvimar, qui revenoit d'Espagne, et retournoit en Angleterre. Madame de Morsanes l'engage à passer quelques jours chez elle; mais Palmira hâte son départ, refuse

l'offre qu'il lui fait de l'épouser, et de la conduire en Amérique, et l'oblige de se rendre à Londres pour y remplir le vœu des deux familles, en s'unissant à Simplicia. Palmira retourne dans son couvent ; et, peu après, la faillite de M. de Morsanes, dépositaire de tout son bien met le comble à ses malheurs. Par un heureux hasard, la maréchale de St. André, qui passe par ce couvent, a besoin d'une demoiselle de compagnie pour la suivre à Nice, où l'appelle le rétablissement de sa santé : Palmira lui est indiquée par l'abbesse ; elle conçoit beaucoup d'attachement pour elle, et l'emmène. Mais la maladie de la maréchale étoit incurable ; elle-même le sentoit, et se proposoit de faire des dispositions testamentaires avantageuses pour Palmira ; hélas ! elle n'en eut pas le temps, et la mort la surprit avant l'exécution de ce généreux dessein.

Voilà donc encore une fois notre héroïne au comble du malheur. Dans cette circonstance, un certain Carloni, qui se trouvoit à Nice, lui propose de la conduire à Florence, auprès d'une très-grande dame anglaise, dont il étoit l'intendant, et qui avoit besoin d'une demoiselle de compagnie. Palmira accepte ; mais, par un de ces hasards plus communs dans les romans que dans le monde, il se trouve que cette Anglaise

est la duchesse douairière de Sunderland, c'est-à-dire, la mère d'Elisa, et par conséquent l'ayeule de notre héroïne, qui se garde bien de s'en faire connoître; car cette dame avoit été l'une des plus cruelles persécutrices d'Elisa. La ressemblance de Palmira avec son père, frappe la duchesse, et la prévient même contre sa nouvelle protégée; mais persuadée, comme une partie de la famille, que l'enfant d'Elisa étoit mort en naissant, elle s'arrêta peu sur cette ressemblance. Cependant de nouveaux malheurs attendoient Palmira dans cet asile: ce Carloni, cet intendant de la duchesse, riche de ses vols, et n'en possédant pas moins toute sa confiance, devient amoureux de miss Eveling, (c'est le nom que notre héroïne avoit pris à Florence) et engage la duchesse à faire réussir ce mariage, très-sortable à ses yeux. Elle en parle à Palmira, dont la fierté s'en indigne, et dont le cœur s'en révolte d'autant plus que d'un côté il n'étoit pas libre, et que de l'autre le hasard l'avoit instruite de la scélératesse de Carloni, en lui faisant connoître une de ses victimes. La duchesse, furieuse de se voir si mal obéie, ne laisse à Palmira d'autre choix que de sortir de chez elle, ou de se résoudre à ce mariage. Son parti est bientôt pris; mais, comme cela ne fait pas le compte de Carloni, il trouve moyen

de l'endormir, avec un breuvage assoupissant, et il en abuse dans cet état. Palmira, à son réveil, trop assurée de son déshonneur, ne peut y survivre, et s'empoisonne. Elle étoit à peine expirée, que Simplicia et Abel Alvimar, devenus époux, et qui venoient visiter leur ayeule, arrivent chez la duchesse. Ils reconnoissent la malheureuse Palmira, qui, d'ailleurs, dévoiloit dans un écrit toute son histoire. La duchesse suivit ses enfans en Angleterre : Carloni fit pénitence dans un monastère, punition trop douce pour un tel scélérat ; et Charles de Mircour se consola, dans un mariage de convenance, de n'avoir jamais pu unir son sort à celui de son infortunée cousine.

On voit, par cette analyse rapide, dans laquelle nous avons même passé sous silence un grand nombre de faits peu essentiels, que les événemens sont très-multipliés dans ce roman, et que les personnages s'y trouvent en grand nombre ; ce qui partage l'intérêt, et nuit à la simplicité de l'action. Nous devons dire cependant, que les caractères y sont en général bien tracés et bien soutenus. Celui de Palmira est noble, intéressant ; et, quoique sa fierté soit la principale cause de tous ses malheurs, on ne peut que la plaindre, et non la blâmer. Simplicia est un modèle de candeur et de bonté.

Elisa, à qui on ne peut reprocher qu'un seul moment d'erreur, bien douloureusement expié, offre une suite de vertus, bien faites pour attacher. Abel a, selon nous, un caractère trop léger : il ne répond pas assez dignement à l'amour de Palmira ; on sent qu'elle auroit été bien plus heureuse avec son cousin Mircour. Mais c'est principalement chez les femmes que l'amour est aveugle. Les caractères de la maréchale de Saint-André, et de la duchesse de Sunderland, forment un heureux contraste : l'un, par sa bonté, l'autre, par sa hauteur inflexible. Celui de Carloni, quoique très-odieux, n'est pas invraisemblable ; et il ne faut pas aller jusqu'à Florence, pour trouver des hommes d'affaires qui ont su fasciner les yeux de leurs maîtresses, au point de les gouverner, et de les voler impunément.

Les caractères, dans ce roman, sont donc bien supérieurs à la conduite de l'ouvrage, qui offre des incohérences, des invraisemblances, et des disparates quelquefois choquantes. L'auteur a, selon nous, embrassé un plan trop vaste, et beaucoup de parties de son roman manquent des développemens nécessaires. Le premier volume annonçoit plus de simplicité ; mais cette complication d'événemens qui oblige le Lecteur à de fréquens voyages, prouve

prouve au moins de l'imagination ; et l'héroïne, qu'on ne perd jamais de vue, réunit toujours sur elle une masse d'intérêt assez grande pour qu'on soit fâché de la voir périr si misérablement. Mais, outre que ces dénouemens lugubres sont à la mode, l'auteur, fidelle à son épigraphe, a voulu prouver que c'est en effet un malheur d'avoir une ame au-dessus de son sort. Il est certain que, plus modeste et moins ambitieuse, Palmira eût été plus heureuse. La faute au reste en étoit à ses parens, qui auroient dû lui donner de bonne heure une éducation et lui inspirer une humilité conformes à sa naissance.

Ce roman, écrit avec facilité, est semé d'un grand nombre de ces réflexions qui annoncent un esprit juste, et qui connoît bien le monde. On remarque cependant quelques négligences dans le style, qui ne sont peut-être que des fautes de copiste, mais qu'il n'en est pas moins nécessaire de relever : telles que *délices* au masculin, *voilà* pour *voici*, une *larme qui tombe sur le sort* d'une fille, etc. ; expression très-recherchée, et qui manque de justesse, etc. etc. etc. Ces légères taches n'ôtent rien au mérite de l'ouvrage, qui se fait lire avec plaisir et intérêt, et qu'on doit distinguer dans la foule des productions de ce genre.

Le frontispice de Palmira nous apprend qu'il est l'ouvrage d'une femme qui ne s'est désignée que par une simple lettre initiale. Nous n'aurons point l'indiscrétion de chercher à soulever le voile dont madame de R.... a cru devoir s'envelopper. Nous dirons seulement qu'on reconnoît dans cette anonyme une personne de beaucoup d'esprit; et que le ton qui règne dans tout le cours de ce roman, sembleroit annoncer que cette personne appartient à une classe qu'on distinguera toujours à une manière de s'exprimer que d'autres n'ont jamais pu réussir à copier que très-imparfaitement.

Cet ouvrage sort des presses de Guilleminet, qui s'annonce toujours sur la première page avec une prétention qui devroit être réservée aux imprimeurs les plus habiles. Il n'est pas malheureusement de ce nombre: la plupart des ouvrages qui sortent de chez lui sont remplis de fautes contre l'art typographique, et contre la grammaire. Celui-ci ne fait point exception à la règle; et, malgré quatre *errata*, qui eux-mêmes sont incorrects, on est arrêté à chaque instant par des bévues qui n'y sont point relevées, et qui attestent l'ignorance ou tout au moins la négligence intolérable du prote, etc. etc.

HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION DE FRANCE, pendant les dernières années du règne de Louis XVI; *par* A. F. Bertrand de Moleville, *Ministre d'Etat. Première partie, comprenant les années* 1788, 1789, 1790, 1791, *jusqu'à la fin de l'assemblée constituante; avec cette épigraphe :*

. . . . . Quæque ipse miserrima vidi,
Et quorum pars. . . . : : . . . VIRG.

5 *vol. in*-8°. *d'environ* 400 *pages chacun. Prix, broché,* 21 *fr.; papier grand raisin ordinaire,* 30 *fr.; papier vélin grand raisin, très-belle impression, cartonné,* 60 *fr.: en envoyant* 6 *fr. de plus, on recevra les* 5 *vol. francs de port. A Paris, chez* Giguet et Comp., *Imprimeurs-Libraires, rue des Bons-Enfans, n°.* 6, *près celle Baillif. An IX.* — 1801.

EXTRAIT.

C'EST une opinion assez généralement reçue, mais trop légèrement adoptée, qu'une histoire tracée par un écrivain contemporain, qui lui-même a pris part aux événemens qu'il raconte, ne sauroit être tout-à-fait exempte de partialité. L'estimable éditeur de cet ouvrage

(M. Michaud), dans des observations écrites avec autant de courage que de profondeur, réfute victorieusement cette opinion, et prouve qu'on doit la mettre au rang des préjugés. Après avoir cité, pour la combattre, l'exemple de Tacite, de Suétone, de César, de Salluste et de Clarendon, à qui l'on n'a jamais imaginé de faire un semblable reproche, il s'écrie : « Sur » quoi peut juger la postérité, si ce n'est sur » l'assertion de témoins dignes de foi ? Dire » qu'on ne peut pas écrire l'histoire aujour- » d'hui, n'est-ce pas condamner les généra- » tions qui nous suivent à chercher nos annales » dans les gazettes mensongères, et dans les ru- » meurs incertaines de la tradition? Quel temps » fut plus favorable pour raconter un événe- » ment, que celui où les assertions du men- » songe peuvent être publiquement débattues » et démenties par les témoins oculaires, où » les récits fidèles peuvent recevoir la sanction » instantanée du public, qui a été présent aux » événemens dont on lui met le tableau sous » les yeux? » Et, si ce témoin est, comme M. Bertrand de Moleville, un homme connu par la justesse de son esprit, la force de sa raison et la lucidité de son coup-d'œil, on doit prendre confiance en ses récits, et croire qu'ils dérivent plutôt d'un observateur impartial que

d'un témoin passionné ; et qu'il a su, s'élevant au-dessus de toute impulsion et considération étrangères, se placer à une juste hauteur pour donner à la postérité le tableau de notre âge.

A la suite du discours préliminaire, où l'auteur rend compte en peu de mots des motifs et du plan de son ouvrage, on lit une Notice des différentes époques de la Révolution, jusques et compris le 18 fructidor de l'an 5. Cette notice est un tableau très abrégé sans doute, mais dans lequel rien d'important n'est omis : elle est écrite avec une vigueur et une précision remarquables. L'auteur prévoit même avec beaucoup de sagacité les deux révolutions qui ont encore suivi cette dernière époque, et qui se sont terminées par les temps paisibles dans lesquels nous avons le bonheur de vivre, et par l'établissement d'un gouvernement qui, par sa sagesse, son courage et sa modération, a su cicatriser en peu de mois tant de plaies douloureuses ; rallier à lui tous les gens de bien ; comprimer les méchans et se concilier l'estime universelle.

L'auteur fait suivre cette notice par une Introduction dans laquelle, en remontant seulement à l'époque de 1750, il donne un apperçu très succinct des causes qui ont amené la Révolution : il y justifie le roi de plusieurs reproches,

et fait voir qu'il a été forcé par la nature des circonstances et par trop de confiance en des ministres portés alors par la voix publique, de convoquer les Etats généraux.

L'ouvrage part du mois de février 1787, c'est-à-dire de l'époque de la première assemblée des notables, qu'on peut regarder sous bien des rapports, comme le prologue de la Révolution. L'auteur nous donne le portrait de l'archevêque de Sens, dont l'incapacité et l'immoralité ont été le premier signal des désastres de l'Etat. Il raconte ensuite tout ce qui s'est passé à Rennes, où il étoit intendant, relativement à l'enregistrement des édits du mois de mai 1788; et ce récit est extrêmement attachant. On voit combien la cour fut imprudente en donnant dans cette crise, le commandement de la Bretagne au comte de Thiard, l'un des hommes les plus aimables de la cour, mais l'un des moins propres, par son peu de fermeté, à soutenir l'autorité du roi dans des temps difficiles. Le contraste de sa conduite avec celle toujours ferme de M. Bertrand de Moleville est vraiment curieux. La cour fut enfin obligée de le rappeler, et de lui substituer le maréchal de Choiseul-Stainville, qui n'avoit rien d'aimable, mais qui, par sa vigueur, sut rétablir l'ordre en peu de temps. Ce fragment historique

dans lequel M. Bertrand joue un très-grand rôle, sera lu avec un vif intérêt.

Les événemens qui suivirent, jusqu'à l'ouverture des Etats généraux, tels que le renvoi de l'archevêque de Sens; le retour de M. Necker dans le ministère; la seconde assemblée des notables; les diverses insurrections qui commencèrent alors; les assemblées des bailliages; les élections des députés; l'objet de leurs cahiers, etc., sont racontés brièvement, mais rien d'important n'est passé sous silence, et l'auteur s'attache sur-tout à faire connoître l'esprit qui régnoit alors, et les divers ressorts qu'on commençoit à faire jouer pour amener une révolution. Enfin les Etats généraux s'ouvrirent à Versailles, le 4 mai 1789, et c'est là proprement que l'auteur entre en matière. Les longs débats sur le mode de vérification des pouvoirs; la séance du 23 juin; le serment du jeu de paume; le renvoi de M. Necker; la prise de la Bastille; les troubles et les massacres de Paris; les motions incendiaires du Palais Royal; l'assassinat de M. de Flesselles, etc., remplissent le premier volume, qui est terminé par une note extrêmement curieuse sur le cardinal de Rohan, et qui jette un grand jour sur son affaire. Cette note n'est pas la seule de ce volume, il en contient deux sur les troubles de la Bre-

tagne et du Dauphiné ; une autre, singulièrement piquante, sur le fameux abbé...., et qui donne la clef de sa conduite aux Etats généraux ; une enfin sur le club breton, dont se forma le club des jacobins ; toutes ces notes seront lues avec avididité, et renferment des faits précieux à conserver.

Le second volume présente la suite des événemens. On y lit la nomination de MM. de la Fayette et Bailly aux places de commandant de la garde nationale, et de maire de Paris ; le rappel de M. Necker ; la séance du roi à l'hôtel de ville ; le massacre de MM. Foulon et Berthier ; l'arrivée de M. Necker ; la discussion sur le *veto* ; l'historique de toutes les discussions importantes qui ont lieu à l'assemblée nationale ; les manœuvres criminelles du duc d'Orléans ; le départ de la populace parisienne pour Versailles ; les attentats des 5 et 6 octobre racontés dans un grand détail ; le sommeil tranquille de M. de la Fayette dans cette nuit désastreuse ; l'arrivée du roi à Paris, précédé des têtes de ses gardes-du-corps ; le départ forcé du duc d'Orléans pour l'Angleterre ; l'établissement de l'assemblée nationale à Paris ; le supplice d'un boulanger innocent pendu par le peuple ; l'insurrection de Toulon ; le procès du marquis de Favras ; la création des assignats ; le procès de M. le baron de Bezenval, etc., etc.

On trouve dans le troisième volume, outre la suite des opérations de l'Assemblée nationale, le serment célèbre du 4 février 1790; la mise en vente des biens du clergé; l'histoire très-détaillée du fameux Livre rouge; la discussion sur le nouveau code judiciaire; les insurrections qui éclatèrent alors à Nîmes, Marseille, Valence, Montauban, etc.; l'insurrection de plusieurs régimens; les massacres d'Avignon; l'arrestation de M. de Lautrec et du vicomte de Mirabeau; la députation des quatre parties du monde à l'Assemblée nationale, et des détails précieux sur cette comédie d'un nouveau genre; une aventure singulière et peu connue, arrivée alors à Saint-Cloud, à deux jeunes gens; la fédération du 14 juillet 1790; l'insurrection de Nancy; la retraite forcée de M. Necker, abreuvé d'humiliations et de dégoûts, qu'il avoitsi bien mérités, emportant avec lui la haine de tous les partis, et ses deux arrestations en route; l'insurrection de Brest; le camp de Jalès; la conduite de l'Assemblée, qui déclare qu'il n'y a pas lieu à accusation contre le duc d'Orléans et M. de Mirabeau, dans l'affaire du 6 octobre. Ce volume est terminé par une note très-étendue sur M. Necker, dans laquelle sa moralité et ses talens sont appréciés avec une grande justesse.

Le tome quatrième présente successivement

l'arrêté mémorable de la Chambre des vacations du Parlement de Toulouse ; le plan de M. de Bouillé, pour rendre au roi son autorité ; un autre plan du baron de Breteüil, dans la même vue ; le fameux duel de Charles de Lameth et du duc de Castries, suivi du saccagement entier de l'hôtel de Castries par la populace ; l'assassinat de Pinet, agent de change, et le vol de son porte-feuille, contenant quarante millions, double forfait dont on accusa très hautement le duc d'Orléans ; le serment exigé des fonctionnaires publics ecclésiastiques ; la présidence de M. de Mirabeau ; son rapprochement de la cour, et les détails extrêmement curieux de cette importante négociation ; le départ de Mesdames pour Rome, et leur arrestation à Arnay-le-Duc ; l'attroupement du peuple à Vincennes, et la démolition commencée du Donjon ; le désarmement de plusieurs gentilshommes, qui s'étoient portés aux Tuileries et rangés auprès du roi ; la maladie, la mort et les funérailles de Mirabeau, mort que l'auteur croit avoir été naturelle ; le départ du roi pour Saint-Cloud, empêché par le peuple ; la négociation de la cour avec le parti Lameth ; la lettre du roi aux ambassadeurs ; la douleur de M. de Montmorin d'avoir signé cet écrit ; sa démission, mais qui n'est

pas acceptée par le roi. Trois notes très-intéressantes sur M. de Montmorin, et dans lesquelles l'auteur le justifie sur beaucoup de choses, terminent ce volume.

Le cinquième, qui n'est pas le moins curieux, nous donne l'historique peu connu de la négociation du roi avec l'empereur; le rapport sur la réunion du comtat d'Avignon à la France, qui fut alors rejetée; la fameuse lettre de l'abbé Raynal à l'Assemblée nationale, que l'auteur regarde comme le meilleur morceau qui soit sorti de sa plume; le départ du roi pour Varennes, son voyage, son arrestation et son retour à Paris, morceau historique traité dans le plus grand détail, et dont toutes les circonstances sont à méditer; les honneurs accordés par l'Assemblée à ceux qui avoient arrêté le monarque; sa captivité aux Tuileries; l'interrogatoire qu'on lui fait subir ainsi qu'à la reine; la conduite de M. de la Fayette, en cette occasion, denoncée en vain à l'Assemblée par le côté droit, qui ne prend plus aucune part aux délibérations; la translation des cendres de Voltaire au Panthéon; l'attroupement du champ de Mars, et le combat qui s'y engage entre la garde nationale et les révoltés; la clôture de l'acte constitutionnel et son acceptation par le roi, auquel on rend ensuite la liberté;

les fêtes brillantes dont cette acceptation fut suivie; les conférences de Pilnitz; la clôture faite par le roi des séances de l'Assemblée, que le peuple ne voyoit plus qu'impatiemment, et à laquelle il ne cessoit de demander ses comptes, etc. Ce volume est terminé par un grand nombre de pièces justificatives, parmi lesquelles on remarque celles qui ont trait au voyage de Varennes, et qui ne laissent rien à désirer sur cet événement.

Telle est l'analyse succincte des cinq premiers volumes de cette Histoire, dont la suite est attendue avec beaucoup d'impatience. Nous nous bornerons, par plus d'un motif facile à deviner, à ne la considérer ici que comme production littéraire. Sous ce rapport, elle fait le plus grand honneur à son auteur. La marche en est simple, rapide, claire et méthodique; les portraits sont tracés de main de maître; le style est plein, fort, vigoureux, et ne sort jamais du caractère propre à celui de l'histoire; enfin, telle que soit l'opinion politique de celui entre les mains de qui tombera cet écrit, il ne pourra s'empêcher d'en louer l'exécution, et d'en regarder l'auteur comme un écrivain très-distingué. La partie typographique répond au mérite de l'ouvrage, et fait honneur aux presses de Giguet, célèbres par un heureux

choix de productions estimables. Quelques notes placées au bas des pages, et qui appartiennent à l'éditeur, sont une nouvelle preuve de la solidité de son jugement, de la justesse de son esprit et de l'étendue de son courage.

Si, dans cette analyse, nous ne nous étions pas interdit les citations, nous eussions fait connoître quelques-unes de ces notes, et nous aurions seulement été embarrassés du choix ; car on peut dire, sans adulation, qu'elles sont écrites avec un soin égal. Il n'est point d'auteur qui ne s'estimât très heureux d'avoir un éditeur tel que M. Michaud, lorsqu'il ne peut présider lui-même à l'impression de son ouvrage.

Nous nous permettrons, en terminant cet extrait, une seule réflexion : c'est qu'après avoir lu l'histoire sanglante des malheurs de la France, pendant les premières années de la Révolution, on éprouve, en se repliant sur soi-même, un sentiment consolateur, mêlé de respect et de gratitude pour le héros qui, en conduisant au port le vaisseau de l'état, l'a mis à l'abri des mêmes orages, et donne sans cesse des gages de bonheur et de paix, aux amis de l'ordre, des arts et de la vertu.

ELISE DUMÉNIL, *par Marie de Commarieu, marquise de* Montalembert; *avec figure: 6 vol. in-12, d'environ 240 pages chacun. Prix, 9 fr., et 12 fr., francs de port par la poste. A Paris, chez* Giguet et comp., *imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, n°. 6, près celle Baillif.* 1801. — 9

EXTRAIT.

M. DUMÉNIL et le comte de Boransac, pères, l'un d'Elise, l'autre d'Alfred, se sont proposés d'unir leurs enfans, qui ont été élevés ensemble au château de Key...., près de Bordeaux, terre appartenant à M. Duménil. Ces deux pères différoient essentiellement dans leur manière de voir et d'élever la jeunesse. L'un, M. Duménil, est une espèce de philosophe défiant et morose, qui croit qu'on ne peut jamais être assez sévère avec elle; l'autre donne dans l'excès contraire: homme du monde, il en a tous les agrémens et les vices, et son indulgence est égale à la facilité de son caractère. Cet hymen est sortable sous tous les rapports. Alfred de Boransac joint une haute naissance à une fortune honnête: Elise est le plus riche

parti de la province. Tous deux sont de la plus aimable figure ; tous deux s'aiment passionnément ; ainsi l'on voit qu'il eût été bien facile de terminer le roman dès les premières pages. Mais Alfred n'a que dix neuf ans, et M. Duménil pense, avec raison, que c'est être trop jeune pour entrer en ménage, et il veut éprouver son gendre futur par une absence au moins d'une année. Le comte profite du retour du prince Orsinelli en Italie, pour lui confier Alfred, qui avant son départ, a eu déjà une petite intrigue avec la présidente de Grandval, l'une des plus jolies femmes de Bordeaux, et dont la coquetterie s'est trouvée flattée des soins de ce jeune adolescent, et intéressée par le plaisir de le mettre dans le monde. Alfred part donc avec le prince et l'abbé Aimery, son précepteur. Il se conduit très-bien dans ce voyage. Malheureusement le prince, au retour, le fait passer par Paris : il l'y entraîne dans une maison de jeu. Alfred perd une somme qu'on nous laisse ignorer, mais qui ne doit pas être bien considérable, puisque son jeune ami Ferdinand part sur-le-champ de Bordeaux, et vient acquitter à Paris cette dette. Tout cela n'eût rien été, sans l'indiscrétion du précepteur, qui n'a rien de plus pressé que de mander ce petit événement. Dès que le sévère M. Duménil en a connois-

sance, il jure que sa fille ne sera jamais l'épouse d'un joueur, et veut dès ce moment rompre pour jamais ce mariage. On trouve enfin le moyen de l'appaiser, mais il exige encore une autre année d'épreuve, et l'on fait partir Alfred pour l'Angleterre, à la suite de l'ambassadeur de France. Là, il se conduit aussi bien qu'il avoit fait en Italie ; et à l'exception d'une débauche de vin assez dégoûtante, mais qu'heureusement on parvient à dérober à la connoissance de M. Duménil, qui n'auroit pas manqué de dire que jamais un ivrogne ne seroit l'époux de sa fille, tout se passe assez bien. Cependant on a eu l'art facile de rendre suspectes à ce ridicule vieillard, quelques lettres écrites d'un ton léger et galant par Alfred à son père ; et comme M. Duménil ne cherche qu'à retarder et même à rompre le mariage (voulant maintenant donner sa fille à M. de Coulange, espèce de calin, qui ne cesse de lui faire la cour), il prend encore ce prétexte pour différer son consentement. Enfin Alfred revient à Bordeaux ; le jour du mariage est fixé ; nos jeunes amans se voient en pleine liberté à Key... , et si librement même qu'Alfred parvient à obtenir de sa maîtresse, au retour d'une promenade solitaire, un bien qui ne devoit être accordé qu'à l'époux. La proximité de la noce la console un peu de cet accident ;

accident : mais ne voilà-t-il pas qu'une attaque d'apoplexie, qu'a le comte de Boransac, oblige Alfred de voler à Bordeaux, au secours de son père. Là, madame de Grandval, qui n'avoit point renoncé à ses projets sur ce jeune homme, parvient, sinon à le séduire, au moins à l'entraîner, à la suite d'une partie de jeu, dans une querelle avec un certain vicomte de Valsère, son amant en second. Cette aventure qu'on a soin de peindre à M. Duménil, sous les plus noires couleurs, le rend furieux ; et sans égard pour les convenances, l'inclination et le désespoir de sa fille, il l'oblige d'accepter sur-le-champ pour époux, M. de Coulange, qui sait qu'elle porte des fruits de l'amour d'Alfred (4),

(4) C'est une chose vraiment admirable, que l'étonnante facilité avec laquelle toutes les héroïnes de roman, qui se trouvent dans le même cas qu'Elise, deviennent mères. Une simple copulation à la dérobée, suffit pour les rendre fécondes ; tandis que tant de femmes irréprochables qui, en tout bien et tout honneur, n'épargnent rien pour le devenir, gémissent sans cesse sur leur stérilité. Il nous semble qu'il seroit temps que les auteurs de romans se rapprochassent sur ce point un peu plus de la vraisemblance, et qu'ils étudiassent un peu mieux, sinon les convenances sociales, au moins la marche la plus ordinaire de la Nature dans cette occurrence.

et ne l'en épouse pas moins. Désespoir des deux amans. Elise y succombe, après avoir accouché à sept mois. Dans cet intervalle, on détermine Alfred à épouser une demoiselle de Belval; et dans l'église même, après la cérémonie, il rencontre un enterrement, qui est celui d'Elise, dont on lui avoit caché la mort. Il sort désespéré, se rend au château de Key..., et s'y tue d'un coup de pistolet, sous l'arbre même où il avoit reçu les faveurs d'Elise. On porte son corps sanglant à M. Duménil, à qui ce spectacle rappelle tous ses torts, et fait une impression si vive, qu'il meurt dans la nuit; ce qui termine le sixième et dernier volume de l'ouvrage.

Le but de ce roman, ainsi que l'indique l'avis de l'éditeur, ou plutôt une lettre arrivée tout exprès d'Hambourg, pour en faire l'éloge, est de faire voir les suites que produit une sévérité poussée à l'excès sur le sort d'une jeune personne, sévérité mise en parallèle avec le trop d'indulgence du père d'Alfred; et l'auteur conclud par les événemens même, que la première est bien plus dangereuse que l'autre, vérité peu morale, sur-tout dans un moment où tous les liens de la puissance paternelle ont plutôt besoin d'être resserrés qu'affoiblis encore. Mais M. Duménil est moins un père sévère et juste, qu'un vieillard égoïste, têtu, opiniâtre, et

même extragavant. Quoi ! il a trouvé pour sa fille, un jeune homme riche, aimable, plein de mœurs, d'honnêteté, de délicatesse, et d'une naissance telle, que cette alliance doit l'honorer sous tous les rapports; et parce que ce jeune homme joue une fois par hasard, et perd une somme assez modique; qu'il écrit une lettre, dans laquelle il loue en général les femmes anglaises; et qu'il a une querelle avec un homme qui l'avoit insulté (car voilà tous ses crimes connus); ce père intraitable, rompt tout-à-coup un mariage sur le point de se conclure, qui seul pouvoit faire le bonheur de cette fille qu'il prétend aimer; il l'oblige d'épouser un homme dont le seul mérite est d'être son complaisant, et que l'appât d'une riche dot rend assez vil pour consentir à s'unir à une femme enceinte; il outrage jusqu'à l'indécence un homme de qualité, son ancien ami, qui n'a d'autre tort que d'avoir toujours respecté tous ses caprices et obéi à toutes ses volontés !... Et l'on prétend nous faire estimer un père de ce caractère !... Et cette Elise, qu'on nous présente comme un modèle de vertu, qui pendant quatre volumes, est ivre d'amour, se jette sans cesse à la tête d'un jeune homme, et finit par lui tout accorder quelques jours avant la noce; et qui, lorsque son hymen est rompu, consent, sans éclair-

cissemens, à épouser le premier homme que son père lui présente ! Et cet Alfred, innocent mouton, jeune adolescent sans caractère, qui n'aime que par lettres, qui est soumis comme un écolier, et qui manquant tout à la fois d'honneur et de délicatesse, abuse de la foiblesse de son amante, pour lui ravir son bien le plus précieux, et l'abandonner ensuite ; et qui, dupe des artifices d'une coquette, se laisse soustraire par elle à tous les regards, pour éviter de se battre ! Et ce précepteur qui, infidèle à l'homme qui le paie, se fait le délateur de son élève auprès de M. Duménil, et lui fournit bêtement les moyens de manquer à sa parole ! Et cette Présidente, qui n'est qu'une catin sans pudeur ! Et cette tante qui joue un rôle passif, et qui semble n'être mise là que pour écrire et pour recevoir des lettres insignifiantes, etc.

Tous ces personnages sont-ils faits pour intéresser ? Sont-ils bien dans la Nature ? Nous ne le pensons pas. Le plus agréable, sans doute, c'est Ferdinand, cet ami d'Alfred, qui vient sans cesse à son secours ; c'est un jeune homme vraiment aimable, le seul acteur de ce roman qui montre de l'esprit et du sens ; mais son zèle n'aboutit jamais à rien, et toutes ses démarches sont sans cesse infructueuses. Le moyen qu'on s'intéresse à une héroïne, qui au

moment où tous les obstacles sont levés, où elle va épouser son amant, s'abandonne à lui sans résistance, comme une prostituée, et qui cède ensuite tout aussi facilement à l'ordre de son père, pour épouser un autre homme!...

Cependant ce roman a joui en Angleterre, où il a paru d'abord, et jouit encore en France d'un assez grand succès. Nous croyons que c'est moins aux personnages qu'il faut l'attribuer, qu'à la conduite, et sur-tout au style. Cette conduite est sage; les événemens, en très-petit nombre, sont bien amenés; et quoiqu'il y ait un grand nombre de lettres inutiles, et qu'on pourroit retrancher, sans que l'action en souffrît, on les lit toutes avec un certain plaisir, parce qu'elles sont en général bien écrites, simples sans prétention, et renfermant beaucoup d'observations fines et judicieuses. On pourroit cependant reprocher à ces lettres d'avoir presque toutes la même teinte : on voit que c'est toujours l'auteur qui se montre derrière les personnages. Celles écrites d'Angleterre, ne renferment sur ce pays, que ce qui a été écrit mille fois, ce qu'on trouve avec bien plus d'étendue dans tous les voyages. Les Nuits d'Elise ne sont guère que des déclamations sans ordre et sans suite, et le dernier volume est selon nous très-inférieur aux précédens; mais nous le

répétons, ce roman est bien écrit, et c'est un mérite si rare aujourd'hui, qu'il justifie seul son succès. De plus c'est l'ouvrage d'une femme aimable, de beaucoup d'esprit, qui a laissé à Paris de nombreux amis, enfin qui annonce, il faut le dire, un véritable talent. Mais nous osons l'inviter à faire choix d'un sujet plus intéressant et plus vraisemblable; à ne pas rendre la puissance paternelle, odieuse, en la faisant exercer par un homme injuste, capricieux, et dont la sévérité n'est qu'une dureté continuelle et sans motifs; à ne plus laisser avilir son héroïne, par une facilité de tempéramment, qui n'inspire que du mépris, et tout au plus de la compassion; à ne pas faire mourir ses principaux personnages, coup sur coup et précisément parce qu'il faut finir, etc. etc.

En évitant ces écueils dans un autre ouvrage, en y apportant autant d'esprit, en en soignant autant le style, l'auteur peut être assuré d'obtenir des succès vraiment faits pour l'honorer. La sévérité même de cette critique est une preuve de tout ce que nous osons attendre d'un talent, qui s'annonce comme le sien : nous avons cru lui devoir la vérité sans ménagement, parce qu'il a droit à une estime réelle; mais nous devons finir par dire que malgré ses nombreux défauts, qui sont plutôt des vices appartenant au choix du sujet qu'à son exécution, ce roman est

digne d'être recherché ; qu'il sera même relu avec plaisir, et qu'il occupera une place distinguée parmi les productions de ce genre, tant est grand aux yeux des véritables juges, le mérite du style.

Ainsi qu'on l'a pu voir par le titre que nous avons copié en tête de cet Extrait, ces six volumes ne sont ornés que d'une gravure : à la bonne heure ; il n'y en auroit même pas du tout, que l'ouvrage n'y perdroit rien. Mais l'on a voulu représenter dans cette estampe unique, les principales situations du Roman : en conséquence, on a entouré le sujet du milieu d'un grand nombre de médaillons, dont chacun représente un sujet particulier. Il nous semble, qu'outre l'effet désagréable que produit à la vue cette multitude de tableaux dans une seule bordure, le but de l'éditeur n'a point été rempli ; car l'exiguité de ces médaillons n'ayant permis au dessinateur aucun développement, tout y est confus et si peu distinct, qu'il faudroit presque une loupe pour en suivre tous les détails. N'est-ce pas d'ailleurs nous reporter en quelque sorte à l'enfance de l'art, que de rassembler ainsi plusieurs actions dans une seule estampe ? Nous soumettons cette opinion aux artistes vraiment dignes de ce nom (si prodigué aujourd'hui), et nous osons croire qu'ils seront de notre avis.

VOYAGE A MONTBAR, contenant des détails très-intéressans sur le caractère, la personne et les écrits de M. de Buffon; *par feu* Hérault de Séchelles. *Cet ouvrage auquel on a joint des Notes curieuses, est suivi de* Réflexions sur la déclamation; *d'un* Éloge d'Athanase Auger; *et d'autres morceaux de littérature du même auteur:* 1 *vol. in*-8°. *de* 150 *pages. Prix*, 1 *fr.* 80 *c.*; *et* 2 *fr.* 20 *c. franc de port. A Paris, chez* Solvet, *Libraire, rue du Coq Saint-Honoré*, n°. 123. — *An IX.*

EXTRAIT.

LES soixante-douze premières pages de cette brochure renferment le *Voyage à Montbar*, et sont entièrement consacrées à nous faire connoître M. de Buffon dans son intérieur. Quoiqu'on ait dit depuis long-temps qu'il n'y avoit point de héros pour son valet de chambre, on recherche toujours avec avidité jusqu'aux plus secrètes particularités de la vie d'un homme célèbre: et si cet homme, l'un des premiers génies de son siècle, a occupé le public de sa gloire et de ses ouvrages pendant plus de cinquante années, cet intérêt est bien plus vif encore: enfin, lorsque l'historien de ces particularités est lui-même un

homme de beaucoup d'esprit, et qui auroit marqué dans les lettres et dans la magistrature, si le fer révolutionnaire n'avoit tranché sa vie, au commencement de sa carrière, on sent redoubler cet intérêt, et celui qu'inspire le peintre, ajoute au respect qu'on a pour le modèle.

Telles sont les sensations que tout lecteur éprouvera sans doute en lisant ce Voyage à Montbar, fait en 1785, par M. Hérault de Séchelles, uniquement pour voir M. de Buffon. La description la plus minutieuse de son château, de son genre de vie, de ses goûts, de ses habitudes, de l'emploi de sa journée, fait lire ce Voyage avec beaucoup de plaisir et d'avidité. Rien de ce qui touche un aussi grand homme ne peut être indifférent; sa vanité, tribut que le Génie lui même n'est pas dispensé de payer à l'humanité, fait sourire et ne révolte pas, parce qu'elle n'est offensante pour personne, et que bien peu de gens ont acquis le droit de se louer ainsi eux-mêmes. En tout, ainsi que nous l'avons imprimé autrefois dans notre *Lorgnette philosophique*, à l'occasion de Greuze et de Le Mierre, il vaut mieux pouvoir justifier son amour-propre que sa modestie. Quoique M. Hérault de Séchelles n'ait passé que peu de temps à Montbar, comme il y a porté un esprit observateur et une excellente mémoire, et que le

grand homme qu'il alloit visiter s'est montré à lui sans réserve, on peut se flatter, après avoir lu ce Voyage, d'avoir des notions très-justes sur le personnel de M. de Buffon. Il est rempli d'une foule d'anecdotes et de traits extrêmement curieux, et que nous craindrions d'affoiblir en les détachant de l'ouvrage, auquel nous renvoyons ceux de nos lecteurs qui voudront passer une heure très-agréable. D'ailleurs, tous les journaux, en rendant compte de cette brochure, sont entrés dans de grands détails sur ce Voyage, et ont passé sous silence les pièces imprimées à la suite, ce qui nous oblige de les faire connoître avec un peu plus d'étendue.

La première et la plus importante est intitulée: *Réflexions sur la Déclamation*, et occupe une trentaine de pages. M. Hérault nous apprend « qu'il a recueilli ces observations au » théâtre, et qu'il ne croit pas qu'elles soient » écrites nulle part. » En effet, elles renferment sur l'art de la déclamation, et sur-tout sur les gestes qui en font partie, des choses neuves, ingénieuses, et qui doivent être méditées profondément par les orateurs, les comédiens, et tous ceux qui sont dans le cas de parler en public. Ils y trouveront sur les modifications de la voix, l'action des bras, etc., des apperçus

d'une grande justesse, et dont il appartient à eux seuls d'appliquer les résultats à la pratique de leur art. On doit croire que M. Hérault qui, en sa qualité d'avocat général, étoit tous les jours dans le cas de porter la parole devant un nombreux auditoire, n'a point hasardé légèrement ces réflexions, fruits de ses longues méditations, et de ses entretiens avec la célèbre Mlle. Clairon, qui avoit si bien approfondi tous les secrets de l'art théâtral. M. Hérault, doué d'une taille imposante, d'une superbe figure, et de tous les avantages extérieurs, nécessaires à l'orateur et au comédien, s'étoit appliqué dès sa plus grande jeunesse à les faire valoir avec avantage. On peut donc lire avec confiance ces réflexions, qui n'ont que le défaut de n'être pas assez développées, et de ne présenter en quelque sorte qu'un fragment. Il paroît que son projet étoit de traiter ce sujet d'une manière plus étendue.

Le morceau suivant est intitulé : *Sur la Conversation.* L'auteur parle des avantages qui distinguoient dans cette partie plusieurs hommes célèbres ; et comme nous avons connu presque tous ceux qu'il cite, nous pouvons garantir la vérité et la délicatesse de ces remarques, qui décèlent un observateur très fin, très-attentif, et dont le tact étoit très-exercé. Il peint ici,

d'un seul trait, Thomas, Condorcet, Diderot, l'abbé de Lille, l'abbé Arnaud, la Rive, Champfort, Ducis, Garat, Cérutti, Franklin, Gerbier, De Bonnieres, le P. Beauregard, le Kain, Brizard, d'Alembert, Barthe, Marmontel, Lavater, Saint-Fal, etc., etc.; et toutes les nuances de leurs portraits sont présentées avec une sagacité singulière. Ce petit fragment nous a paru infiniment agréable.

Il est suivi de l'*Éloge de l'abbé Auger*, savant respectable, dont nous avons plus d'une fois eu occasion d'admirer la simplicité, la modestie et la touchante bonhomie. M. Hérault le fait connoître sous tous les rapports qui lui avoient mérité l'estime publique; et tous les amis des lettres liront avec plaisir cet éloge, écrit de ce ton noble et simple, qui convenoit très-bien au sujet.

Enfin des *Pensées et des Anecdotes*; les unes fines, les autres peu connues, terminent agréablement cette brochure. On doit savoir gré au libraire Solvet, homme d'esprit, d'avoir recueilli en corps d'ouvrage tous ces divers morceaux, dont plusieurs se trouvoient enterrés dans quelques journaux. C'est un véritable service qu'il a rendu aux amateurs de la bonne littérature. Il les a fait précéder par une courte préface, dans laquelle il fait de M. Hérault un

éloge auquel nous adhérons d'autant plus volontiers, que nous l'avons connu très-particulièrement autrefois, c'est-à-dire plusieurs années avant cette époque, où dupe de ses opinions et de ses principes philosophiques, il s'étoit jeté de bonne foi dans une Révolution que tant d'autres n'ont servi que par intérêt; mais qui pendant long-temps a dévoré sans distinction les uns et les autres.

Nous ne pouvons, en finissant, résister au plaisir de citer quelques-unes des premières. Nous choisirons les plus saillantes et les plus courtes.

Pour l'ame qui a été occupée par les passions, il n'y a plus que la gloire. — Il y a deux espèces de caractères fermes; celui qui attaque, celui qui résiste. — Le fond d'un grand talent est toujours beaucoup de raison. — L'amour ne naît, ce me semble, que de la physionomie et des manières. — Il est important de bien débuter, les hommes jugent toujours au premier coup d'œil, et leurs jugemens ne sont guères que la répétition du premier. — Les sentimens produisent le courage actif, et la philosophie le courage passif.—Le talent a besoin aujourd'hui du caractère pour recevoir un nouvel éclat. — Les écrivains médiocres rendent leurs idées, mais ne les expriment pas, etc.

MÉMOIRES ET VOYAGES D'UN ÉMIGRÉ, *publiés par* J. N. Belin de Ballu, *membre de l'Institut national et de la ci-devant Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres. 3 vol. in-12, d'environ 300 pages chacun. Prix, 6 fr., et 8 fr., francs de port. A Paris, chez* Maradan, *libraire, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n°. 16. An IX.* — 1801.

EXTRAIT.

SI ces *Mémoires* n'étoient qu'un roman, il est à croire que l'auteur, membre du corps littéraire le plus grave de France; d'une société où l'on prise beaucoup plus les sciences exactes que tous les rêves brillans de l'imagination, n'auroit point attaché son nom au frontispice de son ouvrage. Il paroît donc qu'il ne l'a revêtu de la forme historique que pour lui donner quelqu'intérêt, et faire lire, à l'aide de ce sentiment, plusieurs morceaux d'érudition épars dans son porte-feuille, et qui eussent mieux trouvé leur place dans les mémoires de l'académie des Belles-Lettres, que dans un récit qui ne paroîtra à beaucoup de lecteurs, que de

pure invention, malgré le soin que l'auteur a pris de le lier aux événemens de la révolution française. C'est ce dont on va juger par l'analyse rapide que nous en allons offrir.

Le jeune comte de Bellac vivoit dans le château de son père, qui, aidé des soins de M. Dupuis, avoit donné à son fils une excellente éducation; tout y succédoit à ses vœux, et l'amour mêlant ses faveurs à celles de la fortune, ajoutoit à son bonheur. La fille du marquis de Lussac, voisin et ami de son père, partageoit ses sentimens pour elle, et un mariage heureux et sortable alloit bientôt couronner les désirs de ces jeunes amans, lorsque le 14 juillet 1789 vient changer en jours d'amertume, tous ces beaux jours. La Révolution fit prendre à M. de Bellac le parti de s'expatrier, et d'emmener avec lui son fils à Coblentz; et comme M. de Lussac ne partageoit point là-dessus ses opinions, les deux amis se brouillèrent, au grand regret des deux amans.

Avant son départ, le jeune Bellac reçut de sages avis de son digne instituteur, qui saisit ce moment pour lui raconter son histoire. Dupuis n'étoit qu'un nom emprunté : fils légitime du prince de Lichtstenstein, de la maison de Brandbourg, et de la fille d'un simple gentilhomme, il fut élevé à Berlin, dans la maison

de son père, et conçut pour sa cousine Ernestine, fille du baron de Lichtstenstein, presqu'encore dans l'enfance, un amour qui se trouva payé d'un tendre retour. Mais la mort du prince changea la face des choses. Le baron s'empara des biens de son frère ; ôta à son neveu les moyens de prouver la légitimité de sa naissance; le réduisit à la nécessité de se cacher, et ensuite de fuir sa patrie. Il se rendit à Paris, où sous le nom de Dupuis, il fit servir à sa fortune, des talens qu'il n'avoit acquis que pour son agrément : c'est à cette époque qu'il fut chargé de l'éducation du jeune Bellac. Ici finit l'histoire de M. Dupuis, qui reste en France, et que nous retrouverons seulement dans les dernières pages de ces Mémoires.

Cependant notre jeune héros qui ne quittoit sa patrie qu'avec répugnance, fut emmené à Coblentz par son père, qui après lui avoir procuré une lieutenance dans l'armée des princes français, lui fit présent d'un cheval et d'une modique somme, et l'envoya remplir sa destinée. Mais Bellac qui ne vouloit point porter les armes contre sa patrie, se rend à Ostende, vend son cheval, s'embarque pour l'Angleterre, et arrive à Londres, déterminé à mettre en œuvre ses talens pour exister. Cette ressource ne l'eût pas mené loin, si l'amour ne fût

venu

venu à son secours. Un soir qu'il se promenoit à Hyde-Park, en rêvant aux moyens d'éloigner de lui la misère, il fut abordé par un homme qui lui proposa de se laisser conduire les yeux bandés, dans un lieu où il n'auroit pas juste de se repentir de sa complaisance. Notre jeune émigré y ayant consenti, on le mena dans une maison de campagne, où laissé seul, il se trouva dans de somptueux appartemens, garnis de tout ce qui pouvoit y charmer l'ennui, et terminés par un jardin délicieux. Un excellent dîner s'offrit à ses yeux, et l'on pense bien qu'il lui fit honneur, ainsi qu'au souper qui le suivit. Pendant son sommeil, une femme charmante vint partager son lit, et lui déclarer que non-seulement son bonheur cesseroit, dès qu'il chercheroit à la connoître, mais qu'il se précipiteroit par-là dans un abyme de maux.

Bellac se résigna sans peine à son sort. Il passa huit jours dans cette délicieuse retraite, au bout desquels son invisible amante le fit reconduire au lieu où on l'avoit pris, en lui disant que lorsqu'il voudroit revenir, il lui suffiroit d'aller pendant plusieurs jours de suite s'asseoir sur un banc à Hyde-Park, et qu'on viendroit l'y chercher comme la première fois. En arrivant à son auberge, il ouvrit une lettre que la belle invisible lui avait remise à son dé-

part, et il y trouva un effet à vue de 200 guinées, qui venoit bien à propos pour remonter ses finances. Ce ne fut pas sans doute ce qui le réjouit le moins dans cette aventure qui se renouvela. Mais le jour ayant une fois paru avant le départ de son amante, encore endormie, il ne put, comme Psyché, résister au désir de la considérer. Elle s'éveilla alors pour l'accabler de reproches, et disparoître ensuite par une trape invisiblement pratiquée dans le plancher de la chambre. Le soir même on vint le chercher, et ce fut en vain qu'il voulut ensuite renouer cette aventure. Mais il avoit reconnu dans son aimable sylphide, lady Kingston, dont il étoit depuis quelque temps devenu amoureux. Afin de se soustraire à sa colère, et après d'autres aventures, il quitte Londres et se rend à l'Université d'Oxford, pour tâcher d'y mettre à profit son grec et son latin. Là, il fait connoissance avec un jeune homme, M. Friedmann, auquel il a occasion de rendre un important service et d'inspirer de l'attachement. Dévoré de l'amour des sciences, ce jeune Anglais imagine de frêter un vaisseau, pour aller faire de nouvelles découvertes : il propose à Bellac de l'accompagner dans ses voyages ; celui-ci accepte, d'autant plus volontiers, qu'il n'avoit rien de mieux à faire. Avant leur départ, M.

Friedmann fait donation à son ami d'une terre qu'il possédoit en Angleterre, dans le cas où il périroit dans son voyage.

Nous ne suivrons pas les deux amis dans toutes leurs courses vagabondes. Nous dirons seulement qu'ayant abordé dans une île déserte, habitée seulement par un ermite, cet homme leur raconte son histoire, et leur apprend que c'est lui qui, à l'instigation de Louis XV, a empoisonné le dauphin, son fils; et que le remords l'a conduit dans cette île, où il expie son crime par une entière solitude. Nous sommes étonnés que l'auteur consacre ici, comme un fait véritable, ce que tous les gens sensés regardent comme une horrible imposture. Pourquoi flétrir la mémoire de Louis XV et celle de M. le duc de Choiseul, en leur imputant un forfait, qui non-seulement n'a jamais été prouvé, mais qui probablement n'a point été commis: car rien n'est moins sûr que ce prétendu empoisonnement, dont certainement Louis XV étoit incapable. Il ne faut qu'une noirceur aussi gratuite, pour révolter contre l'écrivain qui se la permet; et c'est avec peine que nous voyons M. Belin de Ballu se ranger ainsi lui-même dans la classe flétrissante des calomniateurs, et ne pas rougir de répéter avec assurance et comme un événement historique,

ce que l'on avoit à peine osé jusqu'ici consigner dans les plus obscurs et les plus dégoûtans libelles.

Quoiqu'il en soit, nos voyageurs, après avoir traité ce monstre avec autant d'égards qu'auroit pu le faire un régicide, abordèrent au cap de Bonne-Espérance, où ils laissent leur navire, pour s'enfoncer dans l'intérieur de la Cafrerie. Après des peines et des dangers de plus d'une espèce, ils arrivent chez les Varamanos, peuplade inconnue de l'intérieur de l'Afrique, et chez laquelle aucun Européen n'avoit encore pénétré. La description de ce pays, les mœurs de ce peuple, les diverses aventures qui y arrivent à nos voyageurs, offrent un récit plein d'intérêt, et c'est la partie de cet ouvrage qui se fait lire avec le plus de plaisir. En quittant ce bon peuple, après l'avoir comblé de biens, et lui avoir enseigné nos arts utiles, ils retournent au Cap, d'où ils s'embarquent pour l'Inde. Là, le gouverneur de Pondichéry les engage à se battre contre Tippoo-Saïb avec l'armée anglaise. M. Friedmann trouve la mort dans ce combat. Qu'on juge de la douleur de Bellac, qui, prisonnier du sultan, recouvre la liberté, grâces aux soins d'un médecin français (M. Wilmet), attaché à ce prince! Il en profite pour se rendre à Bénarès, et pendant qu'il pé-

nètre dans l'intérieur du pays, pour tâcher de s'instruire dans la religion des Brames, son capitaine disparoît avec son vaisseau et une partie de ses richesses. Il convertit en diamans ce qui lui en étoit resté, et se rend au Caire par Bassora. Il est dépouillé dans le désert par les Arabes; mais il parvient heureusement à sauver ses diamans.

Arrivé au Caire, il y retrouve mademoiselle de Lussac, qui, émigrée et prise par des corsaires, avoit fini par se marier à un Egyptien, dont elle venoit de devenir veuve. Son amant, malgré cela, l'auroit volontiers épousée; mais il falloit encore un volume au roman. Elle refuse donc de s'y déterminer avant l'année révolue de son veuvage, et Bellac profite de ce temps, pour aller visiter les pyramides. Là, instruit que ses guides ont formé le dessein de l'assassiner, il s'échappe avec son cheval et son écrin, qui ne le quitte jamais; traverse le Nil à la nage, ensuite un désert aride, où il ne conserve sa vie qu'en mangeant son cheval; et aborde dans une ville inconnue, que l'auteur appelle la Nouvelle-Ammon, qui depuis un grand nombre de siècles n'avoit aucune communication avec le reste de l'univers.

Là, notre héros est recueilli par les prêtres de Jupiter, et caché dans leur temple. Au moyen

du grec, qui étoit la langue naturelle de ce peuple, il s'en fait entendre et même compulse les trésors renfermés dans leur bibliothèque, et sur lesquels l'auteur s'étend avec complaisance. Il saisit cette occasion pour nous prouver qu'on doit refuser le titre de sage à Socrate, et celui de philosophe à Platon, opinions, qui pour le dire en passant, ne trouveront pas beaucoup de sectateurs. Bellac se marie dans ce temple, comme il s'étoit déjà marié chez les Varamanos; mais la crainte d'être massacré par le peuple, l'oblige de s'enfuir de la Nouvelle-Ammon, où il laisse sa femme, mais non pas son écrin. Il revient au Caire; et sans y faire de grandes recherches de mademoiselle de Lussac, il s'embarque sur un navire suédois, s'arrête à Lisbonne, où il s'amuse à mistifier deux escrocs, et aborde en Angleterre, où après quelques difficultés, il se fait mettre en possession de la terre que lui avoit donné son ami Friedmann. Dans un voyage qu'il fait à Hambourg, il reconnoît M. Dupuis, devenu prince de Lichtenstein, et le mari de sa belle cousine; de-là il revient en Angleterre, où se terminent ses aventures.

Cet extrait, que nous avons fort abrégé, suffit pour faire voir que ces trois volumes renferment un grand nombre d'événemens; tous

s'enchaînent avec assez d'adresse, à l'exception du hasard aussi brusque que peu vraisemblable, qui fait retrouver à notre émigré, sa maîtresse au Caire, et son gouverneur à Hambourg. On ne sait ce que devient ensuite la première; et malgré ses deux prétendus mariages, le héros reste célibataire, ce qui n'est pas trop dans les règles du roman. Au reste, celui-ci, car nous ne pouvons maintenant lui donner un autre nom, renferme une foule de choses instructives et curieuses. L'épisode des Varamanos, celui de la Nouvelle-Ammon, offrent des détails pleins d'intérêt, de philosophie et d'érudition; érudition qui, ainsi que quelques descriptions botaniques, paroîtra peut-être un peu déplacée dans un ouvrage de cette nature. Quoiqu'il en soit, ces Mémoires méritent d'être lus, et ils le seront avec avidité, parce que la curiosité du lecteur s'y trouve bien ménagée; ils le seront avec fruit, parce qu'ils nous donnent beaucoup de connoissances utiles; enfin ils le seront avec plaisir, parce qu'ils sont en général bien écrits, et qu'il s'y trouve un grand nombre de descriptions faites pour plaire à toutes les classes de lecteurs. Le succès de cet ouvrage n'est donc pas douteux; et il ne peut, à quelques passages près, que nous avons indiqués, qu'ajouter à la réputation de l'auteur.

LES PRÉCEPTEURS, *Comédie en cinq actes et en vers, ouvrage posthume de* P. N. F. Fabre-d'Eglantine; *représentée pour la première fois sur le Théâtre français de la République, le premier jour complémentaire de l'an 7. A Paris, de l'imprimerie de la République; et se trouve chez* Belin, *Libraire, rue Saint-Jacques, n°. 22. Prix, 1 fr. 50 cent. — An 8.*

EXTRAIT.

IL est en littérature, ainsi qu'en politique, un moyen sûr de consolider ses succès, de fixer l'inconstante mobilité de la Déesse aux cent voix, de désarmer la critique, enfin de mettre le sceau à sa réputation, de la rendre pour long-temps inébranlable. . . . c'est de mourir. . . . Dès-lors plus de rivaux jaloux qui s'attachent à vos écrits, pour en obscurcir la gloire. L'Envie, devenue silencieuse, vient briser ses dents aigües contre la tombe du héros ou du poëte, qu'elle-même peut-être y a fait descendre; la voix du respect étouffe celle de la critique, et chacun rend sans peine hommage à l'écrivain qui n'est plus.

Malheur alors à celui qui, mû par le seul in-

térêt du goût, oseroit ne point mêler sa voix à cet univoque concert de louanges. On criera au sacrilége, au profanateur, et ces mêmes hommes qui n'auroient point voulu seulement écouter l'auteur vivant, le diviniseront, lorsque sa mort les aura rassurés contre les suites d'une rivalité dont ils n'ont plus rien à craindre.

Il résulte de ces réflexions, malheureusement trop vraies, que l'injustice des hommes va toujours au-delà du but, dans quelque sens qu'elle chemine ; et que la malignité trouve d'autant mieux son compte dans des éloges posthumes, que tout en paroissant prouver son impartialité, ils la dispensent en quelque sorte des hommages contemporains.

Le critique appelé à rendre compte de l'ouvrage d'un auteur au tombeau, se trouve donc dans un embarras très-réel. Si, fidelle à la cause du goût, sur-tout si, n'obéissant qu'à ses propres sensations, il veut mettre à nu l'idole révérée, un cri général s'élevera contre lui ; on l'accusera de troubler la cendre des morts, et la pureté même de ses intentions ne l'excusera point de la sévérité de ses jugemens. Si, au contraire, intimidé par les suites d'un succès d'autant plus grand, qu'il n'a point eu de contradicteurs, il s'abandonne au torrent adulateur qui porte aux nues cette idole, il court risque

de mentir à sa conscience, d'écrire contre son opinion, et par une complaisance lâche et coupable, de trahir la cause des arts et du goût, que son ministère l'obligeoit à défendre.

Telle est précisément la position dans laquelle nous nous trouvons, en prenant la plume pour faire l'extrait de la comédie des *Précepteurs*.

Cette pièce (pour nous servir des propres expressions de M. Baptiste, haranguant le public le jour de la première représentation), ouvrage *posthume* de *feu* Fabre-d'Eglantine, présente sans doute des beautés d'un ordre supérieur : mais sortie imparfaite de la tombe même de son auteur, combien de défauts n'offre-t-elle pas au critique le moins sévère! Nous rendrons justice aux unes sans enthousiasme; nous ferons connoître les autres sans ménagement; et s'il y a quelque courage à parler avec impartialité et sang-froid d'un ouvrage devenu en quelque sorte *l'arche du seigneur*, nous prions seulement nos lecteurs raisonnables de vouloir bien nous en tenir compte.

Deux enfans, Alexis et Jules, âgés l'un de 12 et l'autre de 14 ans, sont élevés dans la même maison, par deux précepteurs différens : le premier, confié aux soins d'Ariste, est fils de madame Araminte, chez laquelle se passe la scène; le

second est son cousin-germain, et ses parens, logés aussi dans cet hôtel, sont en ce moment à la campagne. Son précepteur s'appelle Timante. Ce Timante a de grands projets sur madame Araminte ; il voudroit la faire épouser à son frère, qu'il cherche pour cet effet à introduire dans la maison, en qualité de précepteur d'Alexis. Pour y parvenir, il s'agit d'en expulser Ariste, homme d'une vertu sévère, austère, et même rebutante, qui ne plaît pas trop à madame Araminte, et qui même ne plairoit pas davantage à des mères plus sensées qu'elle. L'entreprise n'est cependant pas facile : Ariste est soutenu par l'amitié de son élève et par la protection déclarée de Damis, marin très-brusque et frère d'Araminte, à laquelle il en impose par sa rusticité même.

Pour venir à bout de son dessein, Timante s'en est ouvert à Lucrèce, *femme de compagnie et de chambre* d'Araminte, à laquelle il a promis de l'épouser. Cette Lucrèce est une personne très-artificieuse, et à qui une parfaite connoissance de l'esprit et du cœur de sa maîtresse donne plus d'un moyen de la gouverner.

Tout ce plan fait la matière d'une lettre fort longue, que Timante vient d'écrire à son frère, et qu'avant de mettre à la poste, il communique à Lucrèce. Cette lettre forme l'exposition

de la pièce : elle en devient ensuite l'intrigue ; enfin elle en opère le dénouement.

Timante, par une imprudence qui n'est point dans son caractère, mais qui étoit nécessaire à l'auteur, dans le plan de son ouvrage, laisse traîner cette lettre sur son bureau, avant même de l'avoir cachetée : elle disparoît ; grand sujet d'inquiétude. Le petit Jules est accusé de ce larcin ; effrayé par les menaces de son précepteur, il avoue qu'il a fait de cet écrit un bateau, qu'il a lancé sur le bassin du jardin (bassin qui devroit être gelé, car la terre est couverte de neige et le froid excessif). Timante y court, et ne trouvant plus ce papier, il le croit au fond de l'eau bourbeuse et se tranquillise.

Cependant cette précieuse lettre, soustraite en effet par Jules, lui a servi à envelopper un livre qu'il a reçu de sa tante pour sa fête, et qu'il a troqué avec son cousin Alexis, contre un cornet de bonbons : ainsi cette lettre, tombée entre les mains d'Ariste, ou plutôt de son ami Chrisalde, dévoile la trame ourdie contre lui ; et montrée par Damis à madame Araminte, elle couvre de confusion Timante et sa complice, qui disparoissent avant d'être chassés. Ariste qui avoit déjà reçu son congé, et que son élève avoit été chercher tout seul chez son ami Chrisalde, rentre dans la maison ; madame

Araminte est tout-à-fait dégoûtée d'un second mariage ; et Damis s'applaudissant d'un succès qui cependant est bien moins son ouvrage que celui du hasard, termine la pièce en disant :

Allons nous mettre à table,
A manger d'appétit soyons très-diligens,
Et trinquons au bonheur comme les bonnes gens.

On voit que le but de l'auteur, que cette analyse quoiqu'exacte ne feroit pas seule deviner, a été de mettre en opposition deux enfans élevés l'un selon l'usage du grand monde, l'autre d'après les principes de J. J. Rousseau ; et il est bien sûr, qu'en théorie au moins, la première méthode ne sauroit soutenir le parallèle avec la seconde. Mais a-t-il bien rempli cette donnée dans son ouvrage ? Nous ne le pensons pas.

Timante n'est point ce qu'on appelle un précepteur à la mode, c'est-à-dire un homme aimable et léger, embellissant le vice des charmes de l'esprit, instruisant son élève à plaire plutôt qu'à être vertueux, semant de fleurs la carrière du ridicule et de l'ignorance, et professeur de manières agréables plutôt que de sciences utiles.

C'est un vil intrigant, sans honneur, sans principes, sans délicatesse et même sans grâces : c'est un être immoral, corrompu, à un point

plutôt fait pour révolter que pour séduire. Sa conduite n'annonce ni esprit, ni adresse ; en un mot c'est un précepteur tel que l'on n'en a jamais vu de pareils à la tête d'une éducation.

Quant à Ariste, à qui la plus simple probité suffiroit pour se trouver dans une opposition marquée avec un tel fripon, il nous semble que l'auteur a également manqué ce caractère, en en chargeant et en rembrunissant mal-adroitement les couleurs. Loin de rendre la vertu aimable, ce qui doit être le premier but de tout instituteur ; loin de chercher à plaire à la mère de son élève, à la ramener, à la faire adroitement entrer dans ses vues, il n'est qu'un lourd et triste pédant hérissé de formes grossières, et dont l'austérité déplacée et même repoussante, doit nécessairement nuire à tout le bien qu'il pourroit opérer par sa droiture. Il se peut que la gaucherie avec laquelle ce personnage a été rendu au théâtre par un acteur qui, en en chargeant tous les traits, est parvenu à en faire une véritable caricature, nous ait indisposés contre ce rôle, et qu'elle ait grossi ses défauts à nos yeux ; mais ces défauts n'en existent pas moins. Sans doute qu'un comédien plus habile, et surtout plus adroit, eût apporté tous ses soins à les adoucir, au lieu de les outrer ; la pièce y auroit gagné à la représentation sans doute,

mais aux yeux du lecteur, le personnage d'Ariste seroit toujours demeuré un caractère absolument manqué, et dont la facture contrarie le but moral de la pièce, au lieu d'y concourir.

Le rôle de Damis ne nous paroît pas moins hors de la Nature que celui des deux principaux personnages de cette comédie. Nous en appelons au témoignage de tous nos lecteurs sensés: a-t-on jamais rencontré dans la société un homme du monde de cette espèce? Un marin, ne parlant jamais qu'en termes de marine, et exprimant toutes ses idées en ce langage inintelligible et barbare pour quiconque n'est point de cette profession? Enfin un être qui, quoique bien né et appartenant à la haute classe, est toujours en colère, et dans une colère si brutale, qu'il ne lui manque que les gros mots pour ressembler à un crocheteur ivre? L'inconvenance extrême du ton qui caractérise ce rôle, forme selon nous une bien grande tache dans cette comédie.

Nous éprouverons plus de satisfaction à parler des autres personnages, parce que la plupart nous semblent mériter beaucoup d'éloges. Le rôle d'Araminte, par exemple, est bien fait, d'un ton noble et décent, et la société n'offre que trop de modèles de ces caractères foibles et superstitieux, esclaves nés de l'homme

ferme qui les subjugue ou de l'intrigant qui les flatte ; dont l'ame semble n'avoir de ressort que pour obéir aux volontés d'autrui ; et dont l'esprit rempli de mille puérilités niaises, se borne à faire usage de ce jargon conventionnel que l'on étoit convenu d'appeler le ton de la bonne compagnie par excellence. On ne rencontre que trop souvent encore de ces sortes de femmes, qui laissent à d'autres le soin d'aimer leurs enfans et de gouverner leurs affaires ; mais pour qui la *bonne aventure*, les nombres impairs et la crainte du vendredi sont des choses de la dernière importance. Ce rôle joint au mérite de la ressemblance et de la vérité, celui d'être bien en situation, et très sagement conduit.

Quant à Lucrèce, c'est la cheville ouvrière de la pièce ; tout repose sur elle ; elle fait tout marcher, car Timante lui-même, quoique le principal intéressé, n'est dans ses mains qu'un instrument docile. Enfin ce n'est point une soubrette ordinaire. Par son ton et son autorité dans la maison, on juge qu'elle est ce qu'on appelle une *dame de compagnie*, personnage amphibie, qui pour réussir dans une maison opulente, doit joindre l'adulation à l'adresse, l'esprit à la ruse, et une grande connoissance du cœur humain, à une souplesse que rien ne rebute.

rebute. Nous voyons encore de ces sortes de femmes dans le monde, et sur tout dans les Petites-Affiches, où elles offrent sans cesse, à un prix modique, leurs talens actuels en vantant leurs malheurs passés. Ce rôle est parfaitement tracé, et, toujours bien en situation, il fait mouvoir l'intrigue avec une dextérité très-remarquable. Son langage est très-convenable, et les nuances observées avec un goût et une finesse qui ont droit de surprendre chez cet auteur. C'est ce lui qui a principalement déterminé le succès de la pièce, qui seroit probablement tombée si elle n'avoit eu pour soutiens que les deux précepteurs.

La scène huitième du troisième acte dans laquelle Lucrèce tire les cartes à madame Araminte, est assurément très-hardie; et il falloit beaucoup d'audace pour oser la risquer au théâtre; mais elle est d'un comique de situation si fort, si attachant, si vigoureux, qu'elle devoit réussir, quand même elle eût été conduite avec moins d'adresse et jouée avec moins de perfection. Ajoutons que nos dames de la nouvelle France, à qui l'étude de la cartomancie tient lieu d'esprit et de connoissances, ont dû décider le succès d'une scène dont le jargon leur est aussi familier, qu'il est étranger aux hommes raisonnables. Mais cet argot étant la langue

de la chose, loin de blâmer l'auteur de s'en être servi, l'ondoit au contraire convenir qu'il l'a fait avec beaucoup d'esprit et de sagacité.

Nous devons également des éloges aux rôles des enfans, tous les deux très-bien composés selon le système et le but de l'auteur, qui étoit de ridiculiser l'éducation à la mode pour élever celle, malheureusement impraticable, que nous admirons dans *Emile*. Son Alexis est vraiment un enfant charmant, dont les formes brusques sans être grossières plaisent, parce que tout ce qui l'anime est sentiment. Jules forme avec son cousin un contraste piquant; et l'on regrette de ne pas le voir plus souvent en scène; car il n'est en quelque sorte qu'esquissé. Le portrait est très-chargé sans doute, même trop; mais l'on ne peut disconvenir que l'ancienne éducation (dont on s'écarte cependant beaucoup trop aujourd'hui) ne parvint quelquefois, par une suite de ses abus, à former de telles poupées. Ces deux rôles jettent de la gaieté dans l'ouvrage; et il faut convenir qu'il en a besoin.

Celui de Chrisalde est sans couleur et à-peu-près nul; mais il étoit nécessaire à l'auteur pour son quatrième acte, puisque c'est chez cet ami qu'Ariste renvoyé se retire, et qu'Alexis vient le chercher. Ce quatrième acte, malgré des beautés de détail, sera toujours une grande

tache dans cette pièce ; d'abord parce que l'unité de lieu s'y trouve violée, et qu'on ne doit jamais tolérer cette licence ; ensuite parce qu'il rentre absolument dans le drame, et n'offre pas une situation comique. Il est au reste facile de voir, par l'extrême supériorité des trois premiers actes sur les deux suivans, que le temps a manqué à l'auteur pour achever son ouvrage, et il est à croire qu'il ne l'auroit point livré au public dans un tel état d'imperfection ; cette considération, en appelant l'indulgence, a pu contribuer de beaucoup au succès : mais le critique impassible ne voit que la pièce, ne s'informe point dans quelles circonstances elle a été faite, et doit compte à la cause du goût de toute la sévérité de son jugement.

Ainsi, tout en louant la belle conception, la facture adroite et la marche savante et régulière de ces trois premiers actes, nous regretterons toujours que les autres leur soient si inférieurs. Sans cela, cette comédie seroit un chef-d'œuvre ; mais dans son état actuel, ce ne sera jamais qu'un ouvrage imparfait, dont les grandes beautés ne peuvent faire oublier, ni même pardonner les défauts.

Il nous reste à parler du style ; et l'étendue de cet article nous force de resserrer nos idées et de supprimer les citations qui motiveroient

notre opinion en la justifiant aux yeux mêmes des enthousiastes. Dire que ce style est celui des autres pièces de Fabre-d'Eglantine, c'est annoncer que cette versification est singulièrement inégale : des idées fortes et noblement exprimées, mêlées à des idées communes et rendues d'une manière triviale ; rarement le terme propre ; des locutions bizarres ou trop recherchées ; point d'harmonie ; un rapprochement fréquent

De ces mots étonnés de se trouver ensemble.

Voilà ce qu'on trouve à chaque page de la comédie des *Précepteurs*. Le morceau le plus vanté, la comparaison du grain de blé, dans la deuxième scène du quatrième acte, offre sans doute des idées grandes et assez noblement rendues ; même un choix d'expressions remarquables par leur force et par leur justesse; mais ce morceau, composé pour faire briller le talent du poëte, est-il bien à sa place ? Nous ne le pensons pas. Dans la position où se trouve Ariste, il doit penser à toute autre chose qu'à faire de savantes et d'éloquentes comparaisons. Cette tirade est très belle sans doute, mais elle produiroit un tout autre effet si elle étoit mieux amenée et placée dans les premiers actes.

Ce n'est point lorsque l'action d'un drame

marche rapidement à sa conclusion, et que l'intérêt redouble par l'approche du dénouement, que l'on doit se permettre de le retarder par des morceaux de détail dont tout le mérite est dans l'expression, et qui ne servent de rien à l'intrigue.

En général, on voit que ce qui a le plus manqué à cet écrivain, c'est le goût. Il est à croire que le séjour de Paris, le commerce des véritables gens de lettres et une étude approfondie des grands maîtres de l'art, auroient perfectionné en lui ce sentiment exquis des convenances, cette fleur de tact, ce choix d'expressions qui donnent la grace, la couleur, la vie et l'immortalité au style. Plaignons-le de s'être mis dans des circonstances qui l'ont privé de tous ces avantages; sur tout de s'être lancé par des motifs d'ambition et de cupidité, dans une carrière pour laquelle il n'étoit point fait; où il n'a moissonné de gloire d'aucune espèce; et au milieu de laquelle il a trouvé la mort. Lorsqu'on songe à ce que Fabre d'Eglantine pouvoit faire, plutôt encore qu'à ce qu'il a fait, on sent combien sa mort a été funeste pour l'art dramatique, dont la destinée semble être de s'appauvrir aujourd'hui par ses acquisitions, plus encore que par ses pertes.

COURS DE MORALE RELIGIEUSE, *par M.* Necker. 3 *vol. in*-8°. *de* 3 *à* 400 *pages. Prix*, 9 *fr. et* 12 *fr. franc de port par la poste. A Genève, de l'Imprimerie de* Bonnant; *et se vend chez* Paschoud, *Libraire; et à Paris, chez* Maradan, *Libraire, rue Pavée Saint-André-des-Arcs, n°.* 16. *An* 9.— 1800.

EXTRAIT.

IL ne nous semble pas très-facile de porter sur cet écrit un jugement qui s'accorde avec la renommée de l'auteur, et l'impatience avec laquelle il étoit attendu. *Cours de Morale religieuse!* Quel titre à remplir! quel admirable ouvrage semble promettre une semblable annonce, trop fastueuse peut-être pour donner tout ce qu'elle fait espérer! C'est sans doute à cette attente, en partie trompée, qu'on doit attribuer l'espèce de défaveur dans laquelle ce livre est tombé tout-à-coup; défaveur qu'il ne mérite assurément pas, sous plus d'un rapport, et dont nous aimons à croire qu'il se relevera, lorsque l'opinion publique, moins exagérée d'une part et moins exigeante de l'autre, l'aura mis à sa véritable place.

Quoiqu'il en soit, sans nous laisser éblouir

par la réputation de l'auteur, et sans nous laisser entraîner par les sentimens défavorables dont sa personne est depuis long-temps l'objet, nous allons appeler à nous toute notre impartialité, pour essayer de faire connoître son nouvel ouvrage.

Son ouvrage, disons-nous; c'est nous exprimer improprement, car c'est moins un corps d'ouvrage que le recueil de vingt-cinq discours sur différens sujets de morale qui n'ont entre eux aucun rapport, aucune connexité. Ce sont même moins des discours oratoires que des instructions familieres que l'auteur, s'érigeant en prédicateur, car il faut bien que l'ambition trompée se rattache à quelque chose, semble avoir prononcées ou destinées à l'être. Ecoutons M. *Necker* lui-même, sur les motifs qui l'ont engagé à donner cette forme à son livre.

« J'ai divisé, dit-il, mon Ouvrage en discours; » et si j'ai de plus adopté une forme oratoire, » une forme étrangère aux habitudes des gens » du monde, ce n'est pas que je me croie au- » cune aptitude particulière à un genre nou- » veau pour moi; mais, considérant les idées » religieuses comme tout ce qu'il y a de plus » sublime dans le spectacle intellectuel offert à » nos regards, j'ai cru que pour en parler di-

» gnement, il falloit s'aider de toutes les facul-
» tés de notre nature, la raison, le sentiment et
» l'imagination ; et le Discours oratoire est le
» seul peut-être qui en présente le moyen dans
» les sujets religieux. »

Il est clair, d'après ces phrases, que l'auteur a entendu, dans ces Discours, parler à l'esprit, au cœur et à l'imagination. Nous doutons qu'après les avoir lus on trouve que, dans ces deux derniers cas, ses paquets soient parvenus à leurs adresses. Pour parler au cœur, il faut de l'onctuosité ; et c'est en vain qu'on en chercheroit dans ces Discours, où le rhéteur se montre toujours, et l'homme sensible jamais. Pour captiver l'imagination, il faut des peintures vives, ardentes, animées, un style rapide, brûlant, plein d'images ; et tous ces avantages manquent également ici. L'auteur y est bien moins orateur que logicien ; il raisonne sans cesse et n'émeut que bien rarement : en un mot, ces discours sont plutôt des dissertations que des homélies, nom qu'on leur a improprement donné dans quelques sociétés particulières.

Nous sommes loin, par ces réflexions, de chercher à déprimer cette nouvelle production de M. *Necker*. Des dissertations où le mérite de l'exécution se joint au choix heureux du sujet ; où le raisonnement est presque toujours clair,

méthodique et conséquent; dont le style, quoique apprêté, ne manque ni de concision, ni de profondeur, ni d'élégance, ni même de rapidité; ne peuvent sans doute qu'honorer leur auteur, et ajouter à la réputation qu'il s'est acquise comme moraliste, et qu'il semble aujourd'hui préférer à celle d'écrivain politique.

Ces Discours traitent de l'existence de l'Etre suprême; de l'immortalité de l'ame; du meurtre; de la justice; de la charité; de l'indulgence; de l'*orgueil* et de l'*ingratitude;* de la vertu; de l'union conjugale; des devoirs envers les enfans; des obligations de ceux-ci envers leurs pères; des sentimens de respect dus à la vieillesse; des devoirs des ministres de la religion; de ceux des princes et des magistrats suprêmes; de l'envie; de la vanité; de l'ambition; du travail et des jours de repos; de l'ordre dans ses affaires; de la résignation; des habitudes; de la mort; de la religion chrétienne; des systêmes irreligieux, etc., etc. Chacun est d'une médiocre étendue, et renferme, sinon des pensées neuves, au moins des réflexions utiles, consolantes, et souvent bien exprimées. La morale la plus pure s'y trouve sous des formes quelquefois sévères, mais toujours dictées par la raison. On voit que l'auteur a considéré, en philosophe chrétien, la plupart des devoirs de l'homme, et qu'il en

parle en écrivain bien pénétré de son sujet : avec un tel guide, on ne doit pas craindre de s'égarer. Nous préférons cependant les discours qui n'ont trait qu'à la simple morale, à ceux où cette morale est mêlée à des dissertations théologiques ; car quoique l'auteur ait évité avec soin tout ce qui tient à la controverse, on distingue toujours, dans ces discussions, le disciple de *Calvin*, malgré tous les soins qu'il apporte à s'envelopper d'une stricte impartialité religieuse.

Dans presque tous ces Discours, M. *Necker* revient toujours, d'une manière indirecte, à la révolution française ; il en parle avec une amertume cachée, qui perce sans cesse à travers sa contrainte. Nous sommes bien loin de lui en faire un crime, car tout ce qu'il dit est très vrai, et exprimé avec modération : mais lorsqu'on songe que cette Révolution, à laquelle nous devons les pages les plus sanglantes de notre histoire, est l'ouvrage de M. *Necker*, on ne sait ce qu'on doit le plus admirer ou de ses remords, ou de sa confiance en l'indulgent oubli de ses lecteurs.

Nous voudrions que les bornes que nous nous sommes imposées nous permissent de multiplier les citations, car c'est le plus sûr moyen de faire connoître le style d'un auteur. Nous allons transcrire ce peu de lignes, extraites du

discours sur les devoirs envers les enfans. L'auteur s'adresse aux chefs de l'Etat: « Votre indifférence, dit-il, vous rendroit un jour responsables des égaremens que vous seriez forcés » de punir. Votre conscience au moins seroit » effrayée du reproche que pourroit vous » adresser un jeune homme traduit devant un » tribunal criminel, un jeune homme prêt à » subir une condamnation rigoureuse. Que » pourriez-vous répondre en effet, s'il disoit : » je n'ai jamais été formé à la vertu par aucune » leçon ; j'ai été dévoué à des travaux mercenaires ; j'ai été lancé dans le monde avant » qu'on eût gravé dans mon cœur ou dans mon » souvenir un seul principe de conduite : on » m'a parlé de liberté, d'égalité ; jamais de » mes devoirs envers les autres, jamais de l'autorité religieuse qui m'auroit soumis à ces » devoirs : on m'a laissé l'enfant de la Nature, » et l'on veut me juger par des lois que le génie » social a composées ? Non, ce n'étoit pas avec » une sentence de mort qu'il falloit m'enseigner » les obligations de la vie ! Tel est le langage » terrible que pourroit tenir un jeune homme » en entendant sa condamnation ; tel est le » langage qu'il pourroit tenir dans un pays où » aucune éducation publique, aucune éducation morale et religieuse ne seroit établie. »

Le soin que prend le gouvernement actuel de rétablir en France l'éducation, répond à ces reproches qui n'ont été jusqu'ici que trop bien fondés.

Le discours sur la résignation renferme d'utiles consolations pour ceux à qui la Révolution a enlevé leur fortune. Ces consolations, dans la bouche de M. *Necker*, nous rappellent ces fondations d'hôpitaux faites par les traitans, les procureurs et les usuriers pour ceux qu'ils avoient dépouillés. Mais le consolateur philosophe se borne à des paroles. Il est vrai qu'il n'a point profité des dépouilles ; mais l'on ne peut se dissimuler que la ruine de presque tous les opulens d'autrefois est en grande partie son ouvrage.

Nous avons dit que le style de ces discours est apprêté, et sent plus encore le prédicant que l'orateur ; nous aurions pu ajouter qu'il est souvent défiguré par des expressions tellement recherchées, tellement ambitieuses, qu'il en devient fatiguant pour les amis de la simplicité et de la véritable éloquence. Nous justifierons ce reproche par quelques phrases exactement copiées au hasard dans le cours de l'ouvrage.

Quest-ce par exemple que : faire la ronde autour des actions des hommes. Disc. prél. page 15. Que : sous le scellé de leur amour-

propre. Tome 1, p. 84. Qu'une nature forcée de crimes, p. 91. Que: des instans qui tombent à flots de l'éternité, p. *id.* Qu'une barque qui sillonne le temps, p. 99. Que: des sens qui ont le présent pour consigne, p. 123. Qu'une mémoire qui va se perdre dans un fleuve allégorique, tome 2, p. 94. Que: le moral de notre être, qui devient notre unique fortune, p. 126. Que: la piété qui se termine par des nuances et se confond dans l'essence d'une ame sensible, p. 154. Que: la route éthérée de la parole à l'entendement, p. 177. Qu'être mis à l'écart dans les gratuités du père céleste, p. 194. Que: des avantages rangés en gradins, p. 267. Qu'une imagination colorée, *id.* Qu'un monde en harmonie avec le titre de notre existence, p. 269. Que: composer un bonheur sans hasard et sans convulsion, p. 277. Que: donner des sursis à la louange, p. 298. Que: des compagnons de poussière, p. 301. Que: jouer sa destinée en présence de l'Eternel, *id.* Qu'une louange qui s'agrège à un sentiment intime, p. 304. Que: des prétentions qui font barrière. Qu'une vanité quêteuse, *id.* Qu'une opinion qui est en exil, et qui a subi les rigueurs de l'ostracisme, p. 316. Que: n'avoir pour butin que des fictions, p. 308. Que: l'imagination soumise à des lois de perspective, p. 324. Que: des fausses teintes

qui sont l'ouvrage d'un aveugle amour-propre, p. 325. Qu'une ambition mal instruite, p. *id.* Que : des fleurs en discorde avec le mouvement tumultueux de l'ame, p. 327. Qu'appeler les autres à une représentation de sa joie, p. 329. Que : se prolonger dans des regards, dans des pensées qui sont en avant de soi, p. 330. Que : la foi d'un dehors soigneusement dessiné, p. 335. Que : de petits détails en révolution autour de soi, tome 3, p. 47. Qu'une imagination aërienne qui se matérialise parmi des chiffres, p. 55. Que : des vertus qui ont la promesse du bonheur, p. 97. Que : parcourir tout le détail de nos peines à la clarté de la raison, p. 104. Qu'écrire sur le front des hommes le numéro de leur bonheur, p. 107. Que : des actions qui ont connexité avec l'infraction positive, p. 144. Que : le brisement de la personnalité, p. 150. Que : faire déborder des projets sur le néant, p. 176. Que : la nécessité, une abstraction qui ne s'émeut de rien, p. 186. Que : mettre en faisceaux des certitudes et des espérances, p. 250. Que : la composition de notre essence morale, p. 254. Que : la définition de l'essence de l'estime, p. 277. Que : des hommes qui jouent le jeu de leur ambition, p. 319? etc., et tant d'autres locutions aussi insolites, que nous pourrions transcrire encore.

Ce style figuré dont on fait vanité
Sort du bon caractère et de la vérité;
Ce n'est que jeu de mots, qu'affectation pure,
Et ce n'est point ainsi que parle la Nature.

Ce n'est point nous, c'est le divin *Moliere* lui-même, qui nous apprend à qualifier cet étrange galimathias, plus digne du marquis de *Mascarille* que d'un philosophe qui prétend à l'honneur d'instruire et de gouverner les hommes.

Si le Cours de morale religieuse étoit d'un bout à l'autre écrit de ce style, nous n'aurions pas cru devoir en entretenir nos lecteurs; mais c'est parce que ces taches se trouvent dans un ouvrage très-estimable sous bien des rapports, et parce qu'elles sont échappées à un écrivain qui a joui d'une grande célébrité, que nous avons cru devoir les faire remarquer. Il importe à la cause du goût, de montrer aux jeunes gens les écueils qu'ils doivent éviter. Il est essentiel de leur apprendre que rien n'est plus éloigné de la véritable éloquence que cette scientifique recherche de figures incohérentes; que ces mots qui n'ont jamais été faits pour se rencontrer dans une même phrase; que ces tournures sans cesse hétéroclites, qui rappellent

Cette métaphysique où le jargon domine,

poursuivie sans relâche par l'ingénieux auteur de la Dunciade chez les philosophes modernes,

aux quels on ne pouvoit au moins reprocher alors que l'abus des mots, mais dont l'affreux système a produit depuis l'abus de tous les crimes.

Pour en revenir à l'ouvrage de M. *Necker*, nous n'hésitons pas à le regarder, malgré ses nombreux défauts, comme une production faite pour tenir un rang distingué parmi les écrits modernes. Il mérite d'être lu et médité avec attention. Les heureux de la terre y trouveront des leçons dont il est fort à désirer qu'ils profitent ; et les infortunés des consolations faites pour alléger le poids de leurs souffrances, et pour raffermir leur marche incertaine dans les sentiers de l'honneur et de la vertu.

L'édition que nous avons suivie, faite sous les yeux de l'auteur, très-bien imprimée et fort correcte, nous paroît devoir être préférée à toute autre qui ne jouiroit pas sur tout du premier de ces avantages. On a pu voir que le libraire en avoit baissé le prix, et qu'elle ne coûte pas plus maintenant que la réimpression qu'on a faite à Paris, qui, pour être imprimée avec un peu plus d'élégance n'a peut-être pas le mérite d'être sous le rapport littéraire, aussi bien soignée.

LE

LE NOUVEAU PARIS, *par le citoyen* Mercier. 6 *vol. in*-12. *Prix*, 9 *fr. broché. A Brunswick, chez les principaux Libraires, et se trouve à Paris, chez les marchands de nouveautés.* — *An* 8

EXTRAIT.

ANNONCER un nouvel ouvrage de M. Mercier, c'est piquer la curiosité du public, c'est éveiller son attention, c'est stimuler son empressement. L'auteur de l'*An deux mille quatre cent quarante* et de l'ancien *Tableau de Paris*, a, comme peintre et comme moraliste, des droits à notre estime. Le succès prodigieux de ces deux ouvrages l'a rangé, depuis long-temps, dans la classe des écrivains dont les productions sont attendues avec avidité. L'originalité de ses conceptions, la nouveauté de ses points de vue, sa finesse d'observation; enfin la singularité, osons dire même la bizarrerie de quelques-unes de ses idées, tout concouroit à rendre piquant tout ce qui sortoit de sa plume féconde, ou à lui assurer au moins de nombreux lecteurs.

Les malheurs de la Révolution, dont, malgré son ardent patriotisme, M. Mercier a éprouvé

sa bonne part ; sa longue incarcération ; la faulx de la mort suspendue pendant quatorze mois sur sa tête ; toutes ces causes n'ont-elles pas altéré la justesse de son coup-d'œil, la légèreté de son tact, la gaieté de son esprit, et même la force de ses idées ? Cela pourroit être, et rien même ne seroit plus naturel avec une imagination aussi vive, et d'après d'aussi longues souffrances. Nous sommes donc loin de chercher à lui faire un crime de la perte d'une partie de son originalité, et de ces qualités précieuses qui constituoient l'ensemble de son talent. Un homme de lettres ne devient point impunément homme d'état ; et ce n'est jamais qu'aux dépens de sa réputation littéraire qu'il peut acquérir une réputation politique. Malheureusement M. Mercier avoit à perdre d'un côté, et nous doutons qu'il ait beaucoup gagné de l'autre : il a perdu comme écrivain original, et nous ne voyons pas qu'il soit devenu un grand législateur. Cela prouve une vérité qui, quoique bien triviale, n'en a pas moins été souvent oubliée dans ces derniers temps ; c'est que, dans ce meilleur des mondes possibles, tout n'en va que mieux, quand chacun reste à sa place et demeure fidelle à son caractère.

L'ouvrage que nous analysons est donc bien au-dessous du *Tableau de Paris*, qui jouit,

dès sa naissance, d'une étonnante vogue, et dont les éditions se sont multipliées outre mesure, sans jamais pouvoir lasser l'avidité du public, quoique l'auteur eût singulièrement affoibli et gâté cet ouvrage, en délayant dans douze volumes, les deux dont il étoit originairement composé. Ici les objets ayant changé de face, ses couleurs et ses pinceaux devoient aussi changer de nature ; l'arme du ridicule devoit céder la place à celles de l'indignation, et le sentiment d'une juste horreur tenir souvent lieu d'ironie : enfin le Tableau étant devenu plus sombre, l'Artiste devoit adopter une manière de peindre totalement différente. Cette différence est sans doute l'une des causes du peu de sensation qu'a fait jusqu'ici *le Nouveau Paris*, dont la lecture est souvent pénible; mais ce n'est malheureusement pas la seule.

Quoique les six volumes qui composent cet ouvrage aient à peine chacun 200 pages, on ne peut s'empêcher de le trouver beaucoup trop long, à cause des redites et du rabachage continuel dans lesquels tombe l'auteur, qui, pour remplir ses pages, nous donne jusqu'aux anciennes motions qu'il a faites à la tribune de la Convention nationale, et qui traînent dans tous les journaux du temps. Lorsqu'une idée lui rit, il s'y complaît avec volupté, il y revient sans cesse, il la re-

tourne de mille manières, et fatigue par ses continuelles répétitions, le lecteur le plus patient, qui cherche moins des dissertations que des tableaux, dans un livre de cette nature. Ajoutons que, malgré ses éternelles déclamations contre les terroristes, l'auteur ne se montre pas assez étranger à leurs opinions. Il y revient même avec une complaisance et une obstination qui révolteroient tous les hommes qui pensent bien, si l'on ne savoit qu'il faut attribuer ces disparates, bien moins à la perversité de son cœur qu'aux égaremens de son esprit, dont une longue captivité paroît (nous le répétons à regret) avoir affoibli les ressorts.

Ces réflexions que nous devions à nos lecteurs, pour l'acquit de notre conscience, n'empêchent pas qu'on ne lise souvent avec plaisir, et presque toujours avec intérêt, ce *Nouveau Tableau de Paris.* Les chapitres que l'auteur a soignés, sont dignes encore de son bon temps, et il faut convenir que ces chapitres sont même assez nombreux. Voici le portrait qu'il trace de *Danton*, dans celui intitulé : *District des Cordeliers* : « La Nature l'avoit fait pour haran-» guer la populace, tonner dans un carrefour » sur une borne; car il avoit l'éloquence d'un » porte-faix et la logique des brigands. Ce sol-» licitur de procès, ce tripoteur d'affaires, fut

» député de Paris, etc. » Dans le chapitre des *Cris nouveaux*, nous avons remarqué ce passage : « Il y a des noms, tels que ceux d'*Etienne* » *Feuillant*, du *Postillon de Calais*, de *Poul-* » *tier*, représentant du peuple, qui ont été » répétés cent fois plus que tous ceux des rois, » des empereurs et des grands écrivains de tous » les siècles présens ou passés. Le fond des » cafés et des tabagies s'ébranle à la voix du » colporteur ; le boutiquier saisit la feuille qui » court, le hurleur prend la pièce de monnoie » en précipitant ses pas. C'est à qui atteindra » d'un pas plus précipité le lointain faubourg, » où le pauvre rentier, en se couchant sans » chandelle, entend qu'on s'est beaucoup oc- » cupé de lui, mais pour ne lui rien donner. » Voici un passage remarquable, extrait du chapitre intitulé *Tribune*, et qui vient à l'appui de l'une de nos précédentes réflexions : « Tout » à-coup le génie républicain . . . commanda le » 18 fructidor, qui devint *une des plus belles* » comme une des plus étonnantes époques de » notre liberté. Jour *heureux* et mémorable ! » tu ne coûtas pas *une larme* à l'humanité : tu » fus *grand* et sans tache. » Cette apostrophe ne laisseroit aucun doute sur les sentimens de l'auteur, si l'on ne savoit qu'il l'écrivit long-temps avant le 18 brumaire de l'an 8, et que sa gi-

rouette politique est toujours tournée au vent qui domine sur l'horizon. Ceci nous dispense de toute réflexion, et même du soin de renvoyer nos lecteurs aux Mémoires de *Ramel* et à l'histoire de la déportation de *J.-J. Aimé*, pour apprécier ce *jour heureux et sans tache, qui n'a pas coûté une larme à l'humanité.* Nous serions bien fâchés, au reste, que l'on jugeât l'ame de M. Mercier d'après cette phrase; car nous savons qu'il chérit autant maintenant la journée du 18 brumaire de l'an 8, qu'il exaltoit alors celle du 18 fructidor de l'an 5.

Si, sous le rapport politique, ce livre n'est pas toujours recommandable, l'auteur reprend tous ses droits à notre estime, lorsque, cessant le rôle de déclamateur, il redevient observateur, et observateur fin, plaisant et judicieux. Il saisit alors avec art les ridicules du jour, et les peintures qu'il en trace rappellent cette manière neuve et piquante, qui fit le succès de son *Tableau de Paris.* Le chapitre des *Bals d'Hiver* offre plus d'un rapprochement agréable et neuf, et plairoit d'avantage encore, sans cette manie qui perce à chaque page, de mêler à tout propos des réflexions politiques. Nous ne savons si ce portrait qu'il fait de l'insatiable appétit des beautés à la mode, a le mérite de la vérité; mais on ne peut lui refuser au moins celui d'être ori-

ginal et plaisant : « Le concert est fini : com-
» mencent les soupers, où les femmes, qui
» n'ont plus la gêne des corps et des corsets qui
» les serroient autrefois à outrance, peuvent
» manger à satiété : elles s'en acquittent très-
» bien. Elles dévorent les dindes aux truffes
» et les pâtés d'anchois : elles mangent pour le
» rentier, pour le soldat, pour le commis,
« pour chaque employé de la République....
» Elles ne cessent de dévorer. Elles ne boivent
» plus de vin, à cause de la foiblesse de leurs
» nerfs ; mais elles avalent le marasquin, le
» kerschwaser et toutes les liqueurs des îles.
» Autrefois les femmes, dans les bals, pre-
» noient des rafraîchissemens, et tout au plus
» quelques biscuits dans un peu de vin : la
» gourmandise aujourd'hui les domine, et je
» ne cesse d'admirer leur contenance ferme à
» table, et avec quelles grâces franches elles
» satisfont leur strident appétit. Les perdrix
» froides font deux bouchées. Les viandes dis-
» paroissent, et de grands verres d'eaux ra-
» fraîchissent par intervalle leur palais brûlé
» par le feu des liqueurs. »

Le chapitre intitulé *Paris en relief*, offre des détails et des rapprochemens neufs et singuliers. Il donne occasion à l'auteur de se promener dans la capitale, et chaque monument ancien

lui fournit celle de parler d'une destruction moderne. Ce chapitre, qui a près de 30 pages, est un des mieux faits de ce livre : on est seulement fâché de le voir terminé par une sanglante sortie contre les tableaux qui nous sont venus d'Italie, et qu'il qualifie de *peintures noircies et hideuses*. Mais il faut se rappeler que M. Mercier n'est pas moins ennemi de *Raphaël* que de *Racine* : souvenons-nous aussi qu'il n'est guère de bonne-foi dans toutes ces révoltantes antipathies : le désir de se singulariser en a été le principe, et la honte de se dédire en est l'aliment. Nous savons là-dessus son secret, qu'il nous a dit lui-même dans un moment de franchise; et nous lui pardonnons une manie, qui est l'une des premières sources de sa célébrité; mais à laquelle il auroit dû renoncer, lorsque sa réputation littéraire a pu se passer de ce singulier secours.

Dans le chapitre de *la Bouche va toujours*, l'auteur, qui paroît singulièrement affectionner les détails alimentaires, nous en offre d'assez piquans. « Les victimes, dans les prisons, » dit-il, sacrifioient à l'estomac, et l'étroit » guichet voyoit passer les viandes les plus ex- » quises pour des hommes qui touchoient à » leurs derniers repas, et qui ne l'ignoroient » point. Du fond d'un cachot, on faisoit un

» traité avec un restaurateur, et les articles » étoient signés de part et d'autre avec des » conditions particulières sur les primeurs.... » Les ramequins et les meringues, en attestant » les progrès de l'industrie du pâtissier, attes- » teront ceux de la friandise parisienne, libre » ou prisonnière. »

Il est certain que de tous les arts, l'art alimentaire est celui dont on s'est le plus occupé, et qui a fait le plus de progrès depuis dix ans. Les cuisiniers fameux, concentrés autrefois dans les maisons des financiers et les hôtels des grands seigneurs, tiennent aujourd'hui boutique d'excellente chère; et les riches du jour fréquentent ces boutiques avec autant d'empressement qu'ils en mettent à éviter celles des libraires.

Le chapitre de *Tivoli*, qui sembloit devoir amener des peintures originales, fraîches et gracieuses, est un des moins piquans, et ne répond pas à l'attente du lecteur. Celui intitulé *Têtes poudrées*, n'a rien non plus d'agréable, et l'auteur pouvoit en tirer un tout autre parti. Lorsqu'il dit qu'on consomme en France, autant de blé en poudre inutile, qu'il en faudroit pour nourrir le plus grand de nos départemens, il se trompe. Ce n'est point avec le blé qu'on fait la poudre, et le pain est tout aussi cher de-

puis que la moitié des Français n'en porte plus. L'usage de la poudre tient d'ailleurs à la santé, à la propreté, au soutien du commerce, des manufactures et des arts. Jamais le luxe des étoffes de soie, si intéressant pour la France, ne renaîtra, tant que la tête de l'homme à la mode ressemblera à celle du plus sale ramoneur.

Les chapitres *Affiches sur les murs*, *Robes et Ajustemens*, *Boutiques*, *petites Boutiques*, *Bouticailles*, renferment des peintures assez vraies, et serviront à l'histoire de nos temps modernes. L'auteur saisit en général avec sagacité les ridicules; et lorsqu'il se borne à ramener ses tableaux à un but moral, sans s'égarer dans le dédale des dissertations ou même des réflexions politiques, on le lit toujours avec plaisir.

On trouve des apperçus neufs et profonds dans le chapitre *Dessins de Lebrun.* Celui *Cartes de Restaurateur*, offre des détails assez plaisans. « Faites bien votre calcul, dit l'au-
» teur, si vous ne voulez pas être pris au dé-
» pourvu, et laisser votre montre ou votre
» tabatière au comptoir, en gage d'une moitié
» de poularde: vous voyez bien le prix, mais
» vous ne voyez pas le plat. Quand il arrive,
» ce qu'il contient pourroit être servi dans
» une soucoupe ou dans une palette à saignée...

» La viande est découpée en filigrane et bientôt
» le sera en dentelles. On diroit que les bœufs
» sont devenus pas plus gros qu'un dindon : la
» demi-once tient lieu d'une demi-livre, et l'a-
» pothicaire ne pèse pas plus scrupuleusement
» ses doses. Si vous demandez d'un tronçon
» d'anguille à la tartare.... ayez soin que la carte
» dise combien vous en aurez de pouces, sans
» quoi votre tronçon ne sera qu'une roulette....
» On diroit qu'on vous apporte les échantillons
» d'un repas futur. »

Le chapitre *Tout en Optique* est d'un autre genre. Il donne des détails intéressans et douloureux sur un des plus mémorables évenemens de notre âge. Celui *Près Saint-Gervais* ne manque ni de fraîcheur, ni de coloris. Celui *Tireur de Cartes* offre un portrait bien fait et des détails curieux : il en est de même de beaucoup d'autres chapitres, que la longueur de cet extrait ne nous permet pas d'indiquer. Malheureusement la mobilité de Paris est telle, qu'une foule de ces tableaux a déjà changé de perspective, et les portraits de physionomie. Mais ce n'est pas la faute de l'auteur, qui n'a pu saisir que la ressemblance du moment où il écrivoit.

Cette inconstante mobilité des personnes et des choses est telle à Paris, que quiconque voudroit en faire des portraits ressemblans, devroit

donner chaque mois une nouvelle édition de ses dessins. Ce terme est même encore bien long; car il est des objets qui d'une semaine à l'autre ont déjà tellement changé de couleur et de forme, qu'ils en sont devenus méconnoissables. Cette instabilité qui semble être le cachet des frivoles têtes parisiennes, fera toujours l'amusement des observateurs, comme elle fait le désespoir des peintres.

Nos citations ont pu donner une idée de cet ouvrage, qui gagneroit sans doute beaucoup à être resserré, et sur-tout purgé de toutes les réflexions politiques. Mais malgré ses défauts, il est fait encore pour avoir de nombreux lecteurs. Il offre une grande variété, n'exige point, pour être lu, de contention d'esprit, et présente une foule de tableaux amusans, et qui ne manquent ni de sel, ni d'originalité. Voilà plus d'un titre de recommandation, et tout considère le *Nouveau Paris* doit ajouter à la célébrité de son auteur. Nous remarquerons en finissant, qu'une table des chapitres seroit d'autant plus nécessaire, que les six volumes en renferment 271, et que dans ce grand nombre, il en est plus d'un qu'on voudroit pouvoir retrouver, et qu'on reliroit avec plaisir.

LES BEAUTÉS DE STERNE, *formées de plusieurs de ses Lettres et de ses Sermons ; des morceaux les plus touchans, des descriptions les plus gaies, et des observations sur la vie les plus judicieuses : traduites de l'anglais, sur la onzième édition. Deux vol. in-8°. de plus de 200 pages chacun. Prix, 4 fr. 20 c., et 6 f., franc de port par la poste. A Paris, chez* Desenne, *libraire, Palais Egalité n°. 2.— An 8.*

EXTRAIT.

STERNE est sans doute l'un des esprits les plus originaux que l'Angleterre ait produits : il y jouit d'une réputation qui a passé les mers ; et le constant succès qu'obtient en France son *Voyage Sentimental*, prouve que cette réputation est bien méritée. L'auteur parle, dans cet ouvrage, une langue en quelque sorte universelle, puisqu'il s'adresse presque toujours au cœur. Il n'en est pas de même de son *Tristram Shandy*, où se trouvent un grand nombre de passages allégoriques, dont il faut être Anglais pour avoir la clef, et qui perdent par conséquent, pour les étrangers, leur plus grand

mérite. Mais il en renferme aussi beaucoup d'autres, qui n'ont besoin que d'être lus pour être appréciés par les ames délicates et par les cœurs sensibles; et c'est, nous osons le dire, à ceux-là seuls que ce Roman doit les nombreux lecteurs qu'il a parmi nous. *Sterne*, en sa qualité de ministre, a aussi composé des *Sermons*, où, à travers une morale douce et insinuante, le caractère original de son esprit perce sans cesse; enfin, on a de lui des *Lettres familières*, qui portent également le cachet de cette originalité.

Ce sont des fragmens pris dans tous ces ouvrages, qui composent celui dont nous parlons ici, et qui, comme on a pu le voir dans le titre, est traduit sur la onzième édition. Ce choix, fait en France, eût sans doute été différent, et l'éditeur auroit exclu quelques morceaux, qui sont pour nous d'une obscurité parfaite; d'autres qui sont trop étrangers à nos mœurs, pour être ici généralement goûtés; d'autres enfin, dont l'extrême longueur empêche peut-être de sentir tout le prix. Mais on doit convenir que les morceaux à retrancher sont en petit nombre, que ce recueil en renferme beaucoup de très-piquans, qu'on lit avec plaisir, même hors de leurs cadres, et qui inspirent le désir de relire les ouvrages dont ils

sont extraits. Tels sont principalement tous ceux tirés du *Voyage sentimental.*

Ces *Beautés* sont précédées par des Mémoires sur la famille et la vie de *Sterne*, écrits par lui-même, quelques mois avant sa mort. Ces Mémoires, très-courts, sont plutôt un précis chronologique qu'un abrégé de sa vie. Ce sont en quelque sorte des matériaux que l'auteur semble avoir rassemblés, pour écrire un jour son histoire, ou pour faciliter ce travail à ses éditeurs. Ils ne renferment aucune anecdote intéressante, mais de simples détails de famille, et *Sterne* ne les destinoit surement pas à devenir publics dans cet état. Nous nous bornerons à en extraire que, né à Clonmel, ville située au midi de l'Irlande, le 24 novembre 1731, *Sterne* mourut à Londres, le 18 mars 1768.

Il n'appartient qu'à ceux qui ont de la langue anglaise une profonde et parfaite connoissance, d'apprécier toutes les difficultés de cette traduction, et de nous apprendre jusqu'à quel point le traducteur a fidèlement rendu son original. Nous dirons seulement que son style ne manque ni de force, ni de naturel, ni de concision.

Cet ouvrage ne pouvoit manquer d'avoir du succès, même en France : il offre aux gens du monde, une lecture agréable et commode,

qu'on peut reprendre et quitter sans fatigue ; et cette lecture, loin d'être futile, présente au cœur des jouissances, et à l'esprit des méditations, dont nous laissons aux ames délicates le soin d'apprécier le mérite et l'étendue.

Nous devons ajouter que les ouvrages superficiels qui n'attachent point, et qu'on peut lire avec aussi peu de suite et d'attention qu'une gazette ou qu'un almanach, ont pour les lecteurs du jour un grand attrait. Il suffit qu'ils favorisent la paresse ; qu'ils dispensent de toute espèce d'application, et qu'ils exemptent du soin de réfléchir, pour être généralement recherchés. Nous ne prétendons pas ranger dans cette classe celui que nous venons d'extraire ; mais nous trouvons dans ces motifs la cause du succès de tant de recueils insignifians, de pamphlets et d'Ana, que nous serions fort embarrassés d'expliquer autrement.

L'esprit d'analyse qui semble être devenu la base de l'éducation actuelle, remédiera sans doute à ce goût immodéré pour les choses frivoles ; mais n'est-il pas à craindre aussi qu'en ramenant tout au calcul, il ne finisse par rétrécir le domaine de l'imagination, sans laquelle il ne sauroit y avoir en littérature et dans les arts de véritables jouissances ?

LES

LES CHEVALIERS DES SEPT MONTAGNES, *ou Aventures arrivées dans le treizième Siècle, du tems où le* Tribunal secret *avoit sa plus grande influence; avec une Notice sur l'Etat ancien et actuel de ce Tribunal, traduit de l'allemand par M. le Baron* de Book. 3 *vol. in*-12. *fig. imprimés sur papier fin. Prix*, 6 *fr.*, *et* 7 *fr.* 50 *c.*, *franc de port. A Metz*, *de l'Imprimerie de* Behmer, *et se vend à Paris*, *chez* Maradan, *Libraire*, *rue Pavée-Saint-André-des-Arcs*, n°. 16. *An* 9.

EXTRAIT.

EN annonçant que ce Roman est traduit de l'allemand, les éditeurs ne trompent point le public; car il offre, dans toutes ses parties, le goût du terroir; c'est-à-dire qu'on y distingue ces qualités et ces défauts qui appartiennent à la Littérature germanique, et qui sont en quelque sorte le cachet original de toutes les productions d'outre-Rhin. Ainsi, l'on trouvera dans cet ouvrage des longueurs, des divagations, des choses de mauvais goût, des détails minutieux, etc.; mais on y distinguera aussi des caractères

fortement dessinés et bien soutenus, une peinture vive et profonde des sentimens et des passions, de la simplicité, de la force, de ces combinaisons qui aident à la vraisemblance; et en tout un charme secret qui soutient l'intérêt, et qui ne permettra pas de quitter ce Roman à ceux qui, sans être rebutés par ses défauts, auront eu le courage d'aller jusqu'au milieu du premier volume.

Quoique l'intrigue ne soit pas très-compliquée, elle est semée de tant d'incidens divers, qu'il nous seroit très-difficile, sans donner beaucoup trop d'étendue à cet article, de la faire connoître par une analyse suivie. Nous nous contenterons de dire que l'action, ainsi que le titre l'annonce, se passe dans le treizième siècle, temps où la chevalerie étoit singulièrement en honneur dans l'Empire. Plusieurs de ces Chevaliers avoient formé entr'eux une ligue, connue sous le nom des Sept-Montagnes, titre qu'elle prenoit de la situation de ses principaux châteaux. L'objet de cette ligue étoit de faire la guerre aux brigands et de protéger les propriétés. Les membres se lioient à cette association par des sermens redoutables, et subissoient des épreuves terribles. Un jeune Chevalier, connu seulement sous le nom de *Henri de Feldek*, sauve la vie, dans une bataille, à

Othon de Drachenfels, fils du Chevalier *Welf*, l'un des principaux membres de la ligue. En reconnoissance, *Othon* l'amène chez son père, qui, après avoir éprouvé son courage, le reçoit Chevalier des Sept-Montagnes.

Cependant *Othon* est amoureux d'*Elisabeth*, fille du comte d'*Ebrach*, ennemi secret de la ligue. Il n'a pu vaincre son indifférence; mais le jeune *Henri* la trouve sensible, et *Othon* fait généreusement à son ami le sacrifice de sa passion. Mais le comte d'*Ebrach*, qui ne veut point donner sa fille à un inconnu, suscite au jeune *Henri* une foule d'obstacles, dont plusieurs mettent sa vie en danger, et dont il se tire avec autant d'intrépidité que de prudence. Après un grand nombre d'incidens, tous intéressans par leur singularité même, *Henri de Feldek* se trouve être le fils du Comte, fruit d'un premier mariage, et qu'il avoit voulu sacrifier à l'ambition de sa seconde épouse. Voilà donc notre héros, devenu le frère d'*Élisabeth*, qui, de désespoir, veut se renfermer dans un cloître. Ici le Roman pouvoit finir; mais de nouveaux incidens amènent un changement de scène. Il se trouve qu'*Elisabeth* n'est point elle-même fille du comte d'*Ebrach*: ainsi, n'étant plus la sœur de son amant, rien ne s'oppose à leur union, qui, après de nombreux obstacles, a

lieu enfin, et termine cette longue intrigue.

Nous n'avons point parlé d'une certaine *Grimhilde*, sœur du comte d'*Ebrach*, femme dissolue, artificieuse et vindicative, dont l'amour pour *Othon* se tourne en rage, dès qu'il se voit méprisé ; ce qui met plus d'une fois en péril la vie de nos héros. Ce personnage, quoique secondaire, se lie bien à l'intrigue principale ; et si dans quelques endroits il révolte par sa trop grande liberté la délicatesse des mœurs françaises, l'on doit convenir qu'il n'est pas sans énergie, ni sans originalité.

Cette courte analyse peut à peine donner une légère idée de ce Roman, où les aventures se succédent et s'enchaînent avec beaucoup d'art et de rapidité ; où presque tous les incidens causent de la surprise et de l'intérêt ; où l'on voit marcher un squelette et parler un fantôme, sans que la vraisemblance en soit blessée. Les caractères sont tous dans les mœurs allemandes, et tracés avec force ; beaucoup de chapitres sont en dialogue, ce qui donne à une partie de ce Roman la physionomie d'une comédie de Shakespéare. Cette manière d'écrire, dont il ne faudroit cependant pas trop user dans un roman, jette sur celui-ci une teinte singulière, et qui plaît d'autant plus, que dans les parties qui sont en narration, l'auteur mêle

beaucoup trop de réflexions, et de réflexion communes, à son récit : mais il a l'art d'attacher à ses personnages, et les couleurs qu'il leur prête étant presque toujours puisées dans la Nature, on prend à toutes leurs actions un vif intérêt.

Il nous reste à parler du style de cet ouvrage. C'est celui d'un étranger, qui ne paroît pas toujours très familiarisé avec notre langue, et qui manque souvent de précision, de pureté, quelquefois même du mot propre. Il lui est aussi échappé des fautes, qui n'appartiennent peut-être qu'à l'imprimeur, mais qu'il n'en est pas moins utile de relever: tels qu'*arbalêtre* pour *arbalete*, *éclair* et *incendie* au féminin, etc. : mais il faut convenir qu'elles sont rares ; et qu'en général sa diction est assez correcte. Elle pourroit sans doute être plus élégante, plus soignée; mais lorsqu'on est entraîné par le cours des evénemens, on est moins exigeant sur le style et c'est ce qu'on éprouve en lisant ces *Chevaliers*.

Nous nous résumerons, en disant, pour nous servir d'un mot de J.-J. Rousseau, qu'il est possible que ce petit ouvrage ne plaise pas à tout le monde ; mais qu'assurément il ne plaira médiocrement à personne. Tel est le sort des productions originales, et qui portent en elles un intérêt vif et profond.

Une femme d'esprit, qui fait sa lecture habituelle des romans qu'elle juge en général avec un tact très-fin, avoit, sur notre parole, fait emplète de celui-ci. Rebutée par la longueur et l'obscurité de l'exposition, elle avoit laissé là le livre ainsi que nous l'aurions fait nous-même, si, par devoir, nous n'avions pas été forcés d'en continuer la lecture. De-là de vifs reproches à nous adressés. « Armez-vous de » courage, madame, poursuivez; c'est tout ce » que nous pouvons vous dire ». Elle a suivi notre conseil; elle est devenue l'un des plus ardens prôneurs de cet ouvrage. Nous avons cru devoir citer ce fait pour encourager les lecteurs qui, comme cette dame, se trouveroient rebutés dès les premières pages.

Chacun des volumes de ce Roman est accompagné plutôt qu'orné d'une eau forte, qui, pour avoir été gravée d'après les dessins d'une Comtesse, n'en est pas moins une pitoyable image, et qui contraste d'une manière désagréable avec la beauté du papier et la netteté des caractères.

SITUATION DE LA FRANCE ET DE L'ANGLETERRE à la fin du dix-huitième siècle, ou Conseils au Gouvernement de France, et Réfutation de l'Essai sur les Finances de la Grande-Bretagne, par Frédéric Gentz ; *Ouvrage dédié au premier Consul* BONAPARTE, *par le cit.* Fonvielle *aîné, de Toulouse ; avec cette épigraphe :*

> Les nations sont immortelles ; ceux qui les gouvernent ne le sont pas : et ceux-ci doivent sans cesse être occupés de ne pas léguer à celles-là des troubles et des déchiremens au moment de leur disparution.
>
> (*n°.* 200 *de cet Ouvrage, première part. Livre* 1, *Chap.* 8.)

2 *vol. in-*8°. *d'environ* 300 *pages chacun. Prix*, 6 *fr. et* 8 *fr.* 50 *cent. franc de port. Se trouve à Paris, chez tous les Libraires et Marchands de Nouveautés. An* 9.

EXTRAIT.

LES Essais sur la France au 1er. mai 1796, et les Résultats possibles de la journée du 18 brumaire an 8, ont rangé M. *Fonvielle* dans la classe de nos estimables écrivains politiques modernes. Le succès de ces deux ouvrages, le mé-

rite du second sur-tout, étoit fait pour contenter l'amour-propre le plus exigeant ; et si leur débit rapide a plus tourné au profit des libraires qu'à celui de l'auteur, la gloire de les avoir faits n'en est pas moins restée à lui toute entière.

L'ouvrage dont nous parlons aujourd'hui, ajoutera sans doute encore un fleuron à sa couronne. Il l'a divisé en quatre parties, qui sont subdivisées en livres, en chapitres et en numéros, distribution qui n'est pas toujours bien claire, ni bien commode, et dans laquelle l'auteur lui-même s'égare quelquefois en voulant diriger son lecteur.

Le livre premier est consacré à la définition des différentes sortes de révolutions. M. *Fonvielle* en reconnoît sept de natures diverses : les révolutions physiques ; les révolutions militaires ; les révolutions religieuses ; les révolutions dynastiques ; les révolutions commerciales ; les révolutions morales ; et les révolutions politiques. Nous ne savons pas si ces distinctions sont bien justes, et si les révolutions politiques, par exemple, ne participent pas nécessairement à toutes les autres ; car il nous paroît impossible d'en supposer aucune sans que des intérêts militaires, religieux, monarchiques, de morale ou de commerce en soient le prin-

cipe ; autrement le nom de révolution politique, isolément présenté, offriroit un terme abstrait et vide de sens. A part cette objection, que nous ne croyons pas sans fondement, mais que nous abandonnons aux méditations de l'auteur, on ne peut qu'applaudir à la force et à la lucidité de ses définitions.

Il applique à la France, dans le second livre, les vérités générales qu'il a établies dans le premier. Un apperçu rapide de ce qu'étoit cet empire avant le 18 brumaire an 8 ; un chapitre consacré à cette journée célèbre; et une conclusion dans laquelle l'auteur ne parle presque que de lui, et avoue franchement que, jusqu'à cet époque, il étoit royaliste, forment seuls ce second livre.

La seconde partie, quoique composée d'un seul livre, est plus étendue. L'auteur y traite l'intéressante question de l'esprit public en France, et des ménagemens qui lui sont dus ; ce qui lui donne occasion de parler des obstacles intérieurs qui peuvent arrêter la marche du gouvernement ; de la Vendée ; des troubles du Midi ; des Colonies ; des obstacles venant de l'extérieur, etc. Tous ces objets sont plutôt indiqués qu'approfondis ; car chacun d'eux fourniroit matière à plus d'un volume, et ils n'occupent ici que quelques pages : mais on recon-

noît, dans cette discussion, le bon esprit de l'auteur, des vues saines et judicieuses, un véritable patriotisme, et un courage, en s'adressant au gouvernement, qui n'honore pas moins l'écrivain qui se le permet que l'autorité qui trouve bon qu'on lui parle ainsi ; mais qu'il nous semble cependant plus aisé de louer que prudent d'imiter.

Les améliorations praticables en France sont l'objet de la troisième partie. L'auteur y passe successivement en revue les Consuls ; les Ministres; le Conseil d'Etat; le Tribunat; le Corps législatif; le Sénat conservateur; l'Administration de la Justice ; et sur-tout les Finances, auxquelles le second livre de cette troisième partie est uniquement consacré. On voit que c'est cette partie de l'administration que l'auteur a le plus méditée, dont il parle avec le plus de complaisance, et qu'il connoît réellement le mieux. On ne peut qu'applaudir à la profondeur de ses vues, à la sagesse de ses plans, et à la finesse de ses apperçus. Il est à désirer que les hommes d'Etat méditent avec attention cette partie de son ouvrage ; ils y trouveront à profiter; mais eux seuls peuvent juger si les idées de l'auteur sont d'une exécution possible: car, ce qui nous paroît le plus beau en spéculation devient souvent impossible à mettre en pratique,

lorsqu'il faut en faire l'application aux hommes et aux choses.

La quatrième partie, divisée en trois livres, qui renferment dix-huit chapitres, en comptant les introductions, est totalement consacrée à la *réfutation* de l'ouvrage de M. *Gentz*. C'est celle qui plaira le moins, parce que cette discussion aride ne peut intéresser que des gens profondément instruits en matière d'administration; et qu'il faudroit avoir sous les yeux l'ouvrage réfuté pour juger du mérite de la réfutation. Nous pensons, au reste, qu'elle renferme plus d'un paradoxe, et que l'auteur auroit bien fait de ne parler que de la France, qu'il connoît bien, au lieu de divaguer sur l'Angleterre, et de se rendre l'écho des raisonnemens et des injures accumulés dans les gazettes. Ajoutons que plusieurs de ces chapitres, qui renferment des *définitions algébriques*, sont d'une abstraction qui avoisine de trop près l'obscurité, pour qu'on en fasse entièrement honneur à la profondeur de l'écrivain. La première règle, lorsqu'on écrit, c'est de se rendre intelligible. Cette obscurité vient à l'appui de nos réflexions précédentes, et nous rappelle ces vers si connus du législateur du Parnasse français :

Selon que notre idée est plus ou moins obscure,
L'expression la suit ou moins nette, ou plus pure :

Ce que l'on conçoit bien, s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément.

Cette analyse suffit pour donner une idée de cet ouvrage, et pour inspirer le désir de se le procurer et de le lire. Il nous reste à parler du style. Lorsque l'auteur veut être simple et naturel, son style est rapide, coulant, et ne manque ni de précision, ni même d'une sorte d'élégance ; mais, lorsqu'abandonnant celui qui est propre à son sujet, il veut s'élever dans les hautes régions de la philosophie, il devient obscur, emphatique, et n'est exempt ni de néologisme, ni de trivialités. Qu'est-ce, par exemple, que *des lois grosses d'orage*, *qui coulent d'un robinet législatif ?* qu'une *relativité ?* que *des sophislogues*, *etc. ?* Souvent aussi il se trompe sur l'acception des mots : il dit une *année séculaire*, pour exprimer une année qui paroît aussi longue qu'un siècle, tandis que ce mot est exclusivement consacré pour désigner l'année qui termine chaque siècle, comme 1700, 1800, etc. Il range sur la même ligne l'abbé *Raynal*, M. *de Malesherbes* et M *de la Harpe*, ce qui est manquer aux convenances et de tact. Il met souvent *apparution*, qui n'est pas français, pour *apparition*. Enfin, il emploie le mot *conséquent* [*] dans un sens ab-

[*] Une partie assez *conséquente* du numéraire acquis, etc. Tome 2, page 250.

solu, méprise d'autant plus impardonnable, qu'elle sembleroit attester une ignorance complète de la Grammaire, et qui ne sauroit être excusée aujourd'hui par l'exemple d'une foule de mauvais écrivains qui sont tombés dans une semblable bévue; car elle a été si publiquement et si souvent relevée, qu'il n'est même plus permis aux marchands de la rue S. Denis de s'exprimer ainsi. Cette locution barbare doit être reléguée maintenant dans les obscurs comptoirs de la rue Tirechappe et sous les pilliers des halles, où l'on commence même à rougir de l'employer.

Des fautes de cette nature pourroient singulièrement nuire à un écrivain qui, comme M. Fonvielle, a annoncé des prétentions dans presque tous les genres de littérature, et qui même a publié deux volumes de poësies fugitives, ce qui suppose une étude réfléchie de la langue, et de la valeur des termes. Nous l'exhortons à y faire la plus sérieuse attention. Nous le connoissons assez pour savoir que de tels oublis ne proviennent point chez lui d'ignorance, mais de sa maniere d'écrire, trop rapide, et ennemie de toute espèce de corrections. Nous l'invitons à s'abandonner moins légèrement à la fougue de son imagination et à sa trop grande facilité: qu'il se souvienne que ce

n'est que par un travail lent, réfléchi, opiniâtre, que l'on peut arriver à d'honorables succès. Avec autant d'esprit qu'il en a, l'on est comptable au public de tous ses écrits ; et ce n'est qu'en les revoyant avec calme et sévérité, que l'on peut se mettre à l'abri de la critique, et se flatter d'obtenir une réputation durable. Ce n'est jamais, a dit un homme célèbre, en courant au galop qu'on arrive à la postérité.

Ces réflexions, qui n'ôtent rien au mérite de cet ouvrage, et qui nous sont dictées par l'intérêt que nous prenons à l'auteur, peuvent s'appliquer à la plupart de nos jeunes écrivains, qui, sans avoir les talens de M. Fonvielle, respectent assez peu le public pour mettre au jour des livres écrits avec moins de soin qu'ils n'en apporteroient à rédiger une pétition qu'ils voudroient présenter à un homme en place. Aussi voyons-nous aujourd'hui une foule de gens qui prennent le titre d'*Hommes de Lettres*, dont la plupart ignorent les premiers élémens de la Grammaire, et même jusqu'aux règles de l'ortographe.

LES MÈRES RIVALES, *ou la Calomnie*; *par Madame* de Genlis; *avec cette épigraphe*:

Virtue and Patience have at Lengt unravell'd' the knote' which fortune ty'd. DRYDEN.

Depuis que je suis né, j'ai vu la calomnie
Exhaler les venins de sa bouche impunie.

Tancrede, Tragédie de VOLTAIRE.

4 vol. in-8°. *Prix* 12 *fr. sur papier fin, et* 9 *fr. sur papier de Limoges; ou* 4 *vol. in*-12, 6 *fr. brochés. A Paris, chez l'Editeur, à l'ancienne Librairie de* Dupont, *rue de la Loi, n*°. 1231. — *An* 9.

EXTRAIT.

LE nom de madame *de Genlis* est attaché à tant de productions estimables et honorées d'un grand succès, qu'il ne peut manquer d'exciter la curiosité, dès qu'on le voit à la tête d'un nouvel ouvrage. Elle a su tourner vers un but très-moral le goût du public pour les productions frivoles; et tous ses Romans, loin d'être pour la jeunesse une lecture dangereuse, offrent, à quiconque les lit avec réflexion, une suite de leçons utiles, qui en font une espèce de code social, d'autant plus précieux,

que la morale ainsi présentée sous le voile de la fiction, n'a rien d'austère ni de rebutant. Si tous les Romans étoient écrits dans une intention pareille, les Moralistes sévères apporteroient autant de soin à en recommander la lecture, qu'ils en ont toujours mis à la défendre. Celui dont nous allons parler aujourd'hui peut aller de pair avec les meilleurs du même auteur; et il est à croire qu'il ne sera pas moins recherché.

Nous allons essayer de le faire connoître aussi succinctement qu'il nous sera possible.

La marquise Pauline d'Erneville, jeune personne accomplie sous tous les rapports, habite, avec son mari, un château situé en Bourgogne, à vingt lieues de Dijon. Tendrement chérie de cet époux, dont elle a fait en partie la fortune; mère d'un fils; attachée à ses devoirs; aimée et considérée de ses voisins; rien ne sembleroit devoir troubler son bonheur, et rien ne le troubleroit en effet, si la calomnie, fille de l'envie, ne s'attachoit à elle, pour lui faire perdre la tendresse de son époux, et lui enlever la considération publique.

M. d'Erneville a fait à Paris, un voyage qu'il prolonge sous divers prétextes. Cette longue absence donne de l'inquiétude à Pauline, qui, sans l'en prévenir, se rend dans la capitale,

suivie

suivie d'une femme de chambre et d'un seul valet. Elle descend rue des Prouvaires, dans un hôtel garni, où logeoit M. d'Erneville. Elle apprend là qu'il est à la campagne, sans qu'on puisse lui dire où, et c'est en vain qu'elle l'attend pendant plus de quinze jours. Durant cet intervalle, elle trouve un soir, dans une armoire de sa chambre à coucher, qui communiquoit sur un escalier dérobé, un enfant nouvellement né, enveloppé dans des langes d'une grande richesse, accompagnés de plusieurs bijoux, et sur-tout d'un billet de sa mère inconnue, qui conjuroit Pauline de se charger de cette petite créature, nommée Léocadie. Madame d'Erneville, enchantée de cette aventure romanesque, adopte cet enfant, repart pour sa terre et l'emmène avec elle. La calomnie saisit avec avidité une si belle occasion pour s'exercer contre la marquise. Son époux étoit absent depuis une année, donc elle étoit allé faire ses couches à Paris, et en ramenoit son enfant, sur le compte duquel elle avoit fabriqué cette histoire, afin de pouvoir l'élever auprès d'elle. Ces bruits injurieux, d'abord sourds et rampans, ne tardèrent pas à prendre de la consistance. Propagés par les méchans, les sots et les oisifs qui, réunis aux envieux, forment les sept-dixièmes des sociétés de province, ils

vinrent aux oreilles de M. d'Erneville, dont l'inquiète jalousie les adopta, sans cependant paroître y croire; ce qui rendit, pendant quinze ans, très-malheureuse, la femme du monde la plus honnête et la plus fidelle.

Ce sont les divers incidens qui naissent de cette jalousie, qui composent presque toute l'intrigue de ce roman. La curiosité du lecteur, s'y trouve parfaitement stimulée et ménagée avec tant d'art, que ce n'est qu'au milieu du quatrième volume qu'on apprend que M. d'Erneville est lui-même le père de Léocadie, et qu'elle a pour mère la sœur du duc de Rosmond, qui s'étoit livrée à lui, sous le nom de Camille, dont il croyoit avoir un garçon, qu'il faisoit élever sous le nom de Stephen, et qui n'étoit qu'un malheureux enfant pris dans un hôpital, et substitué à sa fille, pour tromper et dérouter sa curiosité.

Une foule d'autres individus figurent dans cette histoire, et concourent plus ou moins à l'intrigue: on y voit tour-à-tour passer en revue un M. Du Resnel, riche financier, que sa femme a trompé d'une manière neuve et piquante, et dont l'histoire, qui commence le premier volume, semble d'abord appeler sur lui tout l'intérêt; M. d'Orgeval, frère du marquis d'Erneville; madame d'Orgeval, sa femme; le

chevalier de Celtas, leur ami; la comtesse d'Erneville, mère de Pauline; M. et madame d'Olbreuse; la baronne de Vordac; le vicomte de Saint-Meran; le comte Jules de Rosmond; ect., ect. Tous ces personnages, on ne peut se le dissimuler, tiennent foiblement à l'action, l'embarrassent même souvent, au lieu de la faire marcher, et ne semblent être amenés là que pour écrire et recevoir des lettres. Mais il nous semble que la correspondance, resserrée entre un plus petit nombre de personnes, seroit plus vive, plus intéressante et plus rapide. Le roman languit quelquefois par l'effet de tous ces acteurs parasites, qui attirent plus ou moins l'attention du lecteur, sans exciter son intérêt, qui ne repose guère que sur M. et madame d'Erneville, le duc et la comtesse de Rosmond, Camille et la jeune Léocadie. En élaguant une partie de ces rôles secondaires, la marche de l'action eût été bien plus entraînante; et la curiosité du lecteur, vivement fouettée par l'heureuse combinaison des événemens, il n'auroit point à se plaindre d'être trop souvent arrêté par de petits faits inutiles.

Il n'appartenoit peut-être qu'à l'immortel auteur de *Clarisse*, de faire mouvoir sans embarras, dans cette vaste et admirable composition, une foule de personnages tous rigou-

reusement attachés à l'action, dont chacun concourt à en accélérer la marche, et dont les caractères sont tracés avec le même soin et presque le même génie que celui des principaux acteurs. Richardson semble avoir emporté ce secret dans sa tombe; et tous ceux qui, après lui, ont voulu introduire un très-grand nombre d'individus sur la scène romanesque, ont plutôt gâté que perfectionné leurs ouvrages.

Tel est, selon nous, le principal défaut que l'on puisse reprocher à ce roman de madame de Genlis; défaut même couvert par une grande adresse, beaucoup d'esprit, un excellent ton, et qu'on sentiroit bien moins, si l'on n'étoit pas emporté par un intérêt aussi vif dès le milieu du premier volume.

On a reproché au caractère charmant de Pauline, des inconséquences, et sur-tout la faute d'adopter et de ramener avec elle Léocadie, sans en avoir prévenu son mari et obtenu son agrément. Mais d'abord cette faute est bien excusable dans une jeune personne qui n'a aucun reproche à se faire, et qui se trouve entraînée par un vif sentiment de commisération pour un enfant abandonné, et dont les grâces plaident si bien la cause. Mais soyons de bonne-foi, existeroit-il beaucoup de romans,

sans les inconséquences de leur héroïne ? Clarisse elle-même est-elle tout-à-fait à l'abri d'un semblable reproche ? Ne nous armons donc pas d'une sévérité trop exigeante ; accordons quelque chose à la foiblesse humaine, et pardonnons des inconséquences qui deviennent excusables, lorsqu'elles sont la source d'un vif intérêt, et qu'il en découle une foule d'événemens vraisemblables ; et qui ne sortent ni du cercle de la Nature, ni de celui bien plus étroit des convenances sociales.

Une femme du grand monde, connue par les agrémens et la malignité de son esprit, a dit qu'*il n'y avoit de naturel dans ce roman, que les enfans.* Ce mot a fait fortune, comme toutes les épigrammes ; et les gens du monde, l'ont selon leur usage, adopté sans examen et répété sans réflexion. Il est piquant en effet ; mais nous ne croyons pas qu'il soit fondé. Les caractères dans cette histoire sont tellement naturels, que plusieurs offrent des portraits que tout le monde a reconnus. Les événemens, bien amenés et bien enchaînés, n'ont rien de forcé, ni qui laisse trop appercevoir l'art ; enfin, la diction de l'ouvrage, pure, coulante, agréable, exempte d'enflûre et d'affectation, ne présente rien qui ne soit, selon nous, dans l'ordre du style épistolaire, qu'il est si difficile de bien

imiter et sur-tout de soutenir dans un ouvrage de longue haleine. Le mot de madame de ***, n'est donc qu'une jolie méchanceté, et nous doutons que ceux qui auront attentivement lu les *Mères rivales*, le répètent de bonne-foi. Un reproche mieux fondé, c'est celui qu'on a fait au titre de ce roman; car la *rivalité* des mères ne commence guère qu'au quatrième volume; et la *calomnie*, qui n'est présentée qu'en sous-titre, devroit être, selon nous, la principale dénomination de l'ouvrage.

Nous avons déjà dit ce que nous pensions du style de cette histoire; il est tel, qu'il est difficile d'y trouver à reprendre: il se distingue par une coupe heureuse des phrases, un choix remarquable dans les tournures, et une propriété d'expression, sans laquelle il n'y a point de justesse, et d'où naît principalement ce charme irrésistible qu'on éprouve à la lecture d'un ouvrage bien écrit. Celui-ci achève de classer madame de Genlis parmi le petit nombre d'Ecrivains purs, élégans et corrects, que présente encore la littérature du bon vieux temps.

Ce roman est précédé d'une Préface, dans laquelle l'auteur s'attache à repousser diverses imputations auxquelles elle paroît très-sensible, mais qu'elle aura beaucoup de peine à détruire. Lorsque la calomnie a acquis un certain

degré de force et d'ancienneté, elle prend, auprès du plus grand nombre, tous les caractères de la vérité ; le temps et même un temps très-long, peut seul apprendre aux gens impartiaux (s'il en est) ce qu'ils doivent raisonnablement croire ou rejeter. Madame de Genlis avoit plus qu'une autre, tout ce qu'il falloit pour être victime de la calomnie. Presque toutes les femmes auteurs ont, par leur figure, leur fortune ou leur naissance, fait en quelque sorte la part à l'envie. Madame de Genlis, au contraire, qui joignoit, à beaucoup d'esprit et de talens, des charmes extérieurs séduisans et peu communs, un grand nom et des richesses, devoit s'attendre à beaucoup d'ennemis, et sur-tout parmi son sexe, qui pardonne rarement la réunion de tant d'avantages. De-là les mille et une noirceurs dont elle se plaint, et que nous osons l'engager à mépriser : elle est par elle-même trop au-dessus de ses détracteurs, pour perdre son temps à leur répondre; et elle a tant de moyens de l'employer mieux, que nous devons nous montrer jaloux de l'usage qu'elle en peut faire. Sa supériorité, comme écrivain, comme femme aimable, comme personne de beaucoup d'esprit, ne sera jamais contestée, et nous voyons, dans ces avantages, une source inépuisable de gloire et de consolations.

Les *Mères rivales* sont imprimées avec un soin, une correction et une élégance qui honorent également l'éditeur Henrichs et l'imprimeur Cramer, des presses duquel elles sont sorties.

Nous avons saisi, avec d'autant plus d'empressement, cette occasion de rendre à madame de Genlis, une justice éclatante et méritée, que, d'une part, elle nous est personnellement très étrangère, et que de l'autre la méchanceté n'avoit rien négligé autrefois pour chercher à lui persuader que nous étions au nombre de ses plus cruels ennemis (5).

---

(5) Voyez *la Parodie du Songe d'Athalie*, qui parut en 1787, et que Rivarol et Champcenetz, qui en étoient les auteurs, eurent la lâcheté d'imprimer sous notre nom, pendant notre exil. Cette petite noirceur, que de véritables gens de lettres ne se seroient peut-être jamais permis, qui étoit un faux bien caractérisé, et sous ce rapport, justiciable des tribunaux criminels, n'en imposa cependant à personne. Le fils d'un maître d'école de Bagnols, qui s'annonçoit impudemment pour descendre des Rivaroli d'Italie, avoit, depuis long-temps, perdu le privilége d'être cru sur parole. Pour Champcenetz, plus bête que méchant; plus méchant qu'aimable, c'étoit au fond un assez bon diable. Renfermé pendant deux ans dans une citadelle pour une épigramme qu'il n'avoit point faite, mais qu'il s'étoit appropriée, il a péri depuis sur l'échafaud révolutionnaire, victime de torts qui lui étoient peut-être tout aussi étrangers. On sait qu'il est mort avec un courage, et même une gaieté peu communs dans ce moment fatal.

CONTES en prose et en vers, suivis de Pièces fugitives et du Poëme d'Erminie; *par* E. F. Lantier, *auteur des Voyages d'Antenor. 3 vol. in-18 d'environ 200 pages, imprimés sur caractères neufs, avec 3 jolies gravures. Prix, broché 4 fr., et 5 fr. franc de port par la poste. A Paris, chez* F. Buisson, *Imprimeur-Libraire, rue Hautefeuille, n°. 20. An 9. — 1800.*

EXTRAIT.

LA plupart des pièces que renferme cette édition, étoient déjà connues du public, mais éparses dans différens recueils. On a donc rendu service aux amateurs, en les rassemblant dans trois jolis volumes, qui, par l'exiguité de leur format, et l'élégance de leur typographie, occuperont une place très distinguée dans toutes les bibliothèques élégantes : on aimera même aussi à les trouver dans le boudoir des jolies femmes, qui pensent que les plaisirs de l'esprit ajoutent encore à ceux de la Nature, et que l'alliance des Muses avec les Grâces est la source des voluptés les plus exquises. Nous allons parcourir rapidement les différens morceaux qui composent ce recueil, et qui, cha-

cun dans leur genre, ne peuvent qu'augmenter la gloire de l'auteur aimable des Voyages d'Antenor : ce sont des myrthes ajoutés aux lauriers qu'il doit à cet important ouvrage ; et l'on sait que ce mélange double le prix d'une couronne littéraire.

Le petit Candide, conte moral en prose, avec le *Déjeûner*, qui en est la suite, occupent seuls presque tout le premier volume. Ce *petit Candide*, nommé *Antoine Bernard*, né dans le bas Limosin, est envoyé à Paris par sa mère, femme très-dévote, et qui lui recommande par-dessus tout, la crainte de Dieu et la haine du mensonge, comme les moyens les plus sûrs de gagner l'estime et la bienveillance des hommes. Notre jeune Limosin arrive à Paris avec ces préceptes, qui lui font faire bien des gaucheries ; car la vérité est ce qu'on redoute ordinairement le plus ; et sa haine pour le mensonge lui coûte souvent sa fortune. Enfin, il parvient à faire rentrer dans ses biens la mère d'une jeune personne dont il est amoureux, et qu'il obtient pour récompense. Aucune des aventures de ce conte ne sort du cercle des événemens ordinaires de la société ; et c'est par-là qu'il intéresse. De plus, il est assaisonné d'une foule de réflexions piquantes, pleines d'esprit et de sel, de portraits où le nom seul manque

pour en attester la vraisemblance, et qui prouvent que l'auteur, qui a passé sa vie dans la bonne société de Paris, savoit bien la juger. Tout cela est relevé par un style coulant et pur, toujours agréable et facile, qui ajoute à l'agrément de la narration, et fait de ce conte un morceau vraiment précieux. Le *Déjeûner*, pour être moins piquant, ne s'en fait pas lire avec moins de plaisir, parce qu'on apprend avec intérêt que le bonheur du bon M. Bernard, si chèrement acheté par tant de traverses, ne s'est point démenti. *Fatto ben per voi*, petit conte moral, qui n'est guères conséquent à son titre, termine ce volume. C'est un oncle qui marie son neveu à la femme qu'il étoit lui-même sur le point d'épouser, et dont ce jeune homme étoit devenu amoureux. Les détails pleins de sentiment, de grâce et de délicatesse dont ce joli conte est rempli, font excuser la légèreté d'un fond qui d'ailleurs n'est pas très-neuf.

Les 180 premières pages du second volume sont remplies par l'*Histoire de Nicolas Remi* ou *le Provincial élevé à Paris*. Ce *Nicolas Remi* est le fils d'un procureur de Manosque, qui, cédant à la vanité de son épouse, envoie son fils perfectionner son éducation, ou plutôt se corrompre dans la capitale, dont le séjour est plus dangereux encore pour les jeunes gens

de province que pour ses propres habitans. Le jeune Remi en fait la triste épreuve. Il y devient successivement fat, joueur et escroc : c'est la marche ordinaire ; mais ce qui sort de l'ordre commun, c'est qu'il termine ses caravannes à Bicêtre, d'où il ne sort que pour se précipiter dans la rivière, de dessus le pont de Charenton ; ce qui fait mourir de désespoir une jeune personne charmante qui habitoit son pays, dont il avoit fait la conquête dans un précédent voyage, et que ses nobles parens consentoient enfin à lui laisser épouser. On trouvera sans doute cette double catastrophe un peu lugubre pour le dénouement d'un conte. Mais l'auteur avoit ici un but moral à remplir, et nous pensons qu'il a bien fait de ne pas s'en écarter. Heureux si ces sombres mais trop fidelles tableaux peuvent ouvrir les yeux à ces pères imprudens qui pensent qu'envoyer leurs fils à Paris, c'est les envoyer à la fortune ; tandis que le séjour de la capitale n'est pour eux que celui du crime, du malheur et du désespoir ! Ce volume est terminé par une traduction élégante et bien faite du sixième Chant de *Silius italicus*. Ce morceau est si connu par les mille et une lectures qui en ont été faites dans les nombreux Lycées de Paris, que nous croyons inutile de nous y arrêter.

Les deux premiers volumes ne renferment que de la prose ; le troisième est tout-à-fait consacré aux Muses. Il débute par une douzaine de contes, dont les huit premiers, dans le genre érotique, peuvent être lus avec plaisir, même après ceux de notre inimitable la Fontaine. Ils plairont sur-tout aux dames, qui, dans ces sortes d'écrits, craignent bien moins d'entrevoir la chose que de trouver le mot, et dont la pudeur existe moins dans le cœur que dans les oreilles. L'auteur a l'art de présenter des détails très-gais, sous des formes très-pures ; c'est ce qu'il faut pour amuser sans scandale, et pour plaire sans indécence. Comme morceaux littéraires, ces contes seront également recherchés ; ils sont écrits avec une facilité qui n'en exclut jamais la pureté ni l'élégance. Quelques-uns roulent snr des mots connus ; d'autres appartiennent tout entiers à l'auteur ; et ce ne sont pas les moins bons. *Tout se découvre*, *la Vie de Charles Michaut*, et *le Troubadour*, sont dans un genre différent : le premier conte oriental, offre des peintures très-délicatement voluptueuses ; mais le but en est fort moral et le dénouement inattendu. La Vie de Charles Michaut a obtenu toujours un grand succès dans les lectures particulières qui en ont été faites, et elle le mérite par le charme des dé-

tails, la douce philosophie qui y règne, et le parti que l'auteur a su tirer d'un fond aussi léger. Le *Troubadour* est le moins bon de ces trois contes ; mais on y reconnoît toujours la grâce et la facilité de l'auteur.

A la suite de ces contes, on trouve vingt-trois pièces fugitives, parmi lesquelles on distinguera les *Soupers de Paris*, l'*Epître à M. le Duc de Choiseul*, et les *Vers à Mad. Alex. J*****. jeune personne alors célèbre par l'éclat de ses charmes, les agrémens de son esprit, et l'étendue de sa fortune. L'emploi qu'elle faisoit de cette dernière, en ouvrant aux gens de lettres sa table splendide, devroit être imité par tous les riches du jour. C'est bien entendre ses intérêts, que de fêter les enfans d'Apollon, qui, comme l'on sait, ne manquent pas plus de reconnoissance que d'appétit ; et plus d'un Mécene a dû sa gloire à ces deux sensations. Nous sommes loin, au reste, de faire l'application de ces réflexions à Madame J****, et à l'auteur d'Antenor ; l'une n'avoit pas besoin de cette ressource pour inspirer de jolis vers ; et l'autre est, par son état, son existence et sa fortune, fort au-dessus des politesses de cette nature, qui cependant ne sont point faites pour être dédaignées.

Le *Poëme d'Herminie* termine ce volume et ce recueil. Il est depuis long-temps connu et

apprécié ; et l'auteur lui doit une place distinguée dans l'estime des gens de lettres. Ce poëme, qui n'a que trois chants, fera plaisir même aux admirateurs de la Pucelle. Les débuts de chaque chant sont pleins de grâce et de philosophie ; en tout la versification de cet ouvrage est soignée, élégante, harmonieuse ; et cette collection ne pourroit être couronnée par un morceau plus capable de faire apprécier l'auteur ce qu'il vaut. On voit par-là qu'il est vraiment poëte.

Les juges difficiles trouveront peut-être que la versification de M. Lantier manque quelquefois de coloris : c'est là, il est vrai, son plus grand défaut ; mais outre qu'il ne se fait pas toujours sentir, sur-tout dans les morceaux un peu importans, il est racheté par des qualités assez estimables pour le faire excuser ; et des vers exempts d'afféterie, de néologisme et de mauvais goût ; des vers où l'esprit ne cherche jamais à se montrer, quoiqu'il y soit toujours ; où l'on ne trouve ni faux brillant, ni jargon, ni calembourgs, ni emphase, ni tournures ambitieuses, etc., etc. ; de tels vers, disons-nous, sont assez rares aujourd'hui pour que le recueil qui les renferme (et qui n'est que le délassement d'un auteur connu par de plus importantes productions) jouisse d'un succès brillant et mérité. Chacun s'en réjouira d'autant

plus, que l'auteur sait, par ses qualités personnelles, désarmer l'envie que ses talens pourroient alarmer; et tous ceux qui le connoissent conviendront que personne ne mérite plus que lui le nom de poëte modeste, par lequel il est désigné dans plus d'une société.

Beaucoup de personnes ne connoissent M. Lantier que comme l'auteur de la jolie comédie de l'Impatient, et des Voyages d'Antenor, dont la quatrième édition originale est presqu'épuisée. Il est bon de rappeler ici un autre de ses titres littéraires, qui n'est ni le moins réel, ni le moins solide. Nous voulons parler du *Flatteur*, comédie en cinq actes et en vers, jouée avec succès au Théâtre Français en 1782; et qui est demeurée en estime auprès des gens de lettres, véritables juges de l'art dramatique. Comme pièce de caractère, c'est l'un des plus estimables ouvrages qui ait été joué depuis vingt ans; et l'on a droit de s'étonner que les comédiens, négligeant leurs propres intérêts, et sourds au vœu des amateurs, reculent sans cesse la remise au théâtre de cet ouvrage. Ils ne devroient point oublier que le principal rôle mit, en quelque sorte, le sceau à la réputation de M. Molé; et qu'il offriroit en ce moment à M. Fleury l'occasion de faire faire un grand pas à la sienne.

MALVINA

MALVINA, *par Mad.* ***, (*Mad.* Cotin) *auteur de* Claire d'Albe. 4 *vol. in*-12, *fig. Prix, broché*, 7 *fr.* 50 *c.*, *et* 9 *fr.* 50 *c. franc de port par la poste. A Paris, chez* Maradan, *Libraire, rue Pavée Saint-André-des-Arcs, n°.* 16. *An IX.* — 1801.

EXTRAIT.

DE tous les genres de littérature que les femmes sont appelées à cultiver, le roman est sans doute celui qui leur convient le mieux ; on pourroit même dire que c'est presque le seul dans lequel elles aient obtenu des succès réels. Douées par la providence, d'une sensibilité exquise, et trouvant dans leur propre cœur la source de tous leurs devoirs, cette sensibilité devient pour elles un état habituel, une seconde nature : or, cette qualité est la première dont il faut être pourvu pour écrire un roman qui puisse vraiment intéresser et plaire. Ce travail, d'ailleurs, dispense d'une foule d'études et de connoissances que la plupart des autres exigent. Une imagination vive et féconde, un cœur brûlant et sensible, assez d'esprit pour combiner sagement un plan, assez de connoissance de sa langue pour l'écrire d'une manière correcte,

telles sont les qualités principales qu'on exige de l'auteur d'un roman, et il n'y a rien là qui soit au-dessus des moyens ordinaires du beau sexe. Nous le répétons, ce genre lui convient plus que tous les autres ; et si cette assertion avoit besoin de nouvelles preuves, nous les trouverions dans le prodigieux succès qu'ont obtenu les deux romans qui ont le plus marqué depuis quelques années, et qui tous deux ont des femmes pour auteurs.

Le premier est les *Mères rivales*, de Mme. de Genlis, dont on vient de lire dans cet ouvrage un extrait assez étendu ; le second est *Malvina*, qui fait le sujet de cet article.

L'intrigue de ce roman est infiniment simple, et cette simplicité, cette absence totale d'incidens et d'épisodes qui détournent l'intérêt en le divisant, est d'abord un mérite très-grand. *Malvina de Sarcy*, française, et veuve à vingt-un ans, d'un mari qu'elle n'avoit point aimé, étoit venue rejoindre en Angleterre milady Sheridan, son intime amie, qui bientôt meurt dans ses bras, après avoir exigé d'elle le serment de se charger de l'éducation de Fanny sa fille, d'y donner tous ses soins, et même de ne contracter aucun engagement capable de l'en détourner. Pour remplir cette promesse, que son cœur a confirmée, Malvina se retire chez mistriss

Birton, sa parente, qui habite un château dans les montagnes d'Ecosse, et qui l'y reçoit comme pensionnaire. Quoique cette mistriss Birton, (coquette un peu surannée, qui cependant a des prétentions à tous les genres de vertu), reçoive assez de monde, Malvina, fidelle à son projet, ne sort point de son appartement, et vit dans une solitude qui n'est interrompue quelquefois que par les visites de M. Prior, prêtre catholique et chapelain de ce château, auquel notre héroïne inspire l'estime la plus profonde et la plus tendre. Mais son affectation à se renfermer pique la curiosité d'Edmond Seymour, neveu de mistriss Birton, et qui étoit venu passer quelque temps chez sa tante. Ce jeune homme, renommé pour ses grâces et ses galanteries; qui jusqu'ici s'étoit joué de toutes les femmes, sans en aimer véritablement aucune, conçoit pour Malvina la passion la plus sincère et la plus vive; sentiment que, malgré toutes ses résolutions, elle finit par partager. Mistriss Birton, qui avoit d'autres vues pour Edmond, n'épargne rien pour traverser cette inclination. Elle inspire à son neveu de la jalousie contre M. Prior, qu'elle chasse du château, pour donner plus de consistance aux soupçons qu'elle veut faire naître, et qui sont adoptés par Edmond, car il finit par se battre avec ce prétendu rival.

Après divers incidens, qui amènent notre héroïne à sortir elle-même de la maison de mistriss Birton, alors à Edimbourg, elle apprend que Seymour est attaqué d'une maladie mortelle et même contagieuse. Son amour lui fait braver tous les dangers; elle parvient à se faire recevoir comme garde auprès de son amant; et, sans en être reconnue, lui prodigue des soins tels, qu'il leur doit son rétablissement et la vie. Elle s'échappe alors de cette maison sans qu'on l'ait même soupçonnée. Edmond parvient cependant à découvrir que c'est à Malvina qu'il a tant d'obligations. Il n'avoit pas besoin de cette découverte pour redoubler d'amour; mais il parvient enfin à surmonter tous les obstacles que cette généreuse fille opposoit à leur union; et il l'épouse en secret. Malheureusement mistriss Birton est informée de ce mariage: furieuse de se voir trompée dans ses vues ambitieuses, elle jure de s'en venger; et parvient, par le secours d'une Mme. Fenwich, jeune coquette qu'Edmond avoit eue lorsqu'elle étoit encore fille, à le rendre infidelle à sa chère Malvina, qui commence par en perdre la raison, et qui finit par en mourir de douleur, sans que les auteurs de tout ce mal reçoivent la juste punition qu'ils ont si bien méritée.

Telle est l'esquisse rapide des principaux

événemens de cette histoire, qui joint le mérite de l'intérêt à celui de la vraisemblance ; dont les caractères, en général bien dessinés, ne se démentent point, et sont conséquens à leurs données primitives ; dont tous les incidens s'enchaînent avec adresse ; enfin, dont l'intrigue se déroule avec beaucoup d'art, et qui, si elle se terminoit au troisième volume, auroit selon nous bien plus de mérite ; car l'on est fâché de renoncer à l'estime qu'on avoit conçue pour Edmond, et de voir cette Malvina, si intéressante et si vertueuse, finir d'une manière aussi tragique. Cet intérêt avoit été porté au plus haut degré, lorsqu'on lui voit remplir, avec tant de courage et de dévouement, les fonctions de garde-malade Elle en reçoit la récompense, en épousant son amant, mais il nous semble qu'il falloit laisser l'esprit du lecteur se reposer sur ces douces et consolantes images, et ne pas rendre la vertu malheureuse pour faire triompher le vice impuni. Séduit par le dénouement tragique de Clarisse et par celui de la Nouvelle Héloïse, l'auteur a selon nous, gâté son ouvrage, en nous arrachant à des émotions de bonheur, pour nous offrir des scènes de désespoir dont le premier défaut est d'être inutiles.

Une inconvenance qui nous a frappés singulièrement dans ce roman, c'est la jalousie que

Edmond conçoit contre M. Prior, prêtre catholique, dont les mœurs n'ont jamais été douteuses. Il faut qu'il ait une étrange idée de Malvina, pour croire qu'elle réponde à un semblable amour. Il doit la regarder alors comme la dernière des misérables ; et cela seul suffit pour détruire l'illusion. Nous ignorons comment l'auteur, qui connoît si bien les convenances, a pu les oublier en cette occasion. En faisant de M. Prior un ministre anglican, tout rentroit dans l'ordre.

Malgré ce défaut, très-grand selon nous, ce roman est du petit nombre de ceux qu'on relira avec plaisir, parce qu'au mérite du fond il joint celui d'un style pur, coulant, correct et facile, où l'emphase se montre rarement, où le naturel se fait presque toujours admirer, et qui ne peut donner que la plus haute opinion de l'esprit et des talens de Madame Cotin, qui pardonnera sans doute au plaisir que nous a procuré la lecture de son ouvrage, la liberté que nous prenons de soulever ici le voile dont sa modestie avoit voulu s'envelopper (6).

(6) Depuis que cet extrait est rédigé, on a réimprimé Malvina, et l'on sait que c'est surtout lorsqu'il s'agit d'un roman, qu'une seconde édition est le cachet d'un grand succès ; car l'indiscrétion avec laquelle on emprunte, et l'insouciante facilité avec laquelle on prête ces sortes d'ouvrages, en multiplie beaucoup les lecteurs, sans aucun profit pour le Libraire.

RAISON, FOLIE, CHACUN SON MOT, *Petit Cours de Morale, mis à la portée des vieux Enfans; par* P. E. L. (Pierre-Edouard Lemontey) *avec cette épigraphe :*

> Je ne crains pas les visages pleins et rians, mais bien ces figures pâles et maigres...
>
> PLUTARQ. *Homm. illust.*

Un vol. in-8°. *d'environ* 300 *pages. Prix, broché*, 3 *fr.*, *et* 4 *fr.*, *franc de port par la poste. A Paris, chez* Deterville, *Libraire, rue du Battoir, n°.* 16. —*An IX.*—1801.

EXTRAIT.

C'EST véritablement une bonne fortune pour l'homme qui a voué sa plume à l'analyse des productions nouvelles, quand, pour se délasser des lectures sérieuses, pénibles, fastidieuses même, et trop souvent insignifiantes, auxquelles l'exercice de ce devoir le condamne, il rencontre un ouvrage où l'esprit, la raison et la philosophie (car dans ce siècle ces deux derniers mots ne sont pas toujours synonymes) se disputent le don de plaire; où des vérités rebattues sont rajeunies par les tournures piquantes et les grâces d'un style original; enfin,

où la gaieté perce à chaque phrase, et déride le front du lecteur le plus atrabilaire ; non cette gaieté factice ou licencieuse, si commune aujourd'hui, mais ce badinage dont Lucien et la Bruyère offrent de purs modèles, et qui est d'un prix d'autant plus grand, que le rire qu'il commande, part toujours de l'ame, et n'est jamais désavoué par la décence.

Telle est la jouissance insolite que nous avons éprouvée en lisant la brochure que nous allons analyser, moins pour la faire connoître que pour en inspirer le désir.

A la suite d'une introduction d'un genre neuf, et pleine de sel, d'esprit et d'enjouement, on lit un morceau intitulé : *les Courtisans*, histoire mise en conte, pour venger tant de contes mis en histoire. C'est un fragment historique, tiré des annales de la Grande-Bretagne, dans lequel l'auteur raconte, de la manière la plus piquante et la plus gaie, la supposition qu'un moine d'Oxford, nommé Richard Simon, fit de l'enfant du boulanger Symnes, qu'il parvint à faire passer un instant pour Edouard VI, dernier rejeton de la maison d'Yorck, qu'Henri VII tenoit renfermé dans la tour de Londres. Simon avoit profité d'un peu de ressemblance du jeune boulanger avec le véritable Edouard, pour accréditer l'imposture ; et la crédulité du

peuple donna de la consistance à cette comédie, qui ne finit que par l'apparition du prisonnier, qu'Henri VII tira de son cachot, pour faire cesser cette farce ridicule et sanglante. Le parti que l'auteur a su tirer de ces faits, pour rendre sa narration aussi originale qu'amusante et philosophique, est une chose vraiment curieuse. Ce morceau seul, qui n'occupe qu'une vingtaine de pages, suffisoit pour déterminer le succès de ce recueil.

Les Poulets sacrés, anecdote romaine ; tel est le titre du morceau qui suit immédiatement. Nous ignorons si cette anecdote a d'autre fondement que l'imagination de l'auteur ; nous osons même en douter. Il s'agit d'un certain Tribollinus, gardien des poulets sacrés, qui s'amuse à les croquer l'un après l'autre (en les remplaçant par des poulets profanes), dans l'espoir « qu'il seroit infailliblement saisi de la » puissance prophétique qui résidoit dans ces » volatiles. » Cette anecdote renferme des détails extrêmement plaisans ; et la satire, aiguisée avec autant d'esprit que de finesse, se mêle aux réflexions très-morales dont ce récit est assaisonné, et achève d'en faire une lecture très-piquante.

Un *Dialogue entre deux Morts qui veulent garder l'anonyme*, est le troisième morceau

de ce joli recueil. Ce dialogue, dans le genre de Lucien, pétille d'esprit et d'originalité, et cependant le bon sens et la raison s'y rencontrent à chaque phrase. On n'y lira pas sans éclater de rire l'histoire d'un cochon de lait rasé par un barbier, que l'auteur assure être arrivée à Lunéville, en 1761.

Vient ensuite *Quelle Journée !* ou *les Sept Femmes*, conte allégorique. C'est en effet une allégorie très morale; mais dans laquelle la raison n'exclut point l'enjouement. Le jeune Fabrice, parti de sa province pour épouser une demoiselle qui habite aux environs de Paris, traverse la ville, malgré la défense expresse qu'il en avoit reçue, au lieu d'en faire le tour. Il en est cruellement puni, car il rencontre sur son chemin sept femmes qui l'arrêtent successivement, et des mains desquelles il ne se tire qu'en faisant le sacrifice d'un grand nombre d'années de sa vie. Il en donne quatre à *la mode*, huit à *la volupté*, cinq à *la justice*, sept à *l'envie*, dix à *la goutte*, et quinze à *l'ambition*, ce qui, joint à vingt ans qu'il avoit, forme un total de soixante-neuf, nombre des années qu'il avoit à vivre. Il expire sur le seuil de la porte de sa maîtresse, qu'un rival plus prudent, et qui avoit fait route sans passer par la ville, venoit d'épouser. On voit combien ce conte est philosophique ;

il est écrit de ce style léger, qui distingue les autres productions de l'auteur.

Milord Tow Pounder est le morceau qui se présente ensuite. C'est l'histoire d'un tour extrêmement comique, joué à un homme qui s'attribuoit la force d'Hercule, et qui ennuyoit une société du récit de ses bonnes fortunes. — « Vous avez beau dire, Monsieur, vous ne vaudrez jamais Tow Pounder, lui dit un des assistans. — Qu'a donc fait ce Tow Pounder? » demande avec dédain notre homme. — » Moins de bruit que vous, mais quatre cents » enfans chez lui par année, et 30,000 liv. de » revenu par ses exploits au dehors. — Et » dans quel siècle vivoit ce prodige? — Actuellement en Angleterre, et, si vous m'en » croyez, vous ferez bien d'aller le joindre. » Là-dessus notre homme fait le voyage de Londres, où il arrive après quelques aventures fort plaisantes. Il y demande des nouvelles de milord Tow Pounder; on lui dit qu'il trouveroit celui qu'il cherchoit, chez M. Bakewell, à Dishley, en Leicestershire. Il s'y rend avec une vive impatience, et il se trouve que ce prétendu Milord n'est autre qu'un fameux bélier, dont les talens, comme étalon, rapportoient en effet 30,000 liv. de rente à son maître. Notre Parisien, furieux d'avoir été pris pour

dupe, envoie au diable l'animal, au pied duquel les valets de la ferme l'obligent de faire amende honorable, en expiation de ses injures. Cette anecdote est fort amusante; mais l'existence de ce bélier célèbre n'est point une fable.

Sparte à Paris, ou Lettre de *** au docteur Willis, célèbre médecin des fous en Angleterre, est le dernier morceau plaisant de cette brochure, dont la seconde partie appartient toute entière à la raison. L'idée de ce fragment est aussi neuve que singulière. Le fils de M. Branddorf, conseiller d'une cour *imperceptible* d'Allemagne, en faisant ses études dans un collége de l'évêché de Paderborn, « s'est en-» flammé pour la gloire de Sparte et les institu-» tions de Lycurgue. Lacédémone est devenu » le rêve continuel de ses jours et de ses nuits. » Il conjure son père de le mener à Sparte; l'on a beau lui dire que cette ville n'existe plus, il n'en persiste pas moins dans son projet, et sa santé et sa raison se perdent dans le vide de ses extravagans désirs. Un Français, ami du père de ce jeune homme, entreprend de guérir sa folie. Bien certain que Frédéric ne comprend ni le grec (qu'il ne connoît que par des traductions), ni le français, qu'il n'a jamais entendu parler, il prie son père de le lui confier, et l'amène en France, en lui persuadant qu'il le

conduit en Grèce, et que Paris est Lacédémone. On sent combien ce cadre est piquant, et comment il amène, sous la plume d'un homme d'esprit, une satire aussi vraie qu'ingénieuse de nos mœurs actuelles. Rien de plus agréable que la manière dont le conducteur du jeune Allemand lui explique, dans cette hypothèse, tout ce qui se passe sous ses yeux. La beauté de nos édifices, le laconisme de nos commis, la nudité de nos femmes, les danses de notre Opéra, les agaceries de nos vulgivagues, et jusqu'au nom d'un de nos restaurateurs (Léda), tout concourt à entretenir le Westphalien dans son erreur ; et l'auteur tire un excellent parti de tous les objets qu'il passe en revue, pour en faire des rapprochemens piquans avec les mœurs et les coutumes lacédémoniennes. Enfin, le jeune Allemand retourne dans son pays, bien persuadé qu'il a fait le voyage de Sparte, et radicalement guéri du désir qu'il avoit de voir cette république. En se prêtant un peu à l'illusion, et en n'exigeant pas dans ce récit une vraisemblance trop rigoureuse, on le lira avec un plaisir extrême. L'auteur effleure, avec autant d'esprit que de grâce et d'aménité, nos ridicules et nos vices. Dans ses mains, l'arme de la satire n'est jamais une arme tranchante, mais un miroir fidelle, où, tout en se recon-

noissant, l'on ne peut s'empêcher de sourire à son image, et de savoir gré à l'écrivain de sa modération. Enfin nous ne balançons pas à regarder ce morceau comme l'une des productions les plus fines et les plus aimables qui aient paru depuis long-temps.

L'influence morale de la division du travail, est tiré d'un ouvrage inédit, intitulé: *Des Moyens conservateurs en politique*, et fait honneur à la philantropie de l'auteur, à la justesse de son esprit et à la profondeur de ses vues. Ce morceau demande à être lu avec réflexion, et il plaira à tous les esprits solides.

La Vérité, conte indien, présente une allégorie aussi morale qu'ingénieuse; après la lecture qui précède, on se repose avec plaisir sur cette espèce d'apologue.

Une quinzaine de *Fables* en vers se font lire ensuite avec d'autant plus de plaisir, qu'à un but presque toujours utile, elles joignent de l'esprit, un style simple et une versification agréable. Ce n'est pas un foible mérite de faire d'aussi jolis vers, lorsqu'on écrit aussi bien en prose.

Un fragment très-court *sur la vie de Bailly*, fait regretter que l'auteur n'ait pas poussé plus loin ce travail. On le lira avec intérêt: mais il faut convenir qu'on plaindroit davantage le

sort de ce premier maire de Paris, si, par sa conduite en 1789, il n'avoit pas mérité une partie des malheurs qui ont terminé sa carrière.

Mes Rognures, ou Rêveries sur divers sujets, se composent de quelques pensées détachées, et de quelques réflexions ou anecdotes : dire que l'on y retrouve toujours la manière de l'auteur, c'est faire assez leur éloge.

Enfin, deux morceaux qui avoient déjà paru, savoir des *Réflexions* très-sensées *sur les devoirs des Conseils des accusés*, et un *Avis sur l'élection des Juges*, terminent cette brochure, et prouvent que les idées de l'auteur sur la politique et la législation, sont aussi lumineuses que ses rêveries morales et philosophiques sont piquantes. On aime à trouver en lui le jurisconsulte et le législateur éclairés, après avoir admiré le philosophe aimable, le moraliste enjoué et le satirique indulgent.

Nous ne répéterons point les éloges que nous avons donnés à cet ouvrage, en commençant cet extrait : nous nous bornerons à dire, que quiconque le lira, sera sûr de passer trois heures des plus agréables. La gaieté que cette lecture inspire, est d'autant plus précieuse, que, loin de laisser dans l'ame ce vide qui suit ordinairement celle des écrits frivoles, on y puise des leçons vraiment profitables,

parce qu'elles sont données avec beaucoup d'esprit, et toujours assaisonnées de l'enjouement le plus folâtre et le plus aimable.

L'auteur, qui vouloit n'être nommé qu'à la seconde édition, nous pardonnera sans doute d'avoir déchiré, dès aujourd'hui, le voile dont il a cru devoir se couvrir : c'est d'ailleurs devancer de bien peu de jours celui où il doit cesser de garder l'anonyme; car celle-ci s'écoule avec une rapidité, qui justifieroit la vérité de nos éloges, s'ils avoient besoin de cette garantie. Ajoutons que depuis que cet extrait est composé, cette seconde édition a paru, et qu'elle se trouve même presqu'entièrement épuisée.

Lorsqu'on songe que c'est à la même plume que le théâtre de Feydeau doit le charmant opéra de *Palma*, qui seroit une pièce accomplie, si le second acte répondoit en tout au mérite du premier, l'un des plus jolis, dont la scène lyrique ait le droit de s'enorgueillir; ainsi que *Romagnési*, autre opéra d'une coupe heureuse, plein de détails infiniment agréables, et qui n'ont pas été aussi bien sentis qu'ils méritoient de l'être, on ne sait ce qu'on doit le plus louer dans M. Lemontey, du poëte ingénieux ou de l'observateur vraiment philosophe.

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE, adressée à S. M. I. Mgr. le Grand-Duc, aujourd'hui Empereur de Russie, et à M. le Comte André Schowalow, Chambellan de l'Impératrice Catherine II, depuis 1774 jusqu'à 1789; *par Jean-François* La Harpe; *avec cette épigraphe :*

Et mihi res, non me rebus submittere conor.

HORACE.

4 vol. in-8°. de 4 à 500 pages chacun. Prix, broché, 15 fr., et 21 fr. franc de port par la poste. A Paris, chez Migneret, *Imprimeur, rue du Sépulcre, n°. 28, faubourg Saint-Germain; et chez* Henrichs, *Libraire, rue de la Loi, n°. 1231. An IX.* — 1801.

EXTRAIT.

CETTE Correspondance a produit, et devoit produire en effet, une grande sensation dans le monde littéraire de la capitale. Un ouvrage où presque tous les gens de lettres vivans (nous ne parlons pas des écrivains de la nouvelle France) sont appréciés avec beaucoup de franchise, peut-être même de sévérité; dans lequel tous les écrits qui ont paru pendant les quinze

années qui ont précédé la Révolution, sont passés en revue et jugés d'une façon assez rigide ; qui présente enfin une histoire secrète et complète de notre littérature pendant ce période de temps ; un tel ouvrage, disons-nous, ne pouvoit être reçu avec indifférence. Sa publication, en réveillant une foule d'anciennes haines, devoit enfanter de nouveaux ressentimens ; car on n'attaque pas impunément une soixantaine d'amour-propres : il devoit armer contre l'auteur un grand nombre de plumes, toutes prêtes à venger des querelles dont la plupart même leur sont personnelles ; car peu de littérateurs existans aujourd'hui sont désintéressés dans cette cause, et peuvent juger, sans quelque partialité, un livre qui porte en lui leur condamnation.

Il étoit donc difficile que cette Correspondance fût appréciée d'une manière impartiale : tous ceux qui en ont parlé ont voulu prendre leur revanche ; ils ont oublié que le public avoit droit d'attendre d'eux, non des diatribes haineuses et vengeresses, mais un extrait raisonné qui pût le mettre à même de juger l'ouvrage. Ils se sont livrés à de puériles ressentimens, sans songer qu'en donnant ainsi la mesure de leur amour propre, ils justifioient l'opinion que M. de la Harpe avoit donnée d'eux dans son

livre. Un des plus sûrs moyens de lui prouver qu'il avoit tort, c'étoit de le traiter avec beaucoup de politesse et de modération : en prenant une route contraire, ces messieurs auroient clairement démontré que leur Aristarque avoit raison, si ses critiques avoient besoin de cette nouvelle sorte de garantie.

Nous tâcherons de ne pas imiter cet exemple; et quoique nous ayons aussi notre bonne part de la critique de l'auteur, nous n'oublierons pas, en parlant de son ouvrage, qu'il est le fruit des veilles d'un écrivain très-distingué, et qui, par ses talens, son âge et ses opinions actuelles, a droit à beaucoup d'égards.

Ce recueil épistolaire est précédé d'une préface en forme de dialogue, dans laquelle l'auteur cherche à concilier sa façon de penser d'aujourd'hui avec celle dont il a fait pendant long-temps profession ; et à répondre aux objections qu'on peut lui faire sur la publication de cette Correspondance. Sur le premier point, il avoue, avec une franchise aussi louable qu'elle est rare, qu'il s'étoit trompé ; mais que, s'il eut le malheur d'être long-temps incrédule, on ne peut au moins lui reprocher d'avoir été animé de cet esprit de prosélytisme qui étoit celui de la secte. Il auroit pu ajouter qu'il a su respecter la religion dans tous ses ouvrages, dont aucun

n'a été furtivement imprimé ; et que, n'ayant presque jamais écrit que sur des matières de goût, il a pu tout au plus faire pressentir ses opinions religieuses, mais non les développer d'une manière dangereuse pour ses lecteurs. Quant à l'utilité dont peut être cette Correspondance, elle est bien démontrée par les progrès que le faux goût, l'ignorance et les mauvais principes ont faits depuis dix ans. Rien n'étoit donc plus nécessaire que cette suite de jugemens sains et rigoureux, dont la lecture ne peut qu'instruire et éclairer la jeunesse, et qui tous sont marqués au coin du bon goût, et de ce tact qui n'appartient qu'aux littérateurs de l'ancien temps. Ceux de notre âge ignorent également la portée des convenances et les règles de la judiciaire. Leurs jugemens sont presque toujours, ou des panégyriques, ou des libelles.

On sent qu'il est bien difficile de faire connoître, dans un simple extrait, quatre volumes qui renferment une notice piquante de tous les écrits qui ont paru en France depuis 1774 jusqu'en 1785. (Le cinquième volume, qui ne paroît pas encore, comprendra les ouvrages publiés depuis cette dernière époque jusqu'en 1789). Une telle nomenclature seroit trop aride, et ressembleroit plutôt à un catalogue de libraire qu'à l'analyse raisonnée d'un bon

ouvrage. Il nous suffira de dire que, dans celui-ci, M. de la Harpe passe successivement en revue *Linguet*, *Dorat*, *Diderot*, *J. J. Rousseau*, *M. Ducis*, *le Mierre*, *de Belloy*, *Condorcet*, *d'Alembert*, *Champfort*, *Voisenon*, etc., etc., et tous les écrivains reçus dans cet intervalle à l'Académie Française; analyse avec assez d'étendue, tous les ouvrages joués sur les trois principaux théâtres; enfin n'omet rien de ce qui s'est passé d'intéressant dans la littérature. Il donne, sur la mort de Voltaire, des détails précieux, dont plusieurs n'étoient pas connus, et sur la fidélité desquels on peut compter, l'auteur en ayant été témoin oculaire. A la mort de chaque homme de lettres, ou lorsqu'il a occasion d'en entretenir le prince pour la première fois, il rapproche en quelques pages l'analyse de ses ouvrages de son histoire littéraire; et ces morceaux ne sont ni les moins saillans, ni les moins soignés de cette Correspondance. Enfin quiconque voudra prendre des idées saines et justes de l'état littéraire de la France pendant cette portion du dix-huitième siècle, ne peut mieux faire que de consulter cet ouvrage; ces quatre volumes le dispenseront d'en lire plus de deux cents.

Il faut convenir que les auteurs jugés dans cette Correspondance le sont en général avec

beaucoup d'équité, et même avec une impartialité qu'on n'attendoit pas toujours de M. de la Harpe. Ses ennemis même, si l'on en excepte Linguet, Dorat et Gilbert, y sont appréciés sans fiel et sans humeur ; et s'il règne un peu d'acharnement et de passion dans ce qu'il dit de ces trois écrivains, le fond du jugement qu'il en porte est juste. Il rend, quoique à regret, hommage à leur mérite ; et les reproches qu'il leur fait, quoique durs, sont la plupart fondés. Enfin, une chose très-remarquable, et qui prouve en faveur du tact, du goût et de la saine littérature de l'auteur, c'est qu'il n'est peut-être aucun des nombreux jugemens qu'il porte, qui n'ait été depuis confirmé par l'opinion publique, qui prononce d'une manière presque toujours équitable, dès que les transports de l'enthousiasme ou les cris de l'animosité ont cessé de se faire entendre.

La partie la plus foible de cette Correspondance, ce sont les vers, et sur-tout les vers de l'auteur ; ce qui paroîtra singulier à ceux qui rendent hommage à son talent comme poëte. Aucune des pièces de société, qu'il a insérées dans ces quatre volumes, ne nous a paru digne de lui ; et ses ennemis ne manqueront pas de tomber sur ces opuscules, pour tâcher de décréditer l'ouvrage. Il nous semble que M. de la

Harpe auroit mieux fait de retrancher toutes ces petites pièces, enfans de la circonstance et qui n'ont de prix que par elle, que d'en grossir inconsidérément son recueil. On ne reconnoît, dans aucune, l'auteur charmant de *Tangu* et *Félime*, et sur tout de l'*Ombre de Duclos*, la plus ingénieuse satire qu'ait vu naître le dix-huitième siècle. Nous exceptons cependant de ce jugement la fameuse Epigramme contre Dorat, la meilleure peut-être qu'on ait faite depuis Piron, mais qui étoit trop connue pour la replacer ici.

Il résulte de ces réflexions, qu'en purgeant ces quatre volumes de cet amas de vers de société; qu'en faisant disparoître quelques doubles emplois; qu'en y corrigeant quelques taches légères, il restera un monument littéraire très-recommandable sous tous les rapports, et que les bons esprits, même les esprits frivoles, liront avec autant de profit que de plaisir et d'avidité; où l'on puisera des idées saines, des opinions justes, des anecdotes piquantes; un livre enfin qu'on prend, qu'on quitte et qu'on reprend sans fatigue; tout à la fois instructif et amusant, et qui ne pouvoit sortir que de la plume du premier littérateur, et du critique le plus éclairé dont s'honore aujourd'hui la nation française.

HISTOIRE des progrès et de la chûte de l'Empire de Mysore, sous les règnes d'Hyder-Aly et de Tippoo-Saïb ; *contenant l'historique des guerres des Souverains de Mysore avec les Anglais et les différentes puissances de l'Inde ; une esquisse de la conquête de l'Egypte, considérée par rapport à l'Inde ; les lettres de* BONAPARTE *au Chérif de la Mecque et à Tippoo-Saïb ; les négociations de Tippoo avec le Gouverneur de l'Ile de France, et sa correspondance avec le Directoire ; la relation du siége et de la prise de Seringapatan ; le recueil des papiers trouvés dans le palais de Tippoo-Saïb ; des détails curieux sur la vie et la mort du Sultan de Mysore ; un examen des résultats de cette dernière guerre ; la situation actuelle des principales puissances de l'Inde ; le tableau de la religion, des mœurs, de la législation des Indous, et des relations commerciales et politiques de l'Europe avec l'Indostan et de l'Indostan avec l'Europe. Par* J. Michaud. *2 vol. in-8°. d'environ 400 pages, ornés de cartes, portraits, plans, etc. Prix, 9 fr., et 12 fr. franc de port. A Paris, chez*

Giguet et Comp., *Imprimeurs-Libraires, rue des Bons-Enfans, près celle Baillif;* Henrichs, *Libraire, rue de la Loi, n°.* 1231 *; et* Petit, *Libraire, palais du Tribunat, galerie vitrée, n°.* 229. *An IX.* — 1801.

EXTRAIT.

L'ÉTENDUE de ce titre suffiroit à beaucoup de journalistes pour rendre compte de cet ouvrage, sans l'avoir même ouvert. Nous respectons trop le public pour en agir ainsi. Nous avons pour principe et pour usage de lire un livre d'un bout à l'autre avant d'en commencer l'extrait: cette méthode, nous le savons, est moins expéditive; mais elle appelle un peu mieux la confiance du lecteur, qui peut être assuré, en voyant nos extraits, de lire un jugement, non pas infaillible sans doute, mais rendu en grande connoissance de cause; car ce n'est qu'après avoir pris communication de toutes les pièces, que nous nous permettons d'asseoir notre opinion personnelle. De cette manière, un extrait de quelques pages nous occasionne souvent un long travail; mais nous avons au moins la satisfaction de n'offrir au public que des réflexions méditées, et de prouver aux auteurs que nous agissons avec eux en toute sureté de conscience.

Depuis que la majeure partie du commere

de l'Europe s'est portée dans l'Indostan, la connoissance de ce pays est devenue d'un intérêt presque général; et l'éclat que les exploits récens d'Hyder-Aly et de Tippoo-Saïb son fils et son successeur, ont répandu sur les royaumes de l'Inde, théâtres de leur gloire, ne peut qu'avoir ajouté beaucoup à cet intérêt. La curiosité que ces exploits ont excitée sera pleinement satisfaite par cette Histoire, composée d'après des mémoires fidelles, des renseignemens véridiques, et qu'il faut bien distinguer de ces compilations indigestes de gazettes, qui ne sont le plus souvent que des répertoires de mensonges.

L'auteur commence par nous offrir un tableau de l'Indostan, écrit d'un style noble, soutenu et même élégant, qui ne peut que donner une idée très-avantageuse de sa plume. Il passe ensuite aux conquêtes d'Hyder-Aly, à ses liaisons avec les Français, à sa mort: il trace un tableau intéressant de ses derniers momens, de son fils Tippoo-Saïb, et de la guerre de celui-ci contre les Anglais, pour lesquels son père lui avoit transmis toute sa haine. La manière de faire la guerre dans l'Inde, et principalement dans le royaume de Mysore, fait le sujet du chapitre quatrième, qu'on lit avec d'autant plus d'avidité que ces particularités sont neuves pour nous. A ces détails succède le tableau consolateur de

l'état de ce royaume pendant la paix : ce sont là les plus belles années du règne de Tippoo, qui fut plutôt bon administrateur que grand guerrier. Malheureusement ces temps heureux ne furent pas d'une longue durée : dès 1791, il recommença, contre les Anglais, une guerre sanglante, qui ne fut terminée que par sa mort, arrivée en 1799.

Pendant ce sanglant période, Tippoo-Saïb n'épargna rien pour susciter des ennemis aux Anglais, et pour les chasser de la presqu'île de l'Inde. Plus d'une fois il les mit à deux doigts de leur perte ; et si le Directoire de France, qui n'a guères fait que de petites choses avec de grands moyens, lui avoit fait passer des secours, nul doute qu'il ne fût venu à bout de ce grand dessein. Il ne reçut dans cet intervalle, de la part de la France, que quelques soldats qui lui furent envoyés de l'Ile de France. Les détails de cette négociation et de l'étrange ambassade qui fut chargée de la conduire, sont singulièrement piquans ; et c'est surtout dans les pièces justificatives, imprimées à la fin de ce premier volume, qu'il faut voir de quelle nature furent les ressorts employés par ces négociateurs d'une nouvelle espèce, qui joignoient, à l'ignorance la plus crasse, l'incapacité la plus révoltante. Ces mêmes hommes avoient établi,

à Seringapatan, un club dans toutes les règles, où l'on prêchoit la haine contre tous les souverains, excepté contre le *citoyen* Tippoo-Saïb, qu'ils appeloient Citoyen Sultan, et qui toléroit ce délire, sans doute dans des vues politiques. On a imprimé un grand nombre (beaucoup trop même selon nous) de ces actes patriotiques et diplomatiques, dont on a fidellement conservé toutes les fautes d'ortographe ; ce qui en rend la lecture pénible et dégoûtante. Il nous semble qu'une imitation de ce genre auroit suffi pour donner une preuve du savoir, de la capacité et de l'éducation de ces fondateurs de sociétés populaires dans l'Inde.

Le second volume commence par des détails touchans sur les fils de Tippoo, tombés au pouvoir des Anglais après la mort de leur père, tué au siége de sa capitale, et enseveli sous ses ruines. Les vainqueurs honorèrent au moins les cendres du vaincu, et conservèrent quelques égards pour les restes de sa famille infortunée. Des traits de caractère et des anecdotes de la vie de ce Sultan, tout particuliers qu'ils sont, étonneront moins que le recueil de ses songes, qu'il prenoit, en homme superstitieux, grand soin d'écrire. Les Anglais partagèrent ses Etats avec leurs alliés Indiens ; mais ce partage fut celui du lion : ils s'en réservèrent la meilleure

part, et mirent sur le trône de Mysore un fantôme de roi, issu de l'ancienne famille régnante.

Les chapitres 11e. et 12e. offrent des considérations très-bien faites et très-sages, sur les causes de la puissance des Anglais dans l'Inde, et sur celles de notre foiblesse, qui ne doit être attribuée qu'aux fautes successives de notre gouvernement depuis 1756. Le treizième chapitre présente des détails intéressans sur l'administration des colonies anglaises, et sur le Décan, les Marattes et d'autres peuples de l'Indostan.

Les deux suivans sont consacrés à nous faire connoître la religion des Indous ; et c'est principalement dans *Sonnerat* que l'auteur a puisé ces connoissances. On voit que ces peuples sont presqu'idolâtres, et que leur religion se perd dans la nuit des temps ; mais leur morale, comme celle de toutes les religions de la terre, est bonne, et faite pour inspirer aux hommes l'amour de l'humanité, et commander l'exercice de la vertu. Un apperçu très-bien fait de la législation indienne occupe le seizième chapitre, et prouve que, sous un despotisme modéré, les peuples et surtout les peuples de l'Inde, sont beaucoup plus heureux qu'ils ne le seroient sous tout autre gouvernement. Les vues de l'auteur sur ce sujet, sont aussi profondes que fines et délicates, et annoncent une étude également réfléchie de la politique et du cœur de l'homme.

Il a consacré le dix-septième chapitre, qui remplit cinquante pages, aux mœurs des Indiens. C'est celui de l'ouvrage qui renferme le plus de choses neuves et piquantes, et qu'on lira sans doute avec le plus d'avidité et même de plaisir. C'est en grande partie à M. Henrichs, qui a fait un long séjour dans l'Inde, et qui y a porté un esprit observateur et juste, que l'auteur doit ces détails : ils ont souvent l'intérêt du roman, avec le caractère de la vérité ; on regrette seulement qu'ils ne soient pas plus étendus.

Le dernier chapitre renferme un tableau historique des relations établies par le commerce entre l'Inde et plusieurs peuples de l'Asie, de l'Europe et de l'Afrique dans les différens âges. Ce tableau suppose des recherches profondes et des connoissances très-vastes, présentées avec une simplicité qui leur donne un nouveau prix. On voit que l'auteur a moins cherché à faire briller son érudition qu'à instruire et à intéresser ses lecteurs.

Cet ouvrage est sans contredit l'un des mieux faits et des mieux écrits qui aient paru depuis long-temps. Quiconque le lira avec attention pourra se flatter de bien connoître une des parties du Monde les plus faites pour nous intéresser, et avec laquelle le genre de luxe que

nous avons adopté depuis quarante ans, a tellement multiplié nos rapports, que nous ne pourrions presque plus exister sans eux. L'auteur a l'art de soutenir la curiosité du lecteur et de la satisfaire ; il instruit en amusant. Une telle espèce de mérite est beaucoup moins commune qu'on ne le croit ordinairement; et ce n'est pas une chose facile, d'intéresser, d'amuser, et d'attacher tout ensemble, sans s'écarter de la vérité. Tant de prétendus voyages, qui ne sont au fond que des romans en sont la preuve. Cet ouvrage doit donc plaire aux savans comme aux gens du monde, parce qu'il présente aux uns des connoissances précieuses et bien choisies, et qu'il rappelle aux autres d'utiles et d'agréables souvenirs. Aux titres des chapitres près, qui devroient être en italique, et d'un caractère au-dessus de celui du texte, la partie typographique nous en a paru bien exécutée, ainsi que les planches, et surtout le portrait de Tippoo-Saïb, qui joint, à beaucoup d'expression, une grande force de burin, et qui remplit très bien l'idée que nous nous sommes faits de ce célèbre et malheureux Prince.

ATALA, *ou les Amours de deux Sauvages dans le Désert; par* Fr.-Aug. Châteaubriand. 1 *vol.* in-18 *de* 210 *pages. Prix*, 1 *fr.* 50 *centimes*, *et deux fr.*, *franc de port. A Paris*, *chez* Migneret, *imprimeur*, *rue du Sépulcre n°.* 28; *et chez* Henrichs, *libraire*, *rue de la Loi*, *n°.* 1231. *An IX.* — 1801.

EXTRAIT.

CET ouvrage a joui d'un succès tel, qu'il étoit à sa troisième édition, lorsqu'il y avoit à peine un mois qu'il avoit paru. Lorsqu'on l'a lu, l'on se demande la cause d'une vogue aussi extraordinaire, et l'on a peut-être quelque peine à la trouver; car enfin, ce roman est d'une simplicité telle, qu'il offre en général peu d'intérêt. Les personnages n'ont rien de bien attrayant; et l'action, si tant est qu'il y en ait une, est noyée dans un si grand nombre de détails descriptifs, qu'on en perd souvent le fil. Mais ce sont ces détails même qui ont fait la fortune de ce petit ouvrage. Des peintures piquantes de la vie des Sauvages, des descriptions pittoresques des forêts du Nouveau Monde, un style plein de

de grandes images et d'originalité ; voilà ce qui a fait impression sur le public, et ce qui devoit plaire en effet à des lecteurs blasés par une foule de romans, tous jetés dans le même moule, et dont le dictionnaire roule sur une centaine d'expressions bannales qui reviennent à chaque page.

L'intrigue d'*Atala* est si simple, que peu de lignes suffiront à son analyse.

Atala sauve la vie à un jeune sauvage, destiné à être brûlé vif, ayant été fait prisonnier de guerre. Elle s'échappe avec lui ; ils parcourent ensemble les forêts, et arrivent chez un bon ermite, missionnaire fixé dans ces bois, et révéré des indigènes. Là, Atala, qui dans la route avoit pensé, n'écoutant que la voix de la Nature, se livrer aux transports de celui qu'elle avoit arraché à une mort certaine ; prend un poison subtil, et meurt dans ses bras et dans ceux de l'ermite. Elevée dans la religion chrétienne, sa mère l'avoit vouée à une éternelle virginité, et c'est pour ne point rompre ce vœu, qu'elle se donne la mort. Voilà tout le Roman.

Il nous semble d'abord que si, comme il n'y a pas lieu d'en douter, l'auteur l'a composé pour faire aimer la religion chrétienne, il s'est trompé sur les moyens ; car son ouvrage produit un effet directement contraire. Plus on

s'intéresse à l'amour d'Atala, plus on doit accuser le motif qui l'oblige à sacrifier cet amour et sa vie; et l'on ne peut disconvenir qu'une dévotion mal entendue ne soit la cause de ce double sacrifice : nous disons mal entendue; car l'ermite lui fait très-bien observer qu'il auroit été facile de la faire relever, par l'autorité ecclésiastique, d'un vœu indiscret, et qui l'engageoit d'autant moins, qu'il n'avoit pas été libre : mais il n'étoit plus temps, le poison circuloit déjà dans ses veines, et Atala, en déplorant son imprudence, sa précipitation et son manque de confiance, a dû gémir intérieurement aussi sur une croyance qui lui coûtoit tout son bonheur, et quelle outrageoit dailleurs par un suicide.

Les hommes sont trop corrompus aujourd'hui, pour qu'on puisse mettre ainsi sous leurs yeux, sans danger, la religion aux prises avec les passions et les plus chers intérêts du cœur : il faut une vertu courageuse, et presque surnaturelle, pour sentir qu'il n'est aucun sacrifice que la religion ne soit en droit d'exiger de nous, sans murmures; et cette grande vérité est depuis trop long-temps méconnue.

Au reste, l'auteur nous apprend que ce petit Roman, qui fait partie d'un grand ouvrage qu'il doit publier sous le titre de *Génie du Christianisme*, a été écrit par lui lors de son voyage dans l'Amérique septentrionale, et sou

les huttes même des Sauvages : ainsi, nous devons croire à la fidélité des couleurs qu'il a employées pour peindre leurs mœurs, et il n'y a pas lieu de douter que cette esquisse ne soit ressemblante. C'est sans doute un grand mérite; car l'on aime la vérité, même dans un roman; et si l'on tolère la fiction dans les faits, on veut au moins que tout ce qui tient aux sites, aux mœurs et aux usages se rapproche le plus possible de la Nature. C'est en nous persuadant de la réalité de ces diverses circonstances, qu'on parvient à nous intéresser pour tout ce qui n'est que de pure invention.

Nous regrettons que les bornes d'un extrait ne nous permettent pas de citer quelques-unes des pensées grandes et originales dont ce petit ouvrage abonde : nous nous en consolons, en songeant qu'elles se liront avec plus de plaisir encore dans le livre même, et qu'elles pourroient perdre hors de leur cadre. Avec autant d'imagination et d'originalité, l'auteur ne peut manquer d'obtenir de grands succès; surtout s'il choisit des sujets dont le fond se rapporte mieux aux vérités qu'il veut démontrer.

Enfin, l'on n'apprendra pas sans émotion, que cet auteur est le frère de l'infortuné marquis de Châteaubriand, petit-gendre de l'illustre M. de Malesherbes, et qui périt avec lui

sous la hache révolutionnaire. Il n'avoit pas besoin sans doute de cette douloureuse considération, pour inspirer un vif intérêt; mais nous osons croire qu'un tel souvenir est peut-être entré pour quelque chose dans le succès mérité de son ouvrage.

Tout ce qui rapelle cet homme à jamais célèbre, doit réveiller la sensibilité dans tous les cœurs honnêtes. Que d'idées grandes et morales se trouvent liées au nom de M. de Malesherbes, dont la trop courte carrière fut vouée constamment au génie des sciences et à la pratique de toutes les vertus; et dont la mort, ainsi que nous l'avons imprimé ailleurs, fut peut-être le crime le plus horrible et le plus inutile, commis au nom du peuple français! L'impression profonde et douloureuse de ce moment terrible pesera à jamais sur notre ame. Elle ne sauroit même être adoucie par l'idée, qu'il a reçu dans un meilleur monde, le prix de soixante années de vertus: cette récompense ne pouvoit jamais lui manquer; et qui peut calculer tout le bien que son existence pouvoit encore faire!

Nous remercions l'auteur d'*Atala* de nous avoir fourni l'occasion de rendre ce foible hommage à la mémoire de M. de Malesherbes; et nous avons toujours regardé comme le plus cher de nos avantages, l'honneur que nous avions de lui appartenir.

ORFEUIL ET JULIETTE, *ou le Réveil des Illusions; par mademoiselle* ***, *auteur d'*Eugenio et Virginia. 3 *vol.* in-12. *fig. Prix*, 5 *f.*, *et* 6 *f.* 50 *cent.*, *franc de port. A Paris, chez* Carteret, *rue Pierre-Sarrazin, n°.* 13; *et* Charles Pougens, *imprimeur-Libraire*, *quai des Théatins*, *n°.* 10. *An IX.* — 1801.

EXTRAIT.

JULIETTE DURFÉ, fille d'un père tué au siége de Prague, en 1741, et d'une mère qu'elle perdit étant encore au berceau, fut confiée aux soins de sa tante, madame de Séligny, femme d'un riche financier, qui la fit élever au couvent avec sa fille Hortense, en recommandant bien aux religieuses d'inspirer le goût de la vie monastique à cette jeune orpheline, dont un illustre nom formoit tout l'héritage. Juliette avoit atteint sa seizième année, sans être encore sortie de cette retraite, lorsque madame de Séligny mena sa fille au château de Flers, en Touraine, pour y passer quelque temps avec elle et son mari; et elle voulut bien permettre que Juliette accompagnât sa cousine. Ce château

appartenoit à la comtesse d'Orfeuil, au fils duquel Hortense étoit destinée, et c'étoit pour faire faire aux deux jeunes gens connoissance, que ce voyage avoit été concerté, quoiqu'il ne soit pas trop dans les convenances, ni dans l'usage ordinaire, qu'une demoiselle aille ainsi trouver son prétendu.

Quoiqu'il en soit, l'amour, qui se plaît à déranger les projets des parens, ne seconda point celui de madame de Séligny. D'Orfeuil vit avec beaucoup d'indifférence la froide et nonchalante Hortense; mais Juliette fit sur son cœur la plus vive impression, et cette impression fut réciproque. Les parens, dont cette passion contrarioit les vues, ne s'en apperçurent pas plutôt, qu'ils cherchèrent à l'étouffer. Le plus sûr étoit de renvoyer Juliette à son couvent; c'étoit aussi l'intention de madame de Séligny; mais Hortense intercéda pour sa cousine, et un certain M. de Rosinval, magistrat fort riche, fort laid, et d'un très-mauvais caractère, qui se trouvoit alors au château, ayant demandé la main de Juliette, madame de Séligny ordonna à sa nièce de voir en lui son époux. Ce Rosinval ayant surpris une conversation de Juliette avec d'Orfeuil, la menaça d'instruire ses parens de tout, si elle ne répondoit pas à son amour, ensorte qu'elle fut

obligée de ménager ce méchant homme, au risque de donner de la jalousie à d'Orfeuil, qui étoit très-susceptible d'en prendre. Enfin, madame de Séligny, de concert avec madame d'Orfeuil, fit enlever sa nièce (Rosinval l'aida dans ce projet), et la fit conduire à Font-Romeu, château abandonné, situé aux pieds des Pyrénées, et qui appartenoit à cette comtesse. On n'épargna rien pour faire accroire à d'Orfeuil que Rosinval lui avoit enlevé sa maîtresse; et comme celui-ci avoit disparu en même temps pour aller en Suisse, il le crut d'abord, et perdit plusieurs mois en de vaines recherches.

Cependant notre héroïne, confinée à Font-Romeu, sous la garde de la sévère Brigite, concierge du château, y seroit morte de chagrin et d'ennui, si elle n'avoit trouvé dans la jeune Isaure, nièce de cette femme, une société propre à calmer sa douleur. Cette nouvelle amie avoit aussi ses peines. Elevée par madame de Florange, dont la terre étoit voisine, elle avoit inspiré une grande passion à Léonce, second fils de cette dame, qui renvoya Isaure à sa tante, dès qu'elle s'en apperçut. Cela ne fit qu'irriter la passion des deux amans; et Léonce voulant absolument épouser sa maîtresse, on le fit partir pour l'armée. Il n'en trouva pas moins le moyen d'entretenir toujours avec elle

un commerce de lettres, commerce dans lequel un chien fidelle joue un grand rôle. Mais cet amant, blessé à mort à la bataille de Rosbach, écrivit à Isaure une lettre tracée de son sang, qui pensa la faire mourir elle-même de désespoir : elle tomba dans le délire, et cette nouvelle peine, ajoutée à celles de Juliette, ne fut pas la moins cuisante pour cette ame sensible et généreuse.

Dans ces conjonctures, la comtesse d'Orfeuil est atteinte d'une maladie mortelle, et déclare en expirant, à son fils, par un acte en forme, que le désir de lui assurer toute sa fortune, l'avoit portée à faire passer pour morte une sœur qu'il avoit, et dont elle lui indique la retraite. Aussitôt d'Orfeuil, accompagné du baron, son oncle, qui plus d'une fois a défendu ses intérêts auprès de sa mère, part pour aller chercher cette sœur, élevée à Font-Romeu. On se doute bien que c'étoit cette même Isaure, qui passoit pour la nièce de madame Brigite. Il arrive pour la trouver dans le délire, et la voir expirer peu de temps après ; mais il retrouve aussi sa chère Juliette, et l'épouse, afin de ne plus courir le risque d'en être encore séparé.

Ici le Roman pourroit finir ; mais il ne rempliroit point son titre : car nous n'avons encore vu ni illusions, ni réveil. D'Orfeuil mène sa

femme à Paris, et y prend un état de maison conforme à sa grande fortune; mais la méchanceté de Rosinval vient troubler le bonheur des deux époux. Il avoit semé sur le compte de Juliette, des bruits injurieux, qui, trop légèrement adoptés, la font accueillir très-froidement par toutes les jeunes femmes. Elle parvient à en découvrir la source, et la crainte de susciter un duel entre Rosinval et son mari, l'empêche de dévoiler à celui-ci cette indigne manœuvre. Elle se contente de le prier de la conduire au château de Flers, où ils vont passer quelque temps. Le chevalier de Polosan, ami de d'Orfeuil, et qui prend à Juliette un tendre intérêt, vient les rejoindre dans cette retraite, après avoir détruit ces bruits calomnieux, et s'être même battu à cette occasion. On fait encore à d'Orfeuil un mystère de tout cela; et naturellement jaloux, il prend de l'ombrage contre son ami, et, sans explication, se détache peu à peu de sa femme, se livre aux conseils du perfide Rosinval, et prend même de sa main une maîtresse, qui ne tarde pas à le ruiner. Juliette dévore en secret ses chagrins: instruite du désordre des affaires de son mari, elle engage même, pour le sauver, toute sa fortune personnelle; car l'oncle de d'Orfeuil avoit, en mourant, laissé à sa nièce seule une

partie de son bien. Trompé par de fausses apparences, d'Orfeuil croit que sa femme lui est infidelle, et sans daigner la voir ni s'expliquer avec elle, il la relègue à Font-Romeu. Cependant il est bientôt informé de la vérité, par une lettre même du perfide Rosinval. Il va le trouver et le laisse presque mort, après un combat sanglant, où lui-même est blessé. Convaincu de l'innocence de sa femme, il se rend à Font-Romeu, la trouve pleurant sur le tombeau de son amie, et les deux époux réunis pour ne plus se séparer, promettent d'avoir l'un pour l'autre un peu plus de confiance.

Telle est la marche de ce roman, où les événemens sont, comme l'on voit, assez multipliés, mais sans s'embarrasser ni se nuire. Jusqu'au moment où Juliette retrouve et épouse son amant, il y règne un assez grand intérêt; tout y est naturel et bien suivi, et les caractères sont très-bien soutenus. Mais il nous semble que l'auteur auroit dû terminer là sa fable. On est fâché de renoncer à l'estime qu'on avoit conçu pour d'Orfeuil; de voir qu'après avoir tant aimé Juliette, il en devienne tout-à-coup jaloux sans motif, et se précipite, pour se distraire de ses chagrins imaginaires, dans le libertinage et le déréglement. On regrette que Juliette, qui doit tout à son mari, lui fasse

mystère des calomnies ourdies contr'elle, le traite avec une froideur qui semble autoriser la sienne, et se refuse à des explications indispensables à son bonheur. Tout cela étoit nécessaire, sans doute, pour amener les événemens qui composent le troisième volume ; mais ce troisième volume lui-même étoit-il bien nécessaire? Nous ne le pensons pas. On peut au moins en tirer cette conséquence, qu'une femme ne sauroit être heureuse si elle n'a pas dans son époux une confiance sans réserve; et que, lorsque sa conduite n'a rien de répréhensible, lui dérober et ses démarches et ses pensées, c'est autoriser sa jalousie, et s'attirer de grands malheurs. Une telle réserve est bien moins sagesse qu'imprudence coupable ; cette histoire en est la preuve. Nos dames du grand monde ne conviendront peut-être pas de la vérité de cette maxime ; il leur paroîtra tout à la fois dangereux et ignoble, de faire de leurs époux leur premier confident; et peut-être les maris du jour sont-ils en général peu dignes de cette confiance. Cela n'empêche pas qu'elle ne soit en ménage le principe de tout bonheur, et la source de mille jouissances aussi solides que pures, mais dont les ames vertueuses peuvent seules connoître tout le prix. La corruption des mœurs actuelles, en rendant les époux absolu-

ment étrangers l'un à l'autre, a porté le coup le plus fatal à la félicité domestique ; et le divorce, en mettant le dernier sceau à cette corruption, a fait de l'union la plus sainte, un scandaleux commerce, présidé tour à tour par le vol, l'adultère et la prostitution.

Pour en revenir à cet ouvrage, nous finirons par dire que la conduite de Rosinval n'est pas assez motivée, et que la haine avec laquelle il poursuit constamment Juliette, à qui il n'a d'autre reproche à faire que d'avoir refusé sa main, parce qu'elle en aimoit un autre, n'a pas un fondement assez solide. Ce personnage ne nous a point paru dans la Nature ; il est bien rare qu'on fasse tant de mal sans un grand intérêt.

Ces défauts n'empêchent pas que ce Roman ne doive tenir une place distinguée parmi les ouvrages de ce genre qui ont paru depuis quelque temps. Il est écrit avec chaleur et simplicité, et l'auteur a su se préserver également de ce faux enthousiasme, et de ce ton de déclamation et de pédanterie si communs aujourd'hui. Il en a paru une seconde édition depuis que cet article est composé, et ce succès n'a rien qui nous étonne.

VOYAGE DANS LA HAUTE PENSYLVANIE et dans l'état de New-Yorck, *par un membre adoptif de la nation Onëida, traduit et publié par l'auteur des Lettres d'un Cultivateur américain* (M. S. Jean de Crève-Cœur). 3 *vol. in*-8°. *de* 4 *à* 500 *pages, ornés d'estampes, cartes et tableaux. Prix, broché,* 18 *fr. et* 22 *fr. franc de port. De l'Imprimerie de* Crapelet. *A Paris, chez* Maradan, *Libraire, rue Pavée St. André-des-Arcs, n°.* 16. *An IX.* — 1801.

EXTRAIT.

M. Saint-Jean de Crève-Cœur est connu, depuis long-temps, par ses Lettres d'un Cultivateur Américain, et doit à cet ouvrage, qui a joui et jouit encore d'un grand succès, la réputation d'un homme de beaucoup d'esprit, et d'un écrivain vraiment philosophe, dans la plus favorable acception de ce mot. La lecture du *Voyage dans la haute Pensylvanie* ne démentira aucun de ces titres, et ne peut qu'ajouter même à la renommée de l'auteur. Il est difficile de faire mieux connoître un pays dans toutes les parties qui peuvent intéresser le moraliste, l'observateur, l'agronome, le phy-

sicien et l'amateur d'histoire naturelle ; et quoique cet ouvrage n'ait point une marche déterminée ni une forme méthodique, il instruit en amusant, il plaît, il intéresse tout-à-la-fois ; et il inspire la plus vive curiosité de connoître et même d'habiter un pays qui fournit à l'auteur tant de descriptions intéressantes, tant de peintures animées ; un pays enfin dans lequel la Nature est en quelque sorte vierge, et fait naître à chaque pas, dans notre ame, des sensations qui, pour être nouvelles, n'en sont pas moins très-attachantes.

S'il faut en croire M. de Crève-Cœur, qui ne prend ici que le titre modeste de traducteur, le manuscrit de ce Voyage, embarqué sur un vaisseau qui a fait naufrage à l'embouchure de l'Elbe, n'a été sauvé qu'avec peine de la fureur des ondes. Il a même beaucoup souffert, et plusieurs pages, devenues illisibles par suite de cette avarie, sont la cause des lacunes qu'on remarque en effet dans cet ouvrage. Les lecteurs ne sont plus aujourd'hui dupes de ces sortes d'histoires, employées si souvent soit pour piquer leur curiosité, soit pour mettre à couvert l'amour-propre de l'auteur ; soit enfin pour donner, par un vernis de singularité, plus de prix à un ouvrage. Celui-ci n'avoit pas besoin de cette ressource, qu'il faut laisser aux

charlatans littéraires, plus communs encore que les empiriques en l'art de guérir. Il est fait pour attacher, et par lui-même et par la manière dont il est écrit. Dédié au célèbre Georges Wáshington, il nous donne, sur le compte de ce grand homme, une foule de détails et d'anecdotes qu'on lit avec le plus vif intérêt, et qui inspirent pour lui la plus tendre vénération.

Les premiers chapitres renferment sur les sauvages des bords de l'Ohio et des pays environnans, des particularités qui portent le caractère de la vérité, et desquelles il résulte que la vie sauvage, que tant de sophistes ont pris à tâche d'exalter aux dépens de la vie civilisée, est le pire de tous les états de l'homme; et que c'est acheter trop cher l'indépendance que de la payer au prix d'une inquiétude continuelle sur les premiers besoins de l'existence, accompagnée souvent d'une privation totale des objets de nécessité première et absolue. Ces peintures, faites par un voyageur instruit, impartial et vraiment philosophe, acheveront de prouver, à ceux qui en doutent encore, que la vie nomade n'est bonne que dans les livres; que l'homme a trop d'ennemis à combattre sur la terre pour errer presque nud dans les forêts; et que la civilisation, malgré tous les maux qui dérivent de ses abus plutôt que d'elle-

même, est le seul mode d'existence qui convienne à des êtres créés à l'image de Dieu. L'attachement des sauvages pour leur genre de vie, dont rien ne peut les désaccoutumer, ne prouve selon nous, autre chose sinon que d'une part, la force de l'habitude; et de l'autre, l'imperfection de leur intelligence, qui les rapproche plus de la brute que de l'homme raisonnable.

Nous ne suivrons pas l'auteur dans le reste de ce volume, composé de dix-sept chapitres, qui renferment des faits, des descriptions, des relations plus ou moins intéressans et pittoresques, mais tous dignes d'être lus avec autant d'avidité que de plaisir. Le tome second, qui offre le même nombre de chapitres, commence par une ancienne tradition Cherokée, vraiment curieuse, et faite pour donner une juste idée de la théologie des sauvages et de leurs opinions religieuses. Mais, ce qu'on ne lira pas sans le plus vif intérêt, c'est l'excursion de deux voyageurs dans des bois, où ils s'égarent à la recherche des arbres à abeilles. Absolument perdus pendant trois jours, sans aucune possibilité de retrouver leur chemin, sans feu ni moyens d'en faire, sans nourriture d'aucune espèce, leur sort est vraiment terrible: enfin, au moment d'expirer de lassitude et de besoin, et sur le point d'égorger leur chien fidelle pour

se

se désaltérer avec son sang et retarder ainsi leur trépas de quelques heures, ils déterrent une espèce de truffe sauvage qui leur donne des forces et sert à prolonger leur existence jusqu'à ce qu'ils rencontrent un troupeau de vaches, dont le lait achève de les rendre à la vie. En suivant ces animaux, qui retournent chaque soir au gîte, ils trouvent enfin une habitation où tous les soins les plus humains leur sont prodigués. Ce morceau est peut être la lecture la plus attachante qui existe même dans aucun roman; il fait passer l'ame successivement par tous les degrés de la crainte et de l'espoir : on croit à chaque instant entendre ces malheureux voyageurs expirer de besoin; et la joie qu'on éprouve en les voyant sauvés est au-dessus de toute expression. Ce chapitre seul mérite qu'on se procure l'ouvrage.

La description de la fameuse cataracte de Niagara occupe une grande partie de ce volume; et tout ce qui tient à ce grand phénomène de la Nature se lit avec beaucoup d'intérêt. Des planches, bien faites, achèvent de donner une idée de cette majestueuse horreur, près de laquelle la fameuse chûte du Rhin, que nous avons eu l'occasion d'admirer plus d'une fois à Lauffen, n'est qu'une petite cascade. Le Voyage dans la haute Virginie commence au

chapitre treizième, et offre des détails d'économie rustique très-curieux, tels par exemple que l'usage du sel pour civiliser les troupeaux, qui, épars sans guide dans d'immenses forêts, reviennent à la ferme, attirés par cette nourriture, dont ils sont singulièrement friands. Ces détails sont entremêlés d'histoires particulières, racontées par les différens habitans chez lesquels nos voyageurs font quelque séjour, et qui toutes se rapportent au but principal de l'ouvrage, qui est de faire connoître, sous leurs rapports physiques et moraux, les colonies du nord de l'Amérique.

Le commencement du troisième volume renferme une description très-curieuse du fameux fleuve de Mississipi, et des pays qu'il arrose. Tous les défrichemens entrepris dans ces vastes contrées par les Européens, sont d'un grand intérêt ; on aime à suivre ces nouveaux Robinsons dans tous ces travaux créateurs, dont ils sont bientôt récompensés ; car la fertilité de ce sol, absolument neuf, est telle, qu'en peu d'années d'incultes forêts sont métamorphosées en champs de blé, en gras pâturages, en vergers délicieux, en plantations charmantes. Il faut dire aussi que le gouvernement vraiment paternel des Etats-Unis n'épargne rien pour encourager ces colons utiles.

Exemption totale d'impôts, concession de terrains, secours de toute espèce, établissemens de chemins, de postes, etc., etc.; rien n'est étranger à sa sollicitude. Ces soins sont suivis de grands succès; la population de ces contrées augmente dans une proportion surprenante; et l'on voit, par des tableaux bien faits et sur l'exactitude desquels il paroît que l'on peut compter, que leur commerce et leur marine font des progrès aussi rapides. L'auteur entre à ce sujet, dans des détails d'économie politique vraiment intéressans, et qu'il faut lire dans l'ouvrage même, ainsi que tout ce qui concerne les usines, les fabriques naissantes, les progrès de l'industrie, et les formes patriarchales d'un gouvernement fondé sur l'amour de l'humanité, la simplicité, et l'exercice de toutes les vertus.

Une production du genre de celle-ci n'étoit pas susceptible d'un extrait régulier, et nous nous sommes interdit les citations, parce qu'il auroit fallu leur donner trop d'étendue, pour en faire apprécier tout le mérite. Nous nous estimerons heureux, si cette rapide analyse a pu donner à nos lecteurs le désir de connoître cet ouvrage, l'un des plus curieux et des plus agréables qui aient paru depuis long-temps, et qui joint, au mérite de la vérité, tout le charme des pein-

tures romanesques les plus faites pour plaire aux imaginations avides de sensations neuves et imposantes.

Ce Voyage est orné de portraits, planches et cartes gravés sous la direction du célèbre Tardieu, dont le nom porte sa recommandation avec lui. Il sort des presses de Crapelet; et l'on s'en appercevra facilement à la beauté de l'impression et à la correction du texte. Enfin, sans répéter les éloges que nous avons donnés en commençant, nous pouvons dire que cette entreprise est une de celles qui fait le plus d'honneur aux lumières du libraire Maradan, dont le zele actif et éclairé ne cesse d'enrichir nos bibliothèques d'utiles ouvrages. Ses spéculations vraimens nobles et grandes, montrent tout à la fois en lui l'homme instruit, et le véritable négociant; deux qualités qu'on aimeroit à rencontrer plus souvent chez les libraires de la capitale; et dont il doit peut-être le développement au célèbre Panckoucke, à l'école duquel il s'honore d'avoir été. Il est facile de voir ici qu'il n'a rien épargné pour que l'exécution de cet Ouvrage répondît à son mérite et à l'accueil distingué qu'il reçoit.

LETTRES SUR LE PORTUGAL, *écrites à l'occasion de la guerre actuelle, par un Français établi à Lisbonne, avec des Observations sur le Voyage du Duc* du Châtelet, *et des détails sur les finances de ce Royaume ; publiées par* H. Ranque, *Docteur en médecine, Membre de la Société médicale de Paris et de la Société littéraire de Bordeaux.* 1 *vol. in*-8°. *de* 168 *pages. Prix,* 1 *fr.* 80 *c., et* 2 *fr.* 50 *c. franc de port par la poste. A Paris, chez* Desenne, *Libraire, palais du Tribunat, n°.* 2 ; *et se trouve à Bordeaux, chez* Audibert et Comp. *Imprimeurs-Libraires. An IX* — 1801.

EXTRAIT.

NOUS possédons deux principaux Voyages en Portugal ; celui de l'anglais Murphy, et celui du duc du Châtelet, dont M. Bourgoing vient de nous donner une nouvelle édition, avec beaucoup d'augmentations qui sont de lui. Ces deux ouvrages, quoiqu'estimés et estimables, renferment plus d'une erreur. L'auteur de ces Lettres, qui a fait un très-long séjour à Lisbonne, relève, dans une réponse à son éditeur, les principales, et le fait avec un ton

de modération et d'honnêteté qui prévient en sa faveur, et qui est d'un bon augure pour la justesse de sa critique. Viennent ensuite les différentes Lettres qu'il écrit au docteur Ranque, son ami, qui se proposant d'aller en Portugal avec l'armée française, l'avoit prié de lui donner quelques notions sur ce pays.

La première de ces Lettres traite de la position géographique du Portugal, de sa division, de son sol, de ses productions naturelles, de son agriculture, des différentes denrées qu'il offre à la consommation, et des nombreux tremblemens de terre qu'il a essuyés depuis cinq ou six siècles. On y voit que la Nature a tout fait pour ce pays, et que la plupart des terres n'en sont pas moins incultes; ce qu'il faut attribuer à différentes causes, dont les principales sont de fausses combinaisons de la part du gouvernement, la multiplicité des célibataires religieux, la trop grande étendue des propriétés territoriales, et le peu d'aptitude du peuple au travail sous un climat brûlant. Les oranges, les raisins et les figues sont, selon l'auteur, les seuls bons fruits que l'on trouve en Portugal; les légumes y sont précoces, d'une bonne qualité, et les mêmes qu'on cultive dans les provinces méridionales de France; le froment, l'orge et le maïs sont à-peu-près les seuls

grains qu'on y récolte, et suffisent à peine pour nourrir les habitans pendant les deux tiers de l'année ; le commerce leur fournit le reste. La principale richesse du pays, ce sont ses vins, qui seroient bien meilleurs encore, s'ils étoient mieux fabriqués. Les plus recherchés sont ceux de Porto, dont les Anglais font une très-grande consommation ; et parmi les vins de liqueur, ceux de Sétuval, qui, quoique très-renommés à juste titre, ne valent pas selon nous, nos muscats de Rivesaltes et de Frontignan. L'olivier est encore une source de richesses pour ce pays ; mais l'huile qu'on en tire, grâce à sa mauvaise fabrication, est d'une qualité très-inférieure ; les Portugais s'en servent également pour la lampe et pour la table ; ce qui ne fait pas l'éloge de la délicatesse de leur palais.

Ce pays ne renferme que les quadrupèdes ordinaires de notre climat : la volaille, qu'on y élève très-facilement, y est fort multipliée ; et le gibier y abonde dans les terres incultes. Quant au poisson, il s'y trouve également en très-grande quantité, les côtes de la mer et les rivières étant extrêmement poissonneuses ; et cet article est d'une ressource inappréciable pour la nourriture du peuple. Si, malgré tant d'avantages, le Portugal est généralement

pauvre, on voit au moins que ce n'est pas la faute de la providence.

La seconde Lettre renferme quelques notions historiques sur le gouvernement de ce pays, qui secoua le joug des Maures dans le onzième siècle, et qui, tantôt soumis à l'Espagne, tantôt gouverné par ses propres souverains, recouvra son indépendance par la révolution si célèbre de 1640, qui mit la maison de Bragance sur le trône, qu'elle a toujours occupé depuis. Il faut lire, dans l'ouvrage même, des détails intéressans, tant sur la cause de l'état de démence dans lequel la reine actuelle est tombée, que sur le caractère du prince régent.

La liste des ports du Portugal; des apperçus sur son commerce, ses douanes et l'état de sa marine, sont l'objet de la troisième Lettre. L'auteur fait voir combien la protection des Anglais est nécessaire à cette puissance, pour la conservation et l'exploitation du commerce de ses colonies. Sa marine, beaucoup trop foible pour les protéger, ne peut se passer des secours et de l'appui de ces souverains des mers, qui lui font payer cher cette assistance. Il ne faut donc pas blâmer inconsidérément le Portugal de cette politique; elle est en quelque sorte devenue nécessaire à son existence.

La Lettre quatrième renferme des observations sur les finances, la législation et le clergé. On voit avec étonnement que l'Etat qui possède les mines d'or les plus abondantes de la terre, a été obligé de créer un papier-monnoie forcé, qui perd vingt-sept pour cent sur la place ; dont l'effet a été de faire renchérir, d'une manière effrayante, tous les objets de consommation ; et qui a donné occasion, selon l'auteur, à des Anglais de verser dans la circulation une multitude de billets faux de leur fabrique, ce qui n'a fait qu'ajouter au désordre de cette malheureuse ressource. Le gouvernement a senti enfin sa faute : il s'occupe maintenant de retirer ce papier ; mais l'on sent que cette opération ne peut s'exécuter que lentement, et que l'Etat en aura long-temps encore à souffrir. Si tout ce que dit l'auteur des tribunaux du Portugal et de la manière d'y rendre la justice est exact, Dieu nous préserve d'être un jour obligés d'y plaider ! On n'y voit point la fin des procès ; et un débiteur de mauvaise foi est à-peu-près sûr de ne jamais payer : aussi la confiance est-elle nulle et le crédit rare ; les étrangers en trouvent plus facilement que les nationaux.

On compte en Portugal trois archevêchés, quatorze évêchés, plus de cinq mille paroisses,

quatre cents dix-sept couvens d'hommes, cent dix communautés de filles, etc. Tout cela n'est pas fait pour favoriser la population. Mais on apprend avec plaisir que le pouvoir de l'Inquisition est réduit à rien, et que ce tribunal odieux n'existe en quelque sorte que de nom.

La cinquième Lettre a pour objet la description de Lisbonne, dont tous les quartiers rebâtis depuis le tremblement de terre de 1755, offrent de la grandeur et de la régularité, mais dont les anciennes rues sont obscures, étroites et tortueuses. On y trouve encore beaucoup de ruines; et il paroît que la police est bien mal exercée dans cette capitale, puisque les rues y sont d'une mal-propreté dégoûtante; qu'on n'y fait point usage de lanternes; et que le vol à force ouverte y est organisé pendant toutes les nuits. Un tel état de choses, dans une ville peuplée de près de trois cents mille ames, accuse le gouvernement, qui ne s'occupe pas d'y remédier; et n'est pas propre à y attirer les voyageurs. Cette ville offre cependant un grand nombre d'établissemens faits en faveur de l'humanité, des lettres et des sciences (sans parler de l'Université de Coïmbre, si célèbre dans toute l'Europe). On y trouve un cabinet d'histoire naturelle, un jardin botanique, une académie des sciences, plusieurs bibliothèques

publiques, etc., etc. De tels monumens honorent une nation, et prouvent en faveur de son goût pour l'étude.

L'auteur revient, dans la Lettre sixième, sur l'agriculture, le commerce et l'état des sciences dans ce pays. Il entre ici dans de plus grands détails, que l'extension que nous avons déjà donnée à cet extrait ne nous permet pas de suivre ; mais qui ne peuvent qu'intéresser le lecteur, et qui portent tous les caractères de la vérité.

La Lettre septième et dernière traite des mœurs, des usages et des préjugés de cette nation ; et ce n'est ni la moins intéressante, ni la moins curieuse de ce recueil. On y voit que les femmes commencent à jouir, dans ce pays, de beaucoup plus de liberté qu'autrefois, et que les maris y sont presque autant civilisés qu'en France. Le peuple y est grossier, superstitieux, vindicatif ; mais rampant auprès de ceux dont il attend quelque chose. L'auteur rapporte plusieurs traits de sa superstition, qui sont assez curieux, et qui semblent appartenir au quatorzième siècle beaucoup plus qu'au dix-neuvième ; mais comme il s'en donne pour témoin oculaire, on ne sauroit trop les révoquer en doute ; et d'ailleurs ils s'accordent très-bien avec l'opinion qu'on

a en France de ce peuple, qui, par son insouciance, sa sobriété, la douceur de son climat, et la bonne opinion qu'il a de lui-même, est beaucoup plus heureux qu'à plaindre. Tel est au moins le sentiment de l'auteur, qui termine sa dernière Lettre par cette observation.

On ne lira point sans plaisir cet ouvrage, écrit simplement et sans prétention; dans lequel les faits sont accompagnés de réflexions fort sages, et qui suffit pour donner une idée du Portugal à tous ceux qui se contentent de simples apperçus sur un pays, c'est-à-dire au plus grand nombre des lecteurs. Nous avons seulement remarqué, avec peine, l'extrême négligence avec laquelle il est imprimé: les fautes grossières d'impression, et même d'orthographe, qu'on y rencontre à chaque page, et dont un très-petit nombre seulement est relevé dans l'errata, attestent tout à la fois l'ignorance du compositeur et l'insouciance de celui qui a été chargé de revoir les épreuves. On trouvera sans doute que nous revenons bien souvent sur des remarques de ce genre. Cela peut être; mais nous voudrions de bien bon cœur n'être jamais obligés de les faire.

LE SOLITAIRE DES PYRÉNÉES, *ou Mémoires pour servir à la vie d'Armand, marquis de Felcourt; par* G.... L.... (Gaudin de la Grange). 3 *vol. in*-12. *fig. Prix, broché,* 5 *fr., et* 6 *fr.* 50 *cent., franc de port. A Paris, chez* Maradan, *libraire, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs*; *n°.* 16. — *An* 9.

EXTRAIT.

NOUS ne craignons pas de trouver beaucoup de contradicteurs, en assignant au *Solitaire des Pyrénées*, une place distinguée parmi les ouvrages d'imagination qui ont paru depuis quelque temps. Ce Roman, qui joint au charme d'une grande simplicité celui de la vraisemblance; dans lequel les personnages sont conséquens et vrais; où la marche des événemens, réglée sur celle des passions, n'est jamais en opposition avec celle de la Nature; où l'on ne trouve ni caverne, ni revenans, ni spectres, ni voleurs, ni vieux châteaux, rien en un mot, de ces puérilités soi-disant anglaises, qui font pâmer plus d'une lectrice parisienne: ce Roman, disons-nous, ne peut manquer de plaire aux bons esprits, qui veulent être émus par

des moyens simples et naturels, attachés par des faits vraisemblables, intéressés par des événemens qui ne sortent ni du cercle des convenances, ni de celui de la possibilité ; qui préfèrent un style remarquable par son élégante simplicité, à ces déclamations ampoulées, plus dignes d'un écolier de rhétorique que d'un écrivain raisonnable ; qui cherchent enfin, dans la lecture d'un roman, un délassement sans fatigue, des jouissances sans crispations, et des émotions sans terreur. Ces bons esprits, qui tôt ou tard décident du sort d'un livre, et dont l'opinion finit par faire autorité, ont déjà marqué, au *Solitaire des Pyrénées*, l'honorable rang qu'il doit occuper dans les bibliothèques de ce genre ; et, s'il faut en juger par le débit rapide et le succès très-remarquable qu'il continue d'obtenir, il paroît qu'un grand nombre de lecteurs est de leur avis.

Essayons, par une courte analyse, de donner quelqu'idée de la marche de cette nouvelle production.

A peine uni à la jeune Cecile d'Harleville, Adolphe de Villefort voit mourir entre ses bras, la marquise de Villefort, sa mère. En expirant, elle recommande à ses enfans de se rendre auprès du marquis de Felcourt, son frère et l'oncle d'Adolphe, qui vit dans une espèce de

désert, aux pieds des Pyrénées. Une lettre qu'elle leur remet pour M. d'Aste, médecin de Toulouse, et l'intime ami du marquis, leur facilitera l'accès de cette solitude. Ils suivent de point en point les instructions de leur mère, et M. d'Aste les ayant laissés à Mirepoix, prit le devant, pour aller prévenir M. de Felcourt de leur arrivée. Ce bon vieillard ne sait pas plutôt son neveu aussi près de lui, qu'il s'empresse de lui envoyer ses chevaux pour l'amener au Désert.

Nos jeunes gens inspirent à leur oncle la plus tendre amitié; et comme de ce sentiment découle presque toujours la confiance, il se résout à leur apprendre l'histoire de sa vie, et les raisons qui lui ont fait abandonner le monde pour vivre dans cette solitude. Afin de s'épargner l'embarras ou l'ennui d'une longue narration, il leur remet un cahier qui renferme toutes ses aventures. C'est proprement ici que le Roman commence.

Nous apprenons, en lisant cet écrit, que le marquis de Felcourt perdit très-jeune les auteurs de ses jours, et fut élevé avec sa sœur (la marquise de Villefort), par les soins de M. d'Andreuil, son oncle et son tuteur. Devenu capitaine dans le régiment de cet oncle, il s'y prit bientôt d'une vive amitié pour un officier

nommé Montrosay, et cette liaison influa sur tout le reste de sa vie. Ce nouvel ami, qui déplut toujours à la sœur du marquis, vint occuper un logement dans son hôtel, et s'y rendit bientôt le maître, en abusant des sentimens et de la douceur de M. de Felcourt. Un voyage en Amérique le délivra de cet hôte incommode, pendant l'absence duquel il se maria, encore contre l'avis de sa sœur, qui avoit mieux jugé que lui du caractère de sa future. Cependant la maladie de M. d'Andreuil l'oblige de quitter son épouse, pour se rendre en Languedoc, auprès de cet oncle, qui meurt dans ses bras. Dans cet intervalle, Montrosay revient d'Amérique, loge de nouveau à Paris, à l'hôtel de Felcourt, et ne tarde pas à séduire la femme de son ami. Tous deux cependant viennent le rejoindre en Languedoc, où les affaires de la succession de son oncle avoient prolongé son séjour. Ils y sont accompagnés par une madame de Chennevières, intime amie de madame de Felcourt, et qui joue un grand rôle dans cette histoire. Cette femme artificieuse, éprise d'un violent amour pour le marquis, et qui favorisoit les désordres de sa femme, vient à bout de séduire le solitaire et de le faire succomber. Montrosay et madame de Felcourt le surprennent dans cet instant. Grande rumeur au château. Madame

de

de Chennevières meurt de désespoir, voyant que Felcourt la soupçonne d'être de moitié dans cette trahison; madame de Felcourt s'enfuit en Amérique avec son amant; et l'infortuné marquis apprend que sa fille, enlevée par les artifices de madame de Chennevières, a disparu de son hôtel à Paris. Tous ses efforts pour la retrouver, sont inutiles; et quoiqu'en mourant, madame de Chennevières ait donné, sur l'enlèvement de cet enfant, toutes les lumières qu'elle en avoit, sa trace est tellement perdue, que depuis quinze ans son père n'en a eu aucunes nouvelles. Cependant Montrosay, ramené par ses remords et les ordres de son amante expirante, revient d'Amérique, apprendre à M. de Felcourt, la fin déplorable de son épouse; et lui-même meurt bientôt dans le château de son ancien ami, des suites d'un accident et d'une opération qui, en le privant de sa qualité d'homme, l'ont puni dans le principe même de tous ses crimes.

Ici finit le manuscrit de M. de Felcourt. Le reste de l'ouvrage est consacré à la recherche de sa fille; recherche dans laquelle il est aidé par Adolphe et Cécile, qui déploient en cette occasion, une générosité bien rare, car il n'est pas ordinaire que des neveux se donnent tant de peine pour faire rentrer chez leur oncle son

unique héritière. M. de Felcourt retrouve enfin cette chère enfant chez un gentilhomme de Normandie, qui l'avoit élevée et dont elle passoit pour être la fille. Tout se débrouille alors : il la marie selon son inclination, et commence enfin à goûter le bonheur, après tant d'années de chagrins et de traverses.

Ce léger apperçu suffit pour donner une idée de ce Roman, dans lequel on regrette qu'Adolphe et Cécile, couple aimable pour lequel on s'étoit senti d'abord beaucoup d'inclination, cessent tout-à-coup d'être les personnages principaux : mais, s'il faut en croire l'auteur, le fond de cette histoire est véritable, ce que nous n'avons pas de peine à nous persuader ; car chacun des événemens qu'elle renferme ne sort pas du cercle de la vraisemblance. Nous ne reviendrons point ici sur les éloges que nous lui avons donnés en commençant cet article ; il nous suffira d'avoir inspiré, à ceux qui ne la connoissent point, le désir de la lire, pour être assurés de leur reconnoissance. On ne peut trop engager l'auteur à se livrer à ce genre, dans lequel il est fait pour obtenir des succès, d'autant plus honorables que le bon goût ne les lui reprochera point, et que les amis de la saine littérature s'empresseront toujours d'y applaudir.

TRAITÉ DE L'ORTHOGRAPHE FRANÇOISE, en forme de Dictionaire, *enrichi de Notes critiques et de Remarques sur l'Etymologie et la Prononciation des mots, le genre des noms, la conjugaison des verbes irréguliers et les variations, avec une Préface grammaticale, un Traité de versification françoise et un Dictionaire géographique. Par* P. Restaut. *Nouvelle édition revue, corrigée, augmentée et prosodiée d'après les principes de* d'Olivet, *et dans laquelle on a fait les additions suivantes :*

1°. On a fondu, dans le cours du Dictionaire, tous les termes du nouveau régime; 2°. on a inséré dans le Dictionaire géographique le nom des départemens pour toutes les villes de France; 3°. on a donné un Supplément à part contenant plusieurs plantes á phénomène, plusieurs articles d'arts et de sciences, etc.; 4°. ce Supplément est suivi d'une liste des termes ajoutés ou augmentés, et de tous ceux qui ne se trouvent dans aucun dictionaire de langue françoise; 5°. ces augmentations sont précédées d'un discours sur la

prosodie. Par *Claude-Félix Roger*, ancien maître de langues; avec cette épigraphe :

Sermones dulces cantusque prosodia præstat.

. . . . . .La plus noble pensée
Ne peut plaire à l'esprit, si l'oreille est blessée.
BOILEAU, *Art. poét.*

2 *vol.* in-8°. *d'environ* 700 *pages chacun. Prix, broché*, 12 *fr.*, *et* 17 *fr.*, *franc de port. A Paris, chez* Richard, Caille *et* Ravier, *Libraires, rue Haute-feuille*, *n°.* 11. — *An IX.* — 1801.

EXTRAIT.

L'ÉTENDUE de ce titre qui fait voir, d'un coup-d'œil, tout ce que renferme cet utile ouvrage, nous dispense d'entrer dans de grands détails, et l'on sait d'ailleurs qu'un dictionnaire grammatical n'est guère susceptible d'extrait. La réputation de celui-ci est faite depuis longtemps, et la célébrité des du Marsais, des d'Olivet, des Girard, etc., n'a même porté aucune atteinte à celle de Restaut, qu'on citera toujours comme le Grammairien le plus utile, parce que ses écrits sont à la portée de tout le monde.

Nous nous bornerons à remarquer, comme un avantage très précieux, et que n'offre aucun

dictionnaire de langue française, que, dans la nouvelle édition de celui-ci, la prosodie de chaque mot est exactement marquée, non par des phrases surabondantes, comme dans le grand vocabulaire français et le dictionnaire critique de Ferraud; mais par les signes - et ◡ qui, placés au-dessus de chaque syllabe de chaque mot, indiquent, du premier coup-d'œil, les longues et les brèves, en sorte qu'il suffit de l'ouvrir, pour vérifier la prononciation de chacun des termes de notre langue; travail immense, et dont l'utilité ne peut manquer d'être appréciée, sur-tout aujourd'hui; car le débordement d'hommes du Midi, qui a inondé la capitale, depuis dix ou douze ans, y a tellement dénaturé la prononciation, que les étrangers, qui entendent gasconner le français dans tous les bureaux, dans toutes les assemblées, et même dans tous les salons de Paris, ne savent plus à quoi s'en tenir sur la quantité de la langue française. La leur indiquer avec la plus scrupuleuse exactitude, comme l'a fait l'éditeur actuel de ce Dictionnaire, c'est avoir acquis de véritables droits à la reconnoissance publique: aussi tout homme jaloux de bien parler le français, ne peut se dispenser d'acheter et de consulter souvent cette édition; le dictionnaire de l'Académie ne peut même dispenser de ce

soin, puisque la prononciation n'y est pas indiquée.

Un discours sur la prosodie française, qui appartient tout entier au nouvel éditeur, précède la préface grammaticale de Restaut. On ne sauroit le lire avec trop d'attention; on y reconnoîtra l'homme instruit, l'écrivain judicieux, et qui connoît parfaitement les finesses de la langue. C'est surtout aux étrangers et aux Français méridionaux, que nous en recommandons la lecture. On aura beau parler purement et correctement sa langue, si l'on en ignore la prosodie, on ne captivera jamais complètement ses auditeurs. La prononciation est au discours ce que le coloris est au tableau; elle seule lui donne le mouvement et la vie.

Si cette vérité avoit besoin de preuves, nous citerions à l'appui le plaisir, que l'on éprouvoit autrefois, en écoutant discourir la bonne compagnie de Paris, et surtout les hommes instruits de la Cour. Quoiqu'ils parlassent leur langue avec moins de pureté que les gens de lettres, ils mettoient dans leur élocution une sorte de facilité, d'abandon qui charmoit singulièrement les oreilles délicates, et dont il est très difficile de se former une idée lorsqu'on n'en a pas été témoin.

Après avoir payé à l'éditeur, le tribut d'éloges

mérités, auquel il a droit, nous ne terminerons pas cet article, sans dire un mot de l'exécution typographique de ce Dictionnaire. La beauté des caractères, la correction du texte, l'égalité du papier et l'uniformité du tirage, sont autant d'objets négligés par un grand nombre de typographes modernes, et qui se font distinguer ici avec avantage.

Nous ne saurions donc trop louer le soin que les libraires Richard, Caille et Ravier ont apporté à cette utile entreprise; et, malgré les frais énormes qu'elle a dû entraîner, ils ont établi cet ouvrage à un prix dont la modération fait l'éloge de leur désintéressement, et qui doit en même temps déjouer la cupidité des contrefacteurs, si quelque chose étoit capable de mettre des bornes à leur audace, qu'il paroît cependant qu'on s'occupe aujourd'hui de réprimer. Une cause qui a fait assez de bruit à Paris, il y a quelque temps, et dont le jugement honore les magistrats qui l'ont rendu, nous fait penser au moins que les propriétés littéraires vont devenir aussi sacrées que toutes les autres.

VOYAGES dans la Caverne du malheur, *traduits de l'allemand de* Spies, *par* C. L. Sevelinges. 2 *vol. in*-12, *fig. Prix*, 3 *fr.* 60 *c.*, *et* 4 *fr.* 50 *c. franc de port par la poste. A Paris, chez* Maradan, *Libraire, rue Pavée Saint-André-des-Arcs, n°.* 16. *An IX.* — 1801.

EXTRAIT.

A l'aspect des cadavres du voleur et de l'assassin, qui, cloués sur l'instrument de leur supplice, tapissent souvent les grandes routes, le cœur de l'auteur s'est ému ; et, ainsi qu'il nous l'apprend dans un très-court avant-propos, « il reculoit effrayé et tremblant, en songeant » qu'une faute légère pouvoit, selon le mo- » ment et la conjoncture, faire de l'honnête » homme un brigand ; de l'être le plus sen- » sible un assassin ; du meilleur patriote un » factieux et un traître. » Plein de cette idée, il pénétra dans ce qu'il appelle les antres du malheur, c'est-à-dire dans les prisons et dans les cachots, et se fit raconter par les criminels repentans, leur histoire. Ce sont ces récits, qui tous confirment l'opinion de l'auteur, qu'il nous offre aujourd'hui, et qui, au nombre de sept, composent ces deux volumes.

Ici, c'est un homme qui devient tour-à-tour le meurtrier de son père, le bourreau de son fils et l'assassin de sa maîtresse ; et cela par une suite de circontances dont l'intérêt fait pardonner l'horreur. Condamné à mort, le prince commua sa peine en une prison perpétuelle, aux fers, au pain et à l'eau, supplice plus cruel encore que la mort même.

Là, c'est un receveur des tailles, père de famille, honnête homme d'abord, mais que l'abus qu'il fait des deniers de sa recette entraîne dans le crime et conduit à la mort ; d'où l'auteur conclut: « Que l'homme qui a commis une faute » essentielle se trouve progressivement et irré» sistiblement entraîné à en commettre d'autres, » pour dérober la première aux yeux pénétrans » de ses semblables. »

L'histoire d'un jeune homme qui parvient, par ses talens, à la plus grande faveur auprès d'un grand prince; qui, par une suite de l'inconstance qui règne dans les Cours, se voit précipité du haut de la roue de fortune dans un abyme de maux ; et qui, après une longue captivité, retrouve sa femme épouse d'un autre, et mère d'une nouvelle famille, termine le premier volume, et fournit à l'auteur cette réflexion, plus vraie que neuve, et plus juste que bien exprimée : « Lorsque, dit-il, je vois des enfans

» jouer à la balle et la lancer en l'air de toutes » leurs forces, je me rappelle toujours l'in- » fortuné Frédéric; il monta et retomba comme » elle. »

L'auteur a pour but, dans la quatrième histoire, par laquelle commence le second volume, de prouver que trop de sévérité de la part des pères tend souvent à ne faire que des hypocrites de leurs enfans, « qui se croient innocens tant » qu'ils ne sont pas découverts. » C'est ce faux système, mis en pratique par Godefroy Smith, » qui ne comprenoit pas que la discipline d'un » ménage pût être autre chose que celle d'un ré- » giment », qui précipita son fils Wilhem dans une suite d'aventures, de malheurs et de forfaits, qui alloient le conduire au supplice comme déserteur et comme assassin, lorsqu'une maladie contagieuse l'enleva le sixième jour de sa détention.

Dans la suivante, on voit un riche marchand qui ne devoit son opulence qu'à son industrie, et qu'un mouvement de vanité, auquel il céda pour persuader qu'il étoit plus riche encore qu'on ne le croyoit, conduisit à sa ruine totale. C'est ainsi que l'imprudence, et la nécessité de soutenir un premier mensonge, perdent souvent l'homme le plus honnête. Celui-ci termina ses jours dans l'Amérique septentrionale, où le

désespoir l'avoit conduit, et où, par l'effet d'une cruelle méprise, il fut pendu comme espion.

« Une main invisible semble conduire quel-» ques mortels d'infortune en infortune, jus-» qu'à la mort. » C'est ce que prouve, jusqu'à l'évidence, l'histoire de *Frédéric*. Ce malheureux jeune homme, arrêté et puni sans cesse pour des forfaits qu'il n'a pas commis, finit par être roué vif, comme empoisonneur de sa femme, tandis que c'étoit la fille de cette infortunée qui étoit l'auteur de ce crime. La mémoire de Frédéric fut réhabilitée; la véritable criminelle punie; et les juges, qui avoient condamné un innocent sur de simples apparences, dûrent l'être cruellement par leurs remords! Le Recueil des Causes célèbres n'est rempli que de trop d'histoires semblables. Celle-ci est vraiment intéressante.

La suivante, qui termine l'ouvrage, est à-peu-près dans le même genre. Une jeune fille est accusée d'un infanticide commis par une autre; mais, faute de preuves, les juges ne la condamnent heureusement qu'à trois années de détention dans une maison de force. Pendant sa captivité, son innocence, et celle d'un curé qu'on avoit puni comme étant le père de l'enfant, furent reconnues; mais elle mourut quelque temps après, des chagrins que lui

causa l'injuste jalousie d'un mari qui l'avoit précédée au tombeau ; car toutes ces histoires finissent d'une manière tragique.

On voit, par ces différens extraits, qu'il n'y a pas le plus petit mot pour rire dans cet ouvrage, qui justifie très-bien son titre lugubre. Ce n'est donc pas pour s'égayer que nous en conseillerons la lecture ; mais quiconque voudra recevoir de fortes émotions, et donner à sa sensibilité des secousses profondes, remplira ce double but en lisant ce recueil. Toutes les histoires qu'il renferme ne sont pas d'une vraisemblance égale ; mais il est difficile de les quitter lorsqu'on a commencé à les lire ; la narration en est rapide, le style simple, exempt d'enflûre et de mauvais goût : enfin, plusieurs de ces histoires peuvent fournir quelques scènes à nos faiseurs de drames, et surtout de drames lyriques, car les autres semblent avoir un peu perdu de leur crédit, et ce n'est guère aujourd'hui que dans les opéra comiques, qu'on aime encore à trouver des cachots, des chaînes, et tout l'appareil des supplices.

Toutes ces considérations doivent faire distinguer ce livre de cette foule de productions étrangères dont on nous offre sans cesse des traductions.

COURS de Physique expérimentale et de Chimie, *à l'usage des Écoles centrales, et spécialement de l'école centrale de la Côte-d'Or; par* Pierre Jacotot, *Professeur de Physique et d'Astronomie à Dijon, et Membre de la Société d'Agriculture. 2 vol. in-8°. d'environ 400 pages, et 1 vol. in-4°. contenant 61 planches. Prix broché, 12 fr. et 15 fr. franc de port. A Paris, chez* Richard, Caille *et* Ravier, *Libraires, rue Haute-feuille, n°. 11; et à Dijon, chez* Coquet, , *Libraire. An IX* — 1801.

EXTRAIT.

DANS un siècle où l'on cherche moins à former des littérateurs que des savans, et des savans utiles, l'étude de la Physique et de la Chimie doit faire une partie essentielle de l'éducation des jeunes gens. C'est donc leur rendre un important service, que de mettre à leur portée les élémens de ces sciences, et de les simplifier assez pour leur en rendre les premiers principes familiers, sans trop surcharger leur mémoire, ni fatiguer leur intelligence: tel paroît être l'estimable but que le professeur Jacotot s'est proposé dans cet ouvrage, qui est

moins un Cours approfondi qu'une nomenclature rapide, mais raisonnée de tous les objets qu'embrassent la Physique et la Chimie. Il prévient, dans un très-court avertissement, qu'il a supprimé les opérations qui ne sont d'aucune utilité réelle; mais qu'il a décrit toutes celles qui paroissent avoir quelques rapports avec les sciences et les arts. Il les a, selon nous, plutôt indiquées que décrites; car il seroit impossible, d'après ses descriptions, de répéter avec exactitude les expériences qu'il annonce. Mais ces indications, qui suffisent dans un ouvrage élémentaire, nous ont paru joindre, au mérite de la brièveté celui d'être toujours intelligibles : elles font naître pour la science assez de goût et de curiosité, pour inspirer le désir de l'approfondir davantage.

Le premier volume est entièrement consacré à la Physique. L'auteur débute par des notions générales sur toutes les propriétés des corps, telles que leur étendue, leur divisibilité, leur porosité, leur impénétrabilité, leur mobilité, leur affinité, leur gravité, leur pression, etc.; ce qui amène la description du niveau d'eau, du niveau d'air, de l'aréomètre, etc. Il passe ensuite à la Physique particulière. Le premier chapitre traite de l'air et de ses diverses propriétés, telles que sa pesanteur, sa compres-

sibilité, son élasticité ; ce qui le conduit à parler de la machine pneumatique, du baromètre, des différentes sortes de fontaines, de pompes et de syphons, des gaz, de l'hygromètre, du son et des corps sonores, du porte-voix, des échos, enfin de la construction très-curieuse de l'oreille de l'homme. Le second chapitre, qui a pour objet le calorique, nous offre la description du thermomètre, des alambics, fourneaux, et autres appareils des chimistes, etc. L'eau fait le sujet du troisième chapitre ; ce qui conduit l'auteur à l'analyse de ses diverses propriétés, et à nous faire connoître la marmite de Papin, qui réduit les os en bouillie, l'éolipyle, les pompes à feu, la glace, etc.

Le quatrième chapitre traite de la lumière ; ce qui amène la description des diverses fonctions de l'œil ; celle des miroirs de toute espèce, des verres planes, convexes ou concaves, des illusions optiques, du prisme, des couleurs, des instrumens d'optique, tels que les lunettes, les microscopes, les télescopes, les chambres obscures, enfin la fantasmagorie, découverte qui doit tant aux lumières, aux connoissances et au zèle infatigable du célèbre Robert-son. L'électricité fait la matière du cinquième chapitre : l'auteur passe en revue ses diverses théories, telles que celles de Nollet, de Franklin,

d'Epinus, etc.; il entre dans le détail des diverses expériences électriques, dont la combinaison se varie à l'infini; il démontre l'analogie du fluide électrique avec le calorique et la lumière, ses rapports avec la matière du tonnerre, l'électricité médicale, qui malheureusement n'a pas fait de grands progrès: celle des végétaux, beaucoup mieux connue, et celle de certains poissons et minéraux, terminent ce chapitre, l'un des mieux faits et des plus curieux de l'ouvrage.

Le suivant a pour objet le galvanisme, découverte qui est encore au berceau, mais dont on peut tirer un grand parti pour la médecine, et de laquelle le même M. Robert-son s'occupe avec succès. L'auteur établit les rapports qui se trouvent entre le galvanisme et l'électricité. Les météores font le sujet du septième chapitre: il les divise en météores aériens, aqueux, ignés et lumineux; et cette division l'amène à l'explication des vents, de la rosée, des nuages, de la pluie, de la gelée, de la neige, de la grêle, des trombes, des feux follets, des aurores boréales, du tonnerre, des parhélies et de l'arc-en-ciel. Trente-sept notes, hérissées de calculs algébriques, terminent ce volume.

Le suivant renferme le *Cours de Chimie*. L'auteur passe en revue d'abord les minéraux,

ce

ce qui le conduit à parler des sels primitifs, des alkalis, de la potasse, de la soude, et des acides que la Chimie obtient de ces diverses substances. Le chapitre second a pour objet les terres primitives ; ce qui amène des notions sur la silice, la chaux, la magnésie, le verre, la poterie commune, la faïence et la porcelaine. Les métaux forment la matière du troisième chapitre. L'auteur passe successivement en revue l'or, le platine et l'argent ; ce qui lui donne occasion de parler des différentes opérations monétaires qu'on exerce sur ces métaux, telles que l'essai, la coupellation, le départ, etc. Il parle ensuite du fer et de ses diverses préparations, de l'aimant, de la boussole, de l'étain, du plomb, du cuivre, du mercure, du zinc, de l'antimoine, du bismuth, du cobalt, etc. ; de l'arsenic, du chrôme, du tunstene, etc. ; et de l'application de ces diverses productions de la Nature aux arts et à l'industrie.

Le chapitre quatrième est consacré aux sels secondaires, tels que les salfates, les nitrates, les muriates, les carbonates, les borates, noms qui paroîtront bien peu intelligibles à ceux qui n'auront pas fait une étude particulière de la nouvelle nomenclature ; car la Chimie a été révolutionnée en France comme tout le reste ; et,

grâce à ce bouleversement, l'homme autrefois le plus instruit se trouve aujourd'hui réduit au silence auprès d'un nouvel écolier.

Les substances inflammables remplissent le chapitre cinquième, qui traite du diamant, des phosphores, du soufre, des bitumes, du charbon-de-terre, du gaz hydrogène, des feux d'artifice et des aérostats. Les pierres et les roches sont l'objet du sixième chapitre : l'auteur s'y occupe successivement des pierres siliceuses, telles que le silex, l'agathe, le jade, la sardoine, le jaspe, les rubis, les topases, les saphirs, les émeraudes ; ensuite des pierres alumineuses, telles que les argiles, le mica, la marne ; puis des pierres calcaires, telles que la craie, les stalactites, le marbre ; des pierres magnésiennes, telles que la serpentine, l'asbeste, le cuir fossile, l'amiante, le talc ; des roches, telles que le grès, le granit, le porphyre ; enfin des matières volcaniques, telles que les laves, le balsalte, la pierre-ponce, la pouzzolane, le tripoli, etc., etc.

La partie suivante traite des substances végétales, c'est-à-dire celles qu'on tire des végétaux ; tels sont les extraits, les huiles, les liqueurs, les acides végétaux, les substances colorantes. Nous ne suivrons pas cette immense nomenclature, non plus que celle des matières animales rangées dans le même ordre, qui forme

l'article suivant. Vient ensuite le chapitre des gaz, celui des eaux minérales, celui des principales opérations de la Chimie; celui qui traite de l'affinité et des caractères chimiques; le tableau intéressant des combinaisons des acides, suivant l'ordre de leur affinité. L'ouvrage est terminé par une synonymie ancienne et nouvelle, qui comprend, par ordre alphabétique, les noms que les substances chimiques ont portés pendant tant de siècles, et ceux dont il a plu aux novateurs de notre âge de les investir. Cette table est de la plus grande utilité, et nous avouons que, sans elle, nous n'aurions pu rien comprendre à ce volume: bien d'autres, qui ne feront pas un aveu si modeste, seront également forcés d'y recourir. Le volume de planches, gravées au simple trait, qui accompagne ce Cours, est exécuté avec soin, et suffit pour donner aux jeunes gens une idée juste de ce que la parole est souvent impuissante pour bien faire concevoir.

Nous ne reviendrons pas sur les éloges que nous avons donnés à ce Cours, en commençant cet extrait, qui eût été bien plus intéressant, si nous avions pu nous étendre davantage et donner à nos réflexions un développement nécessaire. Mais, dans un livre consacré à la simple analyse d'un grand nombre de produc-

tions nouvelles, ces développemens meneroient beaucoup trop loin, surtout lorsqu'il s'agit d'un ouvrage scientifique, qui, par sa nature, est étranger au goût comme aux connoissances du plus grand nombre de nos lecteurs. Nous croirons, dans ces sortes d'extraits, avoir rempli notre but, si d'un côté, nous avons inspiré le désir de connoître un ouvrage à ceux auxquels il peut être utile; et si, de l'autre, nous en avons donné aux autres lecteurs, une idée assez complète pour leur permettre d'en raisonner comme s'ils l'avoient parcouru. Sous ce dernier rapport, l'Alambic littéraire doit plaire aux gens du monde, ainsi qu'aux hommes très-occupés, parce qu'il épargnera beaucoup de peine aux uns et de temps aux autres; et qu'il mettra ces deux classes également à même de se former une opinion sur une multitude d'ouvrages, qu'elles n'auroient eu ni la volonté, ni le loisir de lire.

Pour en revenir à celui de M. Jacotot, nous espérons que notre extrait est suffisant pour mettre en état de l'apprécier, et pour faire naître l'envie de se le procurer. Cette production, comme livre élémentaire, est un ouvrage vraiment utile, qui suppose de la méthode, un esprit juste et des connoissances très-étendues. Il doit valoir à son auteur la reconnoissance de tous ceux qui s'occupent de l'éducation de la jeunesse: la gloire d'être utile devroit être mise au premier rang de toutes les espèces de gloire; mais quelque soit celui qu'elle occupe, on ne lui contestera pas l'avantage de l'avoir méritée.

LUSUS ET CYDIPPE, ou *les Voisins dans l'Arcadie, poëme traduit du grec ; par* A. H. Kératry, *auteur du* Voyage de Vingt-quatre Heures ; *avec cette épigraphe :*

> .... *Utinam ex vobis unus, vestrique fuissem*
> *Aut custos gregis, aut maturæ vinitor uvæ !*
>
> VIRG. Bucol.

2 *vol. in*-18 *d'environ* 200 *pages chacun, avec figures. Prix,* 2 *fr., et* 2 *fr.* 50 *cent., franc de port. A Paris, chez* Maradan, *Libraire, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n°.* 16. — *An IX.* — 1801.

EXTRAIT.

DANS un temps où, malgré la profonde ignorance dans laquelle la jeunesse a été élevée, tout, jusques aux modes, est tiré du grec, un poëme annoncé comme traduit de la langue d'Homère et d'Anacréon, semble devoir être reçu avec avidité ; et si le traducteur est un homme d'esprit déjà connu par plus d'une production agréable, sans parler de quelques morceaux piquans insérés dans la nouvelle Bibliothèque des Romans, cet empressement ne peut que redoubler. Mais que l'amour du grec

ne nous entraîne cependant pas trop loin ; car si ce n'étoit qu'à son origine athénienne que ce roman devoit l'avantage d'être recherché, nous croyons devoir déclarer ici que cette origine nous paroît fort suspecte; et ce qu'il y a de singulier, c'est que nous avons le traducteur lui-même pour garant de nos doutes. Il en élève, dans sa préface, de très-violens sur l'existence d'un original que personne ne devroit cependant connoître mieux que lui ; et comme ce n'est pas la première fois qu'il s'amuse à mystifier le public, qui, comme l'on sait, est une excellente personne, nous avons beaucoup de penchant à croire que M. de Kératry est tout-à-la-fois l'auteur et le traducteur de ce petit ouvrage. Au reste, cette préface, écrite avec esprit et d'un excellent ton, prévient en faveur du Roman, et l'on pardonnera volontiers à M. de Kératry, sa petite supercherie, si la lecture de ces deux jolis volumes fait passer quelques heures agréables.

Le fond en est infiniment simple : c'est une mère qui croit son fils perdu depuis bien des années, et qui le retrouve sous les habits d'un berger, qui vient en passant lui demander l'hospitalité; elle le reconnoît à une marque qu'il portoit sur le corps. Grande joie dans la famille : Lusus, c'est ce fils retrouvé, raconte

ses aventures, qui n'ont rien d'extraordinaire; et afin qu'il ne se perde plus à l'avenir, ses parens songent à le marier avec Cydippe, fille d'un de leurs voisins; et le jeune homme, qui tout en courant le monde, a su garder son cœur, consent volontiers à cette union. Un voyage ou pélérinage, comme on voudra l'appeler, qu'il fait avec son beau-père et son épouse futurs, remplit le second volume, et donne occasion à l'auteur de nous faire connoître les mœurs de l'Arcadie, dont les détails intéressent toujours et se trouvent rajeunis sous sa plume. Enfin nos jeunes gens s'épousent; et comme leurs amours n'ont pas été contrariées, leurs sentimens réciproques ne sont pas très-vifs. Cela n'est peut-être pas exactement dans l'ordre pour un roman; mais cela vaut beaucoup mieux dans un ménage, et le lecteur quitte ces époux avec une entière conviction de la durée de leur bonheur.

On voit par cette analyse, que ce petit Roman n'inspire pas un vif intérêt; mais il offre une foule de traits remplis de grâce, d'esprit et de délicatesse; une peinture assez vraie des coutumes et des mœurs grecques; des descriptions agréables et qui n'ont rien d'emphatique. Tout cela suffit pour qu'il soit recherché, lu avec plaisir et distingué de cette foule de volumes

du même format, qui tapissent les boulevarts et les passages de Paris, qui ne sont guères, que des contrefaçons, en général, de mauvais ouvrages; et qui entretiennent le goût des romans dans la classe des jeunes personnes du peuple, en leur donnant les moyens de le satisfaire à peu de frais. Cette facilité a le double inconvénient d'entretenir l'oisiveté, d'allumer l'imagination, d'exposer l'innocence et de corrompre les mœurs. Il faut avoir reçu de la Nature un excellent esprit, pour se livrer sans danger, lorsqu'on est très-jeune, à ces sortes de lectures, dont le résultat est presque toujours de gâter l'esprit, et de frayer aux passions l'entrée du cœur. Rousseau n'exagéroit donc pas de beaucoup, en regardant toute fille qui lit des romans, comme une fille perdue.

A la suite de *Lusus et Cydippe*, on trouve trois idylles, imitées de Gessner, qu'on ne lira pas sans intérêt; la première surtout, intitulée *l'Heureuse Plantation*, est vraiment charmante: c'est dommage qu'elle soit si connue et qu'elle ait été si souvent traduite, imitée et mise en vers. Mais tel est le sort des bons ouvrages, et cela n'empêche pas qu'on ne les relise volontiers, ainsi qu'on rencontre toujours avec plaisir ses anciennes connaissances, pour peu qu'elles soient aimables.

C'en est assez sur ces deux petits volumes, qui ne peuvent qu'ajouter quelques fleurs à la couronne de M. de Kératry, et donner une nouvelle preuve de son talent agréable et facile.

HERBIER MORAL, ou *Recueil de Fables nouvelles et autres poésies fugitives; suivies d'un recueil de Romances d'Education; par madame* de Genlis. 1 *vol. in*-8°. *de* 230 *pages. Prix*, 3 *fr.*, *et* 3 *fr.* 75 *cent.*, *franc de port. De l'imprimerie de* Crapelet. *A Paris*, *chez* Maradan, *Libraire*, *rue Pavée-S-André-des-Arcs*, *n°.* 16. *An IX.* — 1801.

EXTRAIT.

ON ne devinera pas, au premier coup-d'œil, pourquoi un recueil de fables et d'autres poésies légères porte le titre d'Herbier et d'*Herbier moral*: l'auteur nous apprend, dans son épître dédicatoire, le motif qui l'a engagé à nommer ainsi son livre. Il le fait précéder par quelques réflexions sur la Fontaine, trop neuves et trop curieuses pour ne pas trouver place ici. « Les Fables de la Fontaine, dit-il, ne sont » point en général assez morales, pour qu'on » les puisse placer au rang des ouvrages utiles » à l'éducation; d'ailleurs, les sujets tirés de » l'histoire des animaux présentent *nécessaire-* » *ment* des tableaux révoltans, qu'on doit évi-

» ter de mettre sous les yeux de la première » jeunesse : le loup dévorant l'innocent agneau, » le vautour se précipitant sur la colombe, la » tyrannie et la férocité du lion, la férocité du » tigre, toutes ces *descriptions* offrent des » images atroces et *dégoûtantes*, qui ne sont » bonnes que pour ceux qui ont le malheur de » vivre depuis long-temps parmi les hommes!... » Les apologues puisés dans le règne végétal, » ne fournissent que des sujets dans lesquels de » telles peintures ne peuvent se trouver : ce- » pendant les fleurs ont des caractères distinc- » tifs, fixés surtout par leurs propriétés » bonnes ou mauvaises ; le poëte doit les étu- » dier, les connoître, y conformer le plan de sa » fiction, et il en peut tirer des contrastes » aussi piquans et des résultats moraux aussi » instructifs que de l'industrie et des mœurs » des animaux, etc. » A la suite de ces réflexions, on lit une critique très-juste d'une mauvaise fable de M. de Florian, poëte fort au-dessous de la réputation que quelques philosophes lui avoient faite de son vivant.

Nous doutons fort que cette opinion de madame de Genlis, sur la préférence que les fabulistes doivent donner au règne végétal, trouve un grand nombre de partisans. Les mœurs des animaux sont familières à beaucoup d'enfans ;

mais peu d'hommes, même instruits, connoissent celles des plantes ; et lorsque l'on voit figurer, dans les fables de Mme. de Genlis, le papyrus, la fraxinelle, le mancelinier, l'orchys, le sassafras, la cuscute, et autres végétaux, qui forcent de recourir à un dictionnaire pour en obtenir la description, on est plus tenté d'admirer les connoissances qu'elle étale sur la botanique, que de la féliciter sur l'utilité de semblables conceptions.

Au reste, ces fables ne sont qu'au nombre de dix-huit, et n'occupent guère, dans ce volume, qu'une quarantaine de pages. Nous doutons fort que les enfans, pour lesquels on prétend les avoir écrites, en comprennent parfaitement une seule ; mais les hommes raisonnables les liront avec plaisir, parce qu'elles sont, en général, bien faites, et qu'au mérite d'une excellente morale, elles joignent celui d'être écrites purement et avec simplicité : nous ne dirons pas avec élégance, c'est une qualité qu'on trouve rarement dans les vers de madame de Genlis, qui, presque toujours, sont dénués de couleur et même de poésie ; mais l'utilité de leur but fait oublier ce dépôt, et l'on pardonne à une femme qui écrit si agréablement en prose, d'écrire foiblement en vers.

A la suite de ces dix-huit fables, qui forment

l'*Herbier moral*, on trouve des poésies fugitives, et nous avouons que ce n'est pas la partie la plus brillante de ce recueil. La plupart de ces poésies sont des vers de société, qui pouvoient tirer quelque mérite de l'occasion qui les a fait naître, et de la reconnoissance de ceux pour lesquels ils ont été faits ; mais ils n'en conservent aucun vis-à-vis du public, qui ne sauroit y prendre le même intérêt. Une versification presque toujours traînante, pâle et prosaïque, des idées triviales, des complimens rebattus, voilà ce qu'offrent la plupart de ces pièces, dont la meilleure est sans contredit *l'Elysée des Oiseaux*, dans laquelle l'auteur fait un grand éloge de la *chasteté*, de la *modestie* et de la *pudeur* des *cailles* ; opinion qui (sans parler du ridicule auquel elle prête par la manière dont elle est exprimée) ne fera pas fortune auprès des naturalistes, qui ont toujours regardé la caille comme un oiseau singlièrement lascif : les anciens même étoient persuadés que la présence seule d'une caille dans une chambre procuroit des songes vénériens. La *vertu* si *touchante* et si *belle* du pélican paroîtra peut-être un peu moins ridicule que la *chasteté* de la caille ; mais de quelles expressions se servira-t-on pour louer Socrate ou Fénelon, si l'on prodigue à un simple animal de telles épithètes ?

L'observation des convenances est, surtout en poésie, la marque d'un goût épuré; et nous voudrions avoir à féliciter plus souvent l'auteur de posséder cet avantage.

Ce volume est terminé par seize romances historiques et morales, que l'auteur appelle des *Romances d'éducation*, et dans lesquelles il a mis en stances, sans harmonie, (et qui manquent également de cette douce sensibilité, de ce moëlleux tendre et touchant, qui doit principalement caractériser cette espèce de petit poëme,) quelques traits d'histoire plus ou moins célèbres. Nous doutons fort que ces Romances si sèches et si prosaïques, soient d'un grand secours aux jeunes personnes dans leur éducation; mais elles nous sont une nouvelle preuve du peu de dispositions de l'auteur pour la poésie, et de la vérité de ces vers si connus de la Fontaine:

Ne forçons point notre talent:
Nous ne ferions rien avec grâce.

Si quelques personnes étoient tentées de taxer ces réflexions d'injustice ou d'une trop grande sévérité, nous les prierions de se souvenir de l'empressement que nous avons toujours mis à rendre l'hommage le plus sincère et le plus éclatant à presque tous les ouvrages que madame de Genlis a publiés depuis son retour en France;

mais ces éloges même nous ont acquis le droit de lui parler avec notre inaltérable franchise, lorsqu'elle met au jour des productions qui nous paroissent contraster avec la nature de son talent.

Avec infiniment d'esprit et tous les avantages qui constituent un bon écrivain, madame de Genlis n'est pas née poëte; de vils adulateurs pourroient seuls chercher à lui persuader le contraire. Le sentiment de ses propres forces le lui a sans doute appris; le désir d'être utile, même dans un genre qui n'est pas le sien, a pu lui faire illusion sur ce point; nous nous plaisons au moins à le croire: mais ce motif, qui peut servir d'excuse à un ouvrage, ne suffit pas pour le rendre bon. Nous avons exprimé notre opinion sur la foiblesse de celui-ci, avec une liberté d'autant plus grande, que cette informe production ne sauroit obscurcir la gloire que madame de Genlis doit à tant d'autres écrits, qui portent l'empreinte du talent le plus distingué.

Cet *Herbier moral* a paru en Allemagne, il y a quelques années, bien moins complet, et beaucoup moins correct qu'il ne l'est ici; ce qu'on n'aura pas de peine à se persuader, en se rappelant que Maradan en est le libraire, et qu'il sort des presses de Crapelet, renommé, à

juste titre, pour l'élégance et la correction des éditions qu'il offre au public.

Nous saisissons cette occasion, pour apprendre à nos lecteurs que le long espace de temps que madame de Genlis a passé hors de sa patrie, n'a point été perdu pour sa gloire. Elle en a mis tous les instans à profit, pour composer des ouvrages utiles. Concentrée dans la plus profonde retraite, toutes ses heures appartenoient à un travail que les circonstances lui rendoient nécessaire, mais qui n'en étoit pas moins honorable. C'est dans cette retraite qu'elle a fait *les Mères rivales*, *la Nouvelle Méthode d'Enseignemens*, *le petit la Bruyère* et beaucoup d'autres ouvrages, dont l'énumération seroit trop longue ici. Mais les éditions de ces écrits, faites en Allemagne, presque toujours loin d'elle, devoient nécessairement être incorrectes, et se trouvoient d'ailleurs en quelque sorte perdues pour nous. Le libraire Maradan, en les réimprimant successivement, à Paris, sous les yeux de l'auteur, et corrigés par lui, rend au public un important service : tous ceux qui cherchent dans une lecture, l'agrément et l'utilité, lui en tiendront un fidèle compte.

L'ENTRÉE DANS LE MONDE, *Comédie en cinq actes en vers, représentée pour la première fois, par les comédiens sociétaires de l'Odéon, sur le théâtre de la Cité, le 27 prairial an 7; par* L. B. Picard; *avec cette épigraphe :*

Cereus in vitium flecti, monitoribus asper.
HOR. de art. poëtic.

in-8°. *de* 149 *pages. Prix*, 1 *fr.* 50 *cent. A Paris, chez* Huet, *Libraire, rue Vivienne, n°.* 8; *et* Charron, *Libraire, passage Feydeau. — An* 8.

EXTRAIT (6).

UNE excellente comédie en cinq actes et en vers, est regardée en littérature, à-peu-près

(6) Nous croyons devoir prévenir ici que cet article est moins l'extrait d'une comédie, qu'une suite de réflexions écrites pour les gens de lettres, plutôt que pour les hommes du monde. L'importance du sujet, et le but qu'on se proposoit en les rédigeant, a forcé de leur donner beaucoup d'étendue; c'est pourquoi nous engageons les lecteurs superficiels à les passer, elles ne sont point à leur usage.

comme

comme le grand œuvre l'est en alchimie, et, si l'on en excepte les trois chefs-d'œuvres comiques de la scène française, on peut, sans offenser personne, se permettre de dire

Que cet heureux phénix est encore à trouver.

Ainsi, lorsqu'on se trouve appelé à juger une production de ce genre, il faut tenir à l'auteur un très-grand compte des difficultés qu'il avoit à vaincre: loin de s'armer d'une sévérité décourageante, pour peu que son ouvrage, annonçant un véritable talent, renferme quelqu'étincelle de ce feu sacré, de ce *vis comica*, dont le divin Molière semble avoir emporté le secret dans sa tombe, il faut louer ses efforts, et s'appliquer plutôt à faire sentir les beautés de sa pièce, qu'à trop en scruter les défauts.

Et si cet auteur, très-jeune encore, est déjà connu par une foule de comédies, qui toutes attestent une plume originale; qui presque toutes ont obtenu du succès et sont restées au théâtre, où on les revoit souvent avec plaisir, le sentiment d'une reconnoissance bien méritée vient se joindre à celui d'une justice impartiale; et c'est alors qu'on remplit le devoir de critique avec un plaisir pur et sans mélange.

Tel est précisément le cas où nous nous trouvons aujourd'hui, en rédigeant cet extrait

de l'*Entrée dans le Monde*. Cette situation d'esprit ne nous aveuglera cependant point sur les défauts de cet ouvrage : peut-être aurons-nous quelque violence à nous faire pour nous y arrêter ; mais nous n'oublierons pas qu'un homme qui se mêle de juger, se doit avant tout à ses lecteurs, et qu'ils ont droit d'attendre de lui une dose égale de franchise et d'impartialité.

Le titre de cette comédie est si imposant, si ambitieux même, qu'il a dû nécessairement armer la critique contre elle, et peut-être faut-il y chercher la cause de l'extrême sévérité que quelques journalistes ont apportée à son examen. En effet, nous ne pouvons nous dissimuler que ce titre suppose un plan très-vaste, des caractères fièrement dessinés, une composition large et profonde, une intrigue forte et vigoureuse. L'*Entrée dans le Monde !* Quel cadre à remplir ! Comment concevoir même qu'on puisse resserrer dans l'espace de cinq actes, et dans l'étroite règle des vingt-quatre heures, un sujet qui s'annonce avec une telle étendue ? Ajoutons que ce titre vaste parlant beaucoup à l'imagination, chacun avoit fait d'après lui la pièce dans sa tête, avant d'avoir vu celle de l'auteur.

Tous se figuroient bien un jeune homme à peine sorti de l'adolescence, lancé dans la pé-

rilleuse carrière du monde, entouré de piéges et circonvenu de séductions ; mais chacun se peignoit ce grand monde à sa manière. Les uns ne le voyoient qu'à la Cour ; d'autres dans cet assemblage, dont les modèles ont presque disparu, qui composoit la haute société de Paris, et où régnoient par excellence, le bon goût, le bon ton et l'extrême politesse ; ceux-ci parmi les gens de lettres ou les femmes de théâtre ; d'autres dans les bureaux d'esprit ou les coteries à prétentions ; ceux-là enfin dans ces sociétés d'êtres immoraux et corrompus, qui n'ont que trop d'attraits pour l'homme facile et sans-expérience, etc.

L'auteur a sagement pensé qu'écrivant à la fin du dix-huitième siècle, il devoit peindre les mœurs présentes, et traiter son sujet à l'ordre du jour ; qu'il devoit mettre sous les yeux de ses spectateurs, des portraits dont chacun pût apprécier la ressemblance ; que lancer son héros dans un monde devenu presqu'idéal, ce n'étoit point travailler pour la génération actuelle, et qu'il manqueroit par-là le but de tout ouvrage dramatique, qui doit être la réforme des mœurs et des ridicules du jour. D'après cette donnée, la seule qu'un homme d'esprit pouvoit judicieusement choisir, voyons d'abord comment il a su établir la fable de sa pièce.

Trois jeunes gens sortis pour la première fois du fond de leur province, arrivent ensemble à Paris pour achever leur éducation, perfectionner leurs talens et se choisir un état. L'un est Fabrice, né de parens sans fortune, accoutumé de bonne heure à réfléchir, et dont le caractère sérieux, l'esprit solide et droit, et la raison éclairée sont fort au-dessus de son âge. L'autre est Sophie, sa sœur, qui se fait remarquer par beaucoup de candeur et de sensibilité, et dont l'ame aimante et vertueuse relève encore le prix des agrémens extérieurs dont la Nature l'a favorisée. Le troisième est Térigni, héritier d'une grande fortune, dont la mort de son père lui a laissé en partie la disposition; ami de Fabrice dès l'enfance et l'amant déclaré de sa sœur. Ce Térigni est aimable, d'une figure intéressante, vif, mais sans caractère, sans expérience; né riche, et par conséquent très-propre à devenir la dupe du premier intrigant qui voudra s'en emparer; aimant de plus tous les plaisirs, et fort disposé à prendre sa part de ceux qu'offre la capitale. C'est sur lui que l'intérêt roule; et il est en quelque sorte le héros de la pièce.

Les trois amis descendent chez Mme. de Saint-Alard, tante de Fabrice et de Sophie, auxquels elle a offert un asile comme à des parens infor-

tunés. Térigni y est reçu en qualité de pensionnaire ; et la réputation de fortune, qui l'a précédé, lui garantit, quoiqu'étranger, la plus grande part dans les attentions et les prévenances. Pour beaucoup de gens, un pensionnaire vaut mieux qu'un ami.

Cette Mme. de Saint-Alard, qui tient une bonne maison, qui paroît jouir d'une grande fortune, et dont cependant l'opulence n'est fondée que sur les émolumens du jeu, se trouve en ce moment au bout de toutes ses ressources, et n'attend une amélioration dans son sort, que de l'établissement de sa fille unique. On pense bien qu'élevée par une telle mère, Aglaë est fort coquette et très-disposée à seconder des vues dont le résultat lui doit être avantageux. Dans un voyage que l'une et l'autre ont fait à Nancy, elles ont connu Térigni, qui même avoit alors marqué du goût pour Aglaë ; il s'agit de faire revivre ce sentiment, et c'est à quoi la mère et la fille vont apporter tous leurs soins.

Mme. de Saint-Alard est d'autant plus pressée d'établir cette jeune personne, qu'elle en a depuis peu manqué l'occasion. Cette aventure, qui a fait de l'éclat, l'a même obligée de changer de nom et de prendre celui de Saint-Alard, au lieu du sien, qui est Dupré. Il seroit donc intéressant de s'assurer de Térigni avant

qu'il pût découvrir une rupture dont les motifs sont probablement peu honorables et pour la mère, et pour la fille.

La chose est d'autant plus à craindre, que c'est par le fils de Clermont qu'Aglaë s'est vu délaisser ; or, ce Clermont, intime ami du père de Térigni, ne manquera pas de venir voir ce jeune homme, qui lui est annoncé et recommandé ; et s'il rencontroit Mme. de Saint-Alard, il s'en suivroit un éclaircissement fâcheux qu'il faut éviter, mais qu'elle ne redoute point, tant que Clermont ne la verra pas, parce qu'elle n'est connue de lui que sous le nom de Dupré.

Dans la maison de Mme. de Saint-Alard loge un pauvre hère nommé Dablanville, qui n'a d'autre revenu que les produits de son industrie. Dès qu'il apprend que Térigni, jeune, riche, et sans expérience, est débarqué dans cette maison, il jette un dévolu sur sa fortune, et cherche à s'introduire auprès de ce nouvel hôte. Il y réussit aisément en se parant de vertueux dehors, et en s'annonçant comme un ancien ami de son père. L'imprudent Térigni se prend tout-à-coup d'une vive amitié pour cet intrigant, s'abandonne à lui sans réserve ; et cet astucieux fripon devient à ses yeux un excellent guide pour débuter dans la vaste carrière du monde.

Tels sont les principaux personnages de cette comédie.

Dablanville et Mme. de Saint-Alard, d'abord brouillés, mais qu'un même intérêt a bientôt réunis, ne tardent pas à tendre en commun leurs filets au trop confiant Térigni, et à faire jouer les ressorts qu'ils ont combinés pour le perdre.

Le premier s'en empare; et sous prétexte de lui faire voir Paris, et de lui faire connoître la société des gens d'esprit et des hommes aimables, il lui amène deux escrocs de ses amis, Derlange et Favel; l'un, pilier de tripôts; l'autre, journaliste décrié, qui l'entraînent au jeu et chez un fameux restaurateur, et parviennent à l'éloigner, à le détacher même de Fabrice, de Sophie et de Clermont, qui l'est venu voir, et dont il a mal accueilli la visite.

Au retour de ce dîner, où le vin et la bonne chère ont été d'autant moins épargnés que notre jeune provincial en a fait tous les frais, Dablanville et Mme. de Saint-Alard lui ménagent, sans qu'il s'en doute, un tête-à-tête avec Aglaë. Echauffé par le vin plus encore que par son amour, Térigni hasarde une déclaration, à la suite de laquelle il ose prendre quelques libertés. Mme. de Saint-Alard entre alors avec Dablanville, le surprend aux genoux de sa fille,

et se met dans une colère d'autant plus grande qu'elle est feinte. Térigni l'appaise par une promesse de mariage, fortifiée d'un dédit que l'officieux Dablanville rédige aussitôt, et dont il reste dépositaire.

Au comble de ses vœux et pour qu'aucun incident ne lui vienne enlever le fruit de tant de soins, Mme. de Saint-Alard veut emmener ce soir même Térigni à la campagne, pour tout y conclure sans éclat et hors de la présence de ceux qui pourroient traverser ce mariage. Fabrice et Sophie viennent prendre congé d'elle, et lui annoncer qu'ils quittent sa maison. Elle feint quelques efforts pour retenir ces deux parens, dont au fond l'éloignement la sert à merveille dans ses projets ; car l'inclination réciproque de Sophie et de Térigni ne lui étoit pas inconnue.

La présence inattendue de Clermont, qui force la porte en brave militaire, vient tout-à-coup renverser un plan si bien concerté, et dont l'exécution irrévocable étoit si prochaine. Ce vertueux ami de nos trois jeunes gens, reconnoît sans peine dans la fausse Mme. de Saint-Alard l'intrigante Dupré, et dans Aglaë la coquette qui avoit séduit son fils. Il fait ouvrir à Térigni les yeux sur l'abyme dans lequel il étoit prêt à tomber. Il n'a pas de peine à lui prouver

que la fortune, l'existence honorable, l'amour même de Mme. de Saint-Alard et de sa fille, *tout est faux*. Térigni ne se trouve plus lié que par un dédit qu'il paiera même sans regret : mais ce dédit resté entre les mains de Dablanville, est remis par lui à Clermont, pour se venger de Mme. de Saint-Alard, qui l'a frustré de la récompense qu'il croyoit avoir si bien méritée. Malgré ce service, il n'en est pas moins honteusement congédié, et ne retire d'autre fruit de toutes ses menées que d'être reconnu pour un vil intrigant, même par Térigni. Clermont emmène chez lui les jeunes gens ; et Fabrice promet sa sœur à son ami, dès qu'il aura fait choix d'un état. Pour Mme. de Saint-Alard, elle sort désespérée de voir manquer pour la seconde fois l'établissement de sa fille, et s'écrie plaisamment :

Je ne pourrai jamais lui trouver un mari.

Telle est l'analyse de cette comédie, qu'il a fallu retracer avec quelqu'étendue pour l'intelligence des réflexions qui vont suivre.

On voit d'abord que dans cette pièce, l'unité d'action, de temps et de lieu est très-étroitement gardée ; mérite qui sans doute n'en devroit pas être un, puisque pour tout poëte dramatique c'est un devoir ; mais qui n'en devient pas moins

chaque jour plus rare. On voyage aujourd'hui dans presque toutes les pièces nouvelles, à chaque acte; et l'on peut dire que sans les talens du décorateur, la plupart de ces ouvrages n'auroient pu se montrer sur la scène. Dans celui-ci l'action est une, et le précepte de Despréaux,

Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli,
Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli.

se trouve scrupuleusement observé.

Cette action n'est pas seulement une, elle est encore extrêmement simple. Térigni abandonnera-t-il la sensible Sophie pour épouser la coquette Aglaë? Les efforts d'une femme adroite et peu délicate, pour ne rien dire de plus, secondée par un homme d'intrigue et sans honneur, l'emporteront-ils sur ceux de l'amitié, de l'amour et de la vertu? Voilà tout le nœud de la pièce; et c'est sur une base aussi simple que, sans épisodes, sans rien d'étranger à l'action, sans scènes parasites, sans tirades ambitieuses, l'auteur a su élever cinq actes d'une étendue raisonnable, et qui n'offrent aucun vide. C'est à ceux qui connoissent toutes les difficultés de l'art, qu'il appartient surtout d'apprécier un semblable travail.

Le dénouement est peut-être un peu trop

prévu ; mais il sort bien du sujet : il est naturel, vraisemblable, satisfaisant ; et l'on doit convenir qu'il y a beaucoup d'adresse à avoir fait punir l'un des fripons par son complice ; à leur faire trouver leur perte commune dans l'excès même des précautions qu'ils avoient prises pour assurer le succès de leurs projets ; précautions à l'abri desquelles ils devoient se croire hors de toute atteinte.

La pièce est de plus assez fortement intriguée pour que l'intérêt ne se refroidisse jamais. En effet, il va toujours croissant jusqu'au cinquième acte. Rien d'obscur, ni de forcé dans cette intrigue ; elle naît parfaitement de l'action, et tous les fils qui s'y rapportent tiennent bien aux principaux personnages. Les ressorts employés par l'auteur, n'ont rien de bas, de forcé, de surnaturel ; ils sont tous avoués par la Muse comique. Enfin, la marche est uniforme, claire et rapide : peu d'événemens ; mais une action bien établie, bien suivie, sagement conduite, et qui se déroule avec beaucoup d'art.

Quant aux caractères, plus dans un pareil sujet ils présentoient de difficultés, et plus on doit savoir de gré à l'auteur du soin qu'il a mis à les tracer, à les peindre et à les nuancer avec des couleurs toujours fortes et toujours vraies. Les trois qui sont le plus en évidence, sont : Térigni, Mme. de Saint-Alard, et Dablanville.

Il falloit rendre le premier intéressant, malgré sa foiblesse : il falloit qu'il fût constamment dupe sans être jamais avili ; il falloit sauver ce qu'offroient d'odieux son inconstance, sa légèreté, sa facilité à briser des nœuds tissus par un amour pur, et formés depuis l'enfance ; c'est ce que l'auteur nous paroît avoir opéré avec une adresse très remarquable. Il n'est personne qui, en voyant cette comédie, ne s'intéresse singulièrement à Térigni ; qui ne le plaigne ; qui ne désire son bonheur ; qui ne tremble enfin sur les dangers que son imprudence lui fait courir. En éprouvant nous-mêmes ces sensations diverses, nous avons voulu nous en rendre compte, nous avons cherché à en démêler la source : nous croyons l'avoir trouvée dans cette candeur dont l'auteur a doué ce jeune homme, dans le soin continuel qu'il a pris de le rendre aimable, dans le ton vraiment noble et décent qu'il lui prête, enfin dans ce je ne sais quoi de gracieux et d'entraînant, répandu avec beaucoup de goût sur toutes les teintes de ce rôle.

Celui de Mme. de Saint-Alard offroit des écueils d'un autre genre, et dont l'auteur s'est moins bien tiré. Il falloit rendre odieuse cette femme méprisable, sans qu'elle fût cependant trop révoltante ; comme elle est presque toujours en scène, sa présence eût alors été difficile-

lement supportée par les spectateurs délicats : mais l'effet auroit peut-être été plus moral et plus senti. Gêné par ces considérations, l'auteur nous paroît avoir employé, pour ce caractère, des teintes trop pâles ; et nous oserons dire qu'en tout il n'est pas assez prononcé. Nous voudrions aussi que ce personnage fût plus annoncé ; qu'on connût mieux les détails de sa vie passée, pour savoir si c'est le besoin, les circonstances, ou l'amour du vice qui l'ont jeté dans la carrière de l'intrigue et du jeu.

Nous aurions aussi voulu savoir plus en détail l'histoire de ce mariage manqué avec le fils de Clermont : on ignore les causes de cette rupture ; et comme la connoissance qu'on donne à Térigni de cet incident forme le dénouement de la pièce, nous trouvons que c'est une véritable faute de ne les avoir pas fait plus clairement connoître. Au reste, ce défaut est bien facile à réparer ; une douzaine de vers ajoutés à la scène quatrième du premier acte peut y remédier aisément. Peut-être même cette explication seroit-elle mieux placée en l'absence d'Aglaë et dans la bouche de Dablanville : alors, elle trouveroit naturellement sa place dans la scène troisième du second acte, qui se passe entre cet intrigant et Mme. de Saint-Alard.

Il pourroit même jaillir un véritable comique

de cette narration, placée ainsi. On verroit que Dablanville connoît à fond la vie de son hôtesse, qui auroit ce motif de plus pour ménager un homme si bien instruit, etc. En hasardant cette observation, nous la soumettons en tous points au jugement de l'auteur lui-même; il saura mieux que personne en apprécier la valeur; et sa docilité éclairée, appanage du vrai talent, ne dédaignera pas sans doute d'en profiter, si elle lui paroît fondée.

Le rôle de Dablanville nous semble être le mieux fait de la pièce, et c'est peut-être celui que l'auteur a travaillé avec le plus de plaisir et le plus de soin. Ce personnage est d'un bon genre de comique: c'est un de ces êtres mixtes, qu'avec quelques teintes de plus on eût pu rendre ou trop odieux, ou trop bassement ridicule. Le milieu, ce milieu dans lequel

. . . . . *ultrà citràque nequit consistere rectum.*

et qu'il est si difficile de garder au théâtre, nous paroît avoir été très-bien conservé dans la facture de ce rôle; et nous savons un très-grand gré à l'auteur de n'avoir point cédé à la tentation qu'il a dû sans doute éprouver, et qu'il étoit si difficile de surmonter, de jeter dans ce rôle quelques traits de bouffonnerie; il eût probablement alors excité davantage le rire de la

multitude, mais il auroit révolté les gens de goût, et déparé le ton noble et décent qui règne dans l'ouvrage. Sous ce premier rapport, ce personnage nous paroît donc très-bien traité.

On lui a reproché, avec quelque apparence de fondement, de s'établir avec trop de facilité dans la confiance et la familiarité de Térigni. Il se jette en quelque sorte à sa tête ; et c'est au bout de quelques instans, que ce jeune homme, qui n'est point un sot, qui a reçu une éducation soignée, et à qui cet empressement d'un inconnu devroit paroître suspect, lui accorde tout-à-coup son estime et son amitié. Il se peut que l'impérieuse loi des vingt-quatre heures ait obligé l'auteur à brusquer un peu trop cette connoissance; il se peut qu'elle eût été plus naturelle, si les gradations en avoient été mieux préparées; mais ce seroit bien mal connoître le cœur humain, que de ne pas voir ici la marche de la Nature.

Pour peu qu'on ait observé le monde, on a dû voir combien la jeunesse est confiante et crédule ; avec quelle avidité elle mord à l'appât présenté par la flatterie, pour peu que le piége ne soit pas trop grossier ; et avec quel empressement l'inexpérience d'un jeune homme riche et facile sert tous les intrigans qui lui tendent leurs filets.

D'ailleurs Térigni, élevé en province, n'est point encore venu à Paris. Il ignore jusqu'à l'existence de cette espèce d'hommes qu'on ne rencontre que dans les capitales, qui n'ont d'autre revenu que les produits d'une industrie fondée sur la crédulité des dupes. Il trouve celui-ci établi, logé chez Mme. de Saint-Alard, tante de ses meilleurs amis; il apprend qu'il a connu son père, il ne lui soupçonne aucun dessein, aucun intérêt à le tromper: que de motifs pour le croire et pour se laisser prendre à des discours d'autant plus adroits, que la flatterie ne s'y montre jamais que sous le voile d'une tendre et sincère amitié! Combien d'hommes plus défians, plus éclairés, plus expérimentés que Térigni, sont dupes tous les jours d'un semblable manége!

Les autres personnages sont sur le second plan; mais ceux de Fabrice, de Sophie et de Clermont n'en sont pas moins intéressans.

Fabrice qui, comme nous l'avons dit, est né sans fortune, a de bonne heure appris à réfléchir: la maturité du caractère a devancé chez lui celle de l'âge. Bon frère, excellent ami, il voit avec douleur Térigni, entouré de piéges, courir à sa perte; et c'est moins l'intérêt qu'il prend à sa sœur que le sentiment pur et loyal qui l'attache à son ami, qui lui fait voir avec

avec horreur l'indigne alliance qu'on est au moment de lui faire contracter. Ce personnage, quoique fort jeune, quoique joué dans l'origine, et très-bien joué par un premier-rôle, nous paroît être un véritable raisonneur; et son sang froid contraste très-heureusement avec l'étourderie et la légèreté de Térigni. On peut même dire que ce n'est que par son attachement pour ce jeune homme qu'il tient à la pièce; car, il nous paroît en général trop peu lié à l'action, et l'on s'apperçoit trop qu'il n'est placé dans ce tableau que pour former opposition, soit avec Térigni, soit avec Dablanville.

Il seroit à désirer peut-être qu'il mît un peu plus de chaleur dans ses remontrances. L'ancienne amitié qui l'unit à Térigni lui en donne le droit; et il en résulteroit sans doute des effets plus prononcés. En tout, ce rôle manque un peu de couleur; et quoiqu'il ne soit vu que dans la demi-teinte, on voudroit plus de fermeté dans ses contours, et plus de force et de vigueur dans ses touches principales.

Celui de Sophie nous paroît beaucoup mieux dessiné. Peut-être l'auteur auroit-il dû la placer davantage en opposition avec Aglaë, et tirer quelques effets brillans de ce contraste: mais s'il a cru devoir négliger ce moyen, il n'a pas

oublié de mettre cette Sophie bien en situation avec Térigni. Elle survient toujours d'une manière piquante, et chacune de ses entrées forme tableau. Sa jalousie bien motivée amuse, intéresse et plaît. On aime sa candeur; et cette candeur fait excuser ce qu'il y a peut-être de trop prononcé dans son amour pour Térigni, qu'elle ne prend aucun soin de dissimuler. Quelques personnes ont prétendu qu'elle faisoit toutes les avances et qu'elle avoit l'air de courir après son amant; ce reproche nous paroît exagéré. Ces jeunes gens ont été élevés ensemble; ils sont destinés l'un à l'autre; ils ont toujours vécu en province, où la Nature a conservé bien plus qu'à Paris son empire et ses droits, où rien ne les a obligés de se contraindre, ni de dissimuler leur attachement réciproque: ainsi, ce qui dans une autre position seroit sans doute une inconvenance, nous paroît rentrer ici dans l'ordre de la vérité.

Ajoutons que la jalousie trop bien fondée que Térigni inspire à la sœur de son ami, achève de développer une passion qu'elle stimule et qu'elle aiguillonne sans cesse. C'est ce que nous appelons, en termes de l'art, savoir fouetter un rôle; et d'après le caractère de franchise donné à Sophie, ces explosions de sensibilité sont bien dans la Nature. L'effet

qu'elles ont toujours produit à la représentation en est une preuve certaine.

Le personnage de Clermont est noble sans doute ; mais on voit avec chagrin qu'il n'est, en quelque sorte, qu'esquissé. On désireroit que l'auteur eût donné plus d'étendue à ce rôle, dont l'importance est bien avérée, puisque c'est lui qui opère le dénouement. Plus cet honnête homme est vu avec plaisir, plus on est fâché qu'il se trouve trop rarement en scène, et qu'il n'y soit pas mis dans une opposition plus marquée avec les personnages vicieux de la pièce. L'auteur pouvoit faire naître de ces contrastes des beautés nouvelles, et nous le blâmons d'autant plus de les avoir négligées, qu'il étoit très-en état de tirer de ces situations le plus heureux parti.

Au reste ces observations, qui au fond sont moins des reproches que des regrets, n'empêchent pas que Clermont, annoncé dès les premières scènes, ne se trouve bien lié à l'action, et que le dénouement, qui est tout entier son ouvrage, ne soit d'un grand et bel effet. Il est fâcheux qu'il soit un peu trop prévu, et que quelques vers de la scène seizième du quatrième acte annoncent trop clairement ce qui doit se passer dans la septième scène du cinquième : mais cette dernière est si chaudement tracée ;

elle produit une telle sensation au théâtre, que le plaisir qu'elle procure fait oublier aisément qu'il y manque celui de la surprise.

De grandes difficultés, dont l'auteur s'est heureusement tiré, se présentoient dans le rôle d'Aglaë. Il est facile de les sentir. Mais, nous le louerons par-dessus tout de l'art avec lequel il nous laisse incertains si cette jeune personne est en tout d'intelligence avec sa mère, pour faire tomber Térigni dans le piége. Cette incertitude est d'autant plus adroite, que si elle n'existoit pas, ce personnage tout-à-fait avili, repousseroit au lieu de plaire. Sans chercher à rendre le vice aimable, il est bon souvent au théâtre, d'en voiler la difformité; et c'est ce qui se trouve pratiqué ici avec un ménagement très-remarquable. Nous avons vu aussi, avec un sensible plaisir, le soin que l'auteur a pris de ne point ramener Aglaë au cinquième acte. Sa présence, après la scène très-vive du quatrième, embarrassante pour tous les autres personnages, auroit paru d'une inconvenance très-choquante aux yeux des spectateurs délicats. Ce respect des convenances, tant oublié aujourd'hui, honore singulièrement à nos yeux l'auteur de l'*Entrée dans le Monde*, et ne prouve pas moins en faveur de son cœur que de son esprit.

Les rôles de Derlange et de Favel n'auroient

pu être plus prononcés sans sortir absolument des bornes de la décence théâtrale. Quelques personnes irréfléchies ont qualifié devant nous ces personnages du nom de *riboteurs* : l'expression nous paroît mal appliquée. L'on n'est point un riboteur pour aimer à faire un bon repas aux dépens d'autrui, et pour se prêter au projet d'égarer la raison d'un jeune homme sur lequel on a des vues secrètes. D'ailleurs, ne perdons point de vue que l'auteur avoit à peindre les mœurs actuelles ; et il n'est que trop notoire que chez les riches et les voluptueux du jour, l'amour de la bonne chère et du vin a remplacé ce goût des arts et des plaisirs délicats, qui faisoit au moins pardonner à leurs devanciers le scandale de leur luxe, et les torts de leur opulence.

Un reproche plus mérité, que l'on auroit pu faire à ces deux personnages secondaires, c'est d'être extrêmement immoraux, et d'avoir réduit en préceptes cette même immoralité ; mais, outre qu'il est difficile qu'on se laisse séduire par l'étalage de principes aussi monstrueux, il falloit bien faire entrevoir le profond abyme dans lequel on veut entraîner Térigni. Il falloit peindre, avec une vigueur énergique, les conséquences fâcheuses d'une trop grande facilité de caractère dans un jeune homme riche et abandonné à lui-même.

C'est ainsi que, dans son admirable comédie du *Joueur*, Regnard a placé sur un plan reculé le personnage de Toutabas, pour montrer que tôt ou tard un joueur finit toujours par devenir fripon, dès qu'il se lasse d'être dupe; et cependant, jamais on ne s'est avisé de lui reprocher d'avoir réduit, dans cette scène, le vol en précepte. Ne soyons donc pas plus sévères envers l'auteur de l'*Entrée dans le Monde*; et en faveur du but moral qu'il s'est proposé, passons-lui l'immoralité de son Derlange et de son Favel.

Convenons aussi que la première scène du troisième acte, dans laquelle ils paroissent pour la première fois, est d'un comique vif, mordant, et d'un effet sûr; qu'elle est pleine de trait et d'esprit; et qu'elle pétille d'un sel dont la causticité ne peut qu'amuser le spectateur le plus difficile. Ajoutons que ces deux personnages sont suffisamment liés à l'action, puisque mis en jeu par Dablanville, ils lui servent d'instrument pour corrompre Térigni et l'amener aux vues de Mme. de Saint-Alard : on auroit donc tort de les ranger dans la classe des rôles purement épisodiques.

Ceux de Beaupré et de M. et de Mme. Dumont, qui ne paroissent que dans une scène au premier acte; qu'on ne revoit plus, dont

on n'entend plus parler, sont bien plus étrangers à l'ouvrage, et peuvent passer pour de véritables accessoires. Mais ils servent à donner un échantillon de la société de Mme. de Saint-Alard, et de l'espèce de monde dans lequel Sophie, Fabrice et Térigni vont être introduits. Sous ce rapport, ils se rattachent à la pièce ; et le dialogue piquant de cette scène, les tableaux modernes et ressemblans qu'elle expose, les *à parte* saillans et satiriques dont elle est semée, l'ont toujours fait écouter avec trop de plaisir pour qu'on se permette de la trouver déplacée. Il est vrai qu'elle exige au théâtre un si parfait ensemble, qu'il est très-rare qu'elle soit aussi bien jouée qu'elle est écrite : mais l'extrême difficulté qu'elle offre aux acteurs, ne peut cependant pas devenir, pour l'auteur, le sujet d'un reproche bien fondé.

Quelques personnes ont voulu voir dans cette conversation animée et rapide, une imitation servile de la fameuse scène cinquième du deuxième acte du *Misanthrope ;* mais nous croyons qu'elles se trompent. La situation est trop différente, pour que les personnages puissent se ressembler ; et les motifs de ces deux scènes n'ont aucune identité. Il faut être possédé du démon des comparaisons, pour voir quelque similitude entre les *fournisseurs* de nos

jours et les marquis de la cour de Louis XIV. Mais on doit louer l'auteur d'avoir bien peint, au moins de profil, les opulens de notre âge : leur ton, leurs mœurs, leur sottise, leur suffisance, sont bien caractérisés dans ces trois personnages ; et cette scène, n'eût-elle que ce genre de mérite, il faudroit y applaudir : mais nous croyons avoir prouvé qu'elle en avoit d'autres, et que sans embarrasser l'action, elle se rattachoit très-bien au but moral de l'ouvrage.

Après avoir analysé l'intrigue et les caractères de cette comédie, il nous reste à parler du style. Le meilleur moyen de le faire connoître seroit celui que l'extrême étendue que nous avons été forcés de donner à cet article nous interdit, c'est-à-dire de nombreuses citations. Nous tâcherons d'y suppléer en indiquant les morceaux les plus saillans ; mais auparavant nous nous empresserons de louer l'auteur d'avoir eu le bon esprit d'éviter toutes ces tirades à prétention, si communes dans les comédies modernes, et dont la plupart sont si mal-adroitement amenées qu'elles forment de véritables hors-d'œuvre, et tiennent moins au sujet qu'au désir de faire briller l'esprit du poëte. Ici tout naît du plan de l'ouvrage ; tout s'y rapporte, et cette manière que nous avions déjà eu occasion de louer en parlant

de *Médiocre et Rampant*, annonce une combinaison sage et une tête vraiment organisée pour la comédie.

Le style de l'*Entrée dans le Monde* est simple, naturel, sans afféterie, sans madrigaux, sans bluettes; tel enfin à peu-près qu'est celui de la conversation, dont le dialogue comique ne doit être qu'une imitation ennoblie. Le dialogue est vif, serré, rapide, et se suit en général très-bien. Il offre peu de couplets d'une grande étendue, et le plus long n'a que trente-quatre vers. Quoique ce dialogue soit presque toujours très-coupé, peut-être même un peu trop, il n'est cependant point haché, et l'on peut dire qu'il ne manque ni de rondeur, ni même d'élégance.

Mais on reconnoît la précipitation avec laquelle l'auteur écrit, à des négligences dans la versification, à un grand nombre de tournures prosaïques, et à une foule de vers ou sans hémistiche, ou dont la césure ne se trouve point à sa place. Ces légères taches affligent d'autant plus les hommes de goût, qu'il est facile de voir qu'avec un peu plus de soin, et surtout un peu plus de temps, l'auteur auroit pu les faire aisément disparoître. On diroit que lorsqu'il a conçu son plan, tracé ses caractères, et disposé ses scènes, ce poëte aimable est impatient de

voir son ouvrage terminé ; et le fruit de cette impatience doit être naturellement une foule de négligences et d'incorrections. Avec une semblable manière de travailler, il est même étonnant que ses vers n'en offrent pas davantage: au moins ses rimes sont-elles exactes, et c'est une jouissance pour les oreilles exercées; mais nous l'invitons à soigner également l'harmonie qui résulte toujours d'une sage observation de la mesure. Rien de plus fatigant pour un spectateur attentif qu'un vers totalement privé d'hémistiche, ou dont la césure arrive après le premier ou le second pied. Dès qu'une pièce est écrite en vers, c'est une absurdité de vouloir que ces vers ressemblent à de la prose, afin de faire paroître le dialogue plus naturel. La poësie la plus simple doit conserver cette cadence et cette harmonie sans lesquelles la langue des dieux n'est plus qu'un idiôme sourd et stérile. Les juges actuels sont, il est vrai, peu sensibles aux irrégularités, parce qu'ils ignorent les règles ; mais l'auteur de l'*Entrée dans le Monde* doit se montrer trop jaloux de sa gloire pour borner son ambition aux suffrages vulgaires. C'est aux hommes éclairés et difficiles qu'il doit s'attacher à plaire ; qu'il n'oublie point que leur opinion seule est le garant de celle de la postérité.

A défaut de citations, nous avons promis de renvoyer nos lecteurs aux couplets les plus saillans et les mieux écrits de cet ouvrage : c'est pourquoi nous leur indiquerons la deuxième scène du premier acte, la première et la neuvième du second, la sixième et la septième du troisième, la seizième du quatrième, la cinquième et la septième du dernier : ces scènes étant les seules qui renferment des couplets d'une certaine étendue, ce sont aussi celles qu'il faut consulter pour juger le style de l'auteur, ces morceaux étant toujours ceux qu'on travaille avec le plus de soin.

Les rôles de Fabrice et de Clermont sont écrits avec chaleur et avec noblesse. Nous savons gré à l'auteur d'avoir rétabli aux dernières représentations une très-belle tirade dans ce dernier rôle, qu'on regrette d'autant plus de ne pas trouver dans l'ouvrage imprimé, que ce morceau très-beau par lui-même a de plus le mérite d'ajouter à l'importance d'un rôle dont le plus grand défaut est de n'en avoir point assez. Nous l'invitons à rétablir de même les quatre vers qui faisoient la sortie de Dablanville à la scène huitième du cinquième acte, et qui ont été retranchés aux répétitions. Ces vers sont plaisans, et terminent ce rôle d'une manière vraiment originale et comique.

Malgré la sévérité des observations que nous venons de nous permettre sur cet ouvrage, nous ne balançons pas à le regarder comme l'une des meilleures comédies que l'on ait vu depuis long-temps. C'est ce qu'on appelle une pièce dans le grand genre, et, ce qui vaut mieux encore, dans le bon genre. Elle nous paroît digne des plus honorables encouragemens ; elle ajoute un fleuron très-riche à la couronne de son auteur; et l'on peut dire, sans adulation, qu'elle a fait faire un très-grand pas à sa gloire.

Ce jeune auteur, osons le dire, partage aujourd'hui avec M. Collin-d'Harleville, le sceptre de l'empire comique. Tous deux ont laissé bien loin leurs jeunes rivaux dans cette honorable et pénible carrière : mais le peintre sublime du *Vieux Célibataire*, contrarié par une santé délicate, met, pour notre malheur, un très-long intervalle entre ses travaux dramatiques. M. Picard, au contraire, doué d'un heureux tempérament, malgré les études multipliées auxquelles son état de comédien le condamne, travaille avec une ardeur, dont son activité sans bornes peut seule révéler le secret. Six mois étoient à peine écoulés depuis que l'*Entrée dans le Monde* avoit paru sur la scène, que déjà elle y avoit été suivie d'une jolie petite pièce en un acte (*les Voisins*), pleine de sel, d'enjoue-

ment et d'excellentes plaisanteries ; et d'une comédie en cinq actes (*le Collatéral*), qui, au mérite d'exciter continuellement le rire, joint celui d'offrir une intrigue charmante, des caractères originaux, une verve étonnante de composition, et un style pressé, rapide et plein de trait : pièce digne enfin de Dancourt ou de Dufresni (*).

Une telle rapidité d'exécution atteste sans doute une imagination bien riche, un talent bien rare, et une bien étonnante facilité ; mais nous oserons inviter cet auteur à moins faire, pour faire encore mieux. Un travail aussi précipité n'est-il pas quelquefois l'ennemi de la perfection, et peut-on soigner au même degré toutes les parties d'une composition dramatique, lorsqu'on ne se donne pas le temps d'en revoir chacun des détails avec une égale sévérité? Plus M. Picard nous a donné, par ses talens, le droit d'être difficiles, et plus il doit s'attacher à ne nous offrir que des productions dignes, sous tous les rapports, d'un des plus aimables favoris de la muse comique.

(*) On en trouvera l'extrait dans cet ouvrage.

DE LA PESTE, ou *Epoques mémorables de ce fléau, et les moyens de s'en préserver; par* J. P. Papon, *ci-devant Historiographe de Provence. 2 vol. in-8°. de plus de 300 pages. Prix, 7 fr. broché. A Paris, chez* Lavilette et compagnie, *Libraires, rue St.-André-des-Arcs, n°. 46. — An VIII.*

EXTRAIT.

L'AUTEUR, dans une Préface très-bien écrite, répond d'avance aux reproches qu'une fausse et ombrageuse délicatesse pourroit lui faire d'avoir consacré sa plume à un pareil sujet. Si ces reproches étoient admissibles, il faudroit renoncer à écrire sur les objets qui intéressent le plus l'humanité. « Pour moi, dit-il, » je pense, au contraire, qu'on feroit plus de » mal aux hommes, en leur déguisant les dan- » gers qu'ils courent, qu'en les leur montrant » avec les moyens de les éviter. »

Cette réflexion nous semble parfaitement juste, et doit dissiper la répugnance que certains lecteurs pourroient d'abord avoir à s'occuper d'un ouvrage de cette nature: qu'ils ne craignent donc pas de le lire avec attention; ils

s'en trouveront bien récompensés par l'intérêt des tableaux qu'il présente, la rapidité du style, le mérite des choses, et un charme indéfinissable répandu sur ce livre, qui ne permet plus de le quitter lorsqu'on l'a commencé.

A la suite de la Préface, sont placées, en forme d'Introduction, des Considérations sur les causes et l'origine de la *Peste*, dans lesquelles l'auteur combat avec succès l'opinion de ceux qui pensent que la Peste est originaire de l'Orient, et notamment de l'Egypte, et que c'est de là qu'elle a passé dans les autres pays, toutes les fois qu'elle les a ravagés. Il prouve, au contraire, que loin d'être indigène à ces pays, plusieurs causes se sont souvent réunies pour la faire naître en Europe; telles que les eaux croupissantes, l'insalubrité de l'air, les terres incultes, et en général la barbarie des hommes, qui, lorsqu'ils sont rassemblés sans être encore civilisés, « ne connoissent ni les jouissances, ni les arts qui introduisent avec les » commodités de la vie, cette propreté, d'où » dépend en partie la santé du corps. »

L'auteur nous offre ensuite une histoire abrégée et très-intéressante des époques mémorables de la Peste, avec les moyens de l'éviter. Il commence par la Peste d'Athènes, 331 ans avant l'ère chrétienne, et termine par la

Peste de Marseille de 1720, dont quelques témoins existent, et dont le souvenir glace encore d'effroi, lorsqu'on parcoure cette ville, qui perdit en treize mois, 40,000 habitans de ses murs, et 10,000 de son territoire. Ces tableaux sont écrits avec une simplicité, une chaleur, une vérité, qui ajoutent à leur intérêt. L'auteur raconte purement, simplement, sans aucun ornement étranger, ces faits terribles; et cette narration, plus entraînante qu'aucun roman, attache au suprême degré le lecteur le plus frivole. Un sentiment consolateur se mêle à la terreur profonde que ces détails inspirent; et il est doux, en se reportant sur soi-même et sur le lieu qu'on habite, de penser qu'on jouit d'une santé florissante, et que probablement on n'y sera point atteint par ce fléau destructeur.

Le second volume est consacré aux précautions à prendre contre la Peste. Il est divisé en deux sections. Dans la première, l'auteur traite des lois sanitaires dans l'intérieur, et les connoissances qu'il y développe annoncent un écrivain familier avec celles d'administration et de médecine. Il a renvoyé à la seconde section, tout ce qui a rapport à la police sanitaire des vaisseaux, des ports, des lazarets, etc. Il faut lire dans l'ouvrage même tous les détails dans lesquels l'amour de l'humanité l'oblige de descendre;

cendre ; aucun n'est à négliger dans une matière aussi importante.

Ce volume n'offre pas sans doute autant d'attrait que le premier, qui renferme la partie historique ; mais il n'en est pas moins essentiel de le lire avec une grande attention. L'imagination effrayée par les tristes tableaux qui précèdent, aime à se reposer sur les moyens préservatifs et curatifs des maux qui l'ont tant émue. L'auteur ne laisse rien à désirer à cet égard. Il a considéré son sujet sous toutes les faces, et le traite en homme qui n'est étranger à aucune de ses parties. Toujours clair, simple et précis, il a plutôt l'air de causer avec ses lecteurs, que de chercher à les instruire. C'est vraiment ainsi qu'on devient utile.

La réputation de M. Papon étoit faite depuis long-temps dans la république des lettres, où il occupe une place très-distinguée parmi nos historiens. Cet ouvrage ne peut qu'y ajouter un solide éclat. Les motifs respectables qui le lui ont fait entreprendre, les recherches immenses qu'il suppose, le travail prodigieux, souvent pénible, et même fastidieux, auquel il a fallu se livrer, enfin l'exécution savante et méthodique qu'il a adoptée, tout se réunit pour mettre ce Traité *de la Peste* au rang des ouvrages les mieux faits et les plus utiles. Le

succès a répondu à son mérite, et ce mérite a tellement été senti et reconnu par le gouvernement, premier juge du degré d'utilité d'un livre de cette nature, qu'il en a fait répandre un grand nombre d'exemplaires dans nos principales villes maritimes. Il ne peut qu'y opérer un grand bien, et des notions aussi intéressantes pour l'humanité, ne sauroient être trop généralement répandues. Nous conseillons donc à ceux de nos lecteurs qui sont jaloux de connoître un excellent livre, de se procurer celui-ci, et nous croirons avoir acquis quelques droits à leur reconnoissance, si par ce court extrait nous avons réussi à leur en inspirer le désir.

On sait que M. Papon étoit l'un des membres les plus recommandables de cette Congrégation à laquelle les lettres doivent tant d'hommes célèbres, qui, depuis sa fondation jusqu'en 1789, s'est toujours distinguée par ses services et ses vertus ; et dont l'honorable devise étoit, *y entre qui peut, et en sort qui veut* ; ce qui caractérisoit en peu de mots le soin qu'on apportoit dans le choix de ses membres et le dégré de liberté dont chacun y jouissoit.

HECTOR MARTIN, *par* Dek.*** D.***. 2 *vol.* in-12. *fig. Prix*, 3 *fr.*, *et* 4 *fr.*, *franc de port. A Paris*, *chez* Maradan, *Libraire*; *rue Pavée Saint-André-des-Arcs*, *n°.* 16. *An X.* — 1802.

EXTRAIT.

HECTOR MARTIN naquit en 1774, à Melun, de Nicolas Martin, maître charcutier dans ladite ville, et d'Élisabeth Picquenard, sa légitime épouse. Quoique ce premier né fût venu au bout de sept mois et demi de mariage, M. Nicolas, aussi laid que sa femme étoit jolie, n'en reconnut pas moins Hector pour son fils, en dépit des propos des commères de Melun. Madame Martin, qu'une alliance si mal assortie remplissoit de chagrin, mourut trois heures après la naissance de son fils, qui eut pour marraine madame de Montalban, dame du château de ce nom, peu distant de Melun, et qui fit élever chez elle son filleul: c'est faire présumer que le jeune Hector reçut une bonne éducation; il sut bien en profiter.

Madame de Montalban étoit veuve depuis vingt ans, d'un seigneur allemand, et son fils, unique fruit de ce mariage, étoit alors à Vienne

et au service de l'empereur. Toute sa tendresse se réunit donc sur le jeune Hector, son filleul, qui, à seize ans, étoit un garçon vraiment accompli. Il rencontra un jour dans les bois voisins du château, madame de Sacy, accompagnée de ses deux filles. Elfrida, l'aînée, fit une vive impression sur son cœur, et cette impression fut réciproque. Il eut le bonheur de plaire à M. de Sacy, (qui habitoit son château du Tremblay, voisin de Montalban,) en dépit de madame de Sacy, qui ne pouvoit se résoudre à admettre dans sa société le fils d'un charcutier. Vers cette époque cependant, M. Martin quitta ce commerce, se jeta dans celui des bois, et, pour achever de se décrasser tout-à-fait, il épousa madame Didier, veuve d'un notaire de Melun, et qui étant hors d'âge, le tranquillisoit sur l'accroissement de sa famille.

Cependant un jour qu'Hector revenoit du Tremblay, il rencontra une jolie femme toute seule dans un phaéton qu'elle conduisoit. Elle lui demanda le chemin de Corbeil ; Hector s'offrit de l'y conduire, et fut reçu dans le phaéton : il obtint même la permission de souper avec cette dame ; mais étant allés se promener ensemble sur le bord de la rivière, ils y firent la rencontre d'un jeune homme, qui après avoir accablé l'inconnue de reproches, les fit saisir

l'un et l'autre et jeter dans une voiture, où, liés, garottés, et même bâillonnés, ils furent conduits à Paris. Descendus dans une maison isolée, on les sépara.

Hector, qui s'attendoit aux traitemens les plus rudes, fut bien surpris de se voir mettre entre les mains de trois jeunes filles, qui après l'avoir baigné et parfumé, et de plus bien fait souper, l'établirent dans un lit magnifique, où il ne tarda pas à s'endormir, mais dans lequel une jeune femme vint bientôt prendre place à ses côtés. Il eût fallu une vertu surnaturelle pour résister à pareille épreuve : Hector n'étoit qu'un homme ; mais il le fut parfaitement dans cette occasion.....

Prisonnier dans cette maison, mais traité cependant avec beaucoup d'égards, on lui permit seulement d'écrire à madame de Montalban, pour la tirer d'inquiétude ; ensuite il eut la liberté de se promener dans le jardin, où l'attendoit une nouvelle aventure. Des gémissemens frappèrent son oreille ; ils partoient d'une espèce de caveau fermé par une grille de fer. Hector a bientôt franchi tous les obstacles, et trouve au fond de ce caveau, sa belle compagne de voyage nue et enchaînée. Il brise ses fers ; mais comme il étoit né très-sensible, et que le costume de la prisonnière n'étoit pas

fait pour éteindre son courage, il se paya d'abord du service qu'il venoit de lui rendre. Cependant, après l'avoir fait cacher dans une touffe de lilas, il rentra dans la maison, où on l'appeloit pour dîner, bien résolu de venir chercher sur le soir la belle captive, et de favoriser son évasion: quelles furent sa surprise et sa douleur, en trouvant la touffe déserte et la belle disparue! Il dissimula; mais ne pouvant enfin retenir sa colère, il accabla de reproches la dame qui le retenoit ainsi prisonnier, et, armé de deux couteaux, voulut la contraindre à lui rendre la liberté. Six grands laquais, bien armés, se jettent sur lui, il les terrasse; mais en descendant l'escalier, le pied lui manque, il roule, se frappe, s'évanouit, et ne se réveille que dans une voiture, où deux gardiens le resserroient étroitement, et qui, après une marche de trois jours, le conduisit dans un château, où il fut renfermé pendant trois ans. Une femme lui procure la liberté; mais pendant sa captivité, la Révolution avoit eu lieu, et sans passe-port, dans un pays inconnu, il court des dangers d'une autre espèce.

Hector s'en tire avec sa force et son courage ordinaires. Après avoir fait beaucoup de chemin dans la campagne, errant à l'aventure, pour éviter les villages, il se trouve auprès

d'une maison isolée, dans laquelle il demande un asile. Cette maison étoit habitée par cette même Julie qu'il avoit tirée du souterrain. Qu'on juge quelle fut sa joie, en revoyant son libérateur!

Il fut convenu qu'Hector écriroit à Melun, pour se procurer un passe-port, et qu'en attendant il continueroit de demeurer chez Julie, dont la maison étoit située près de l'ancienne principauté de Dombes. Cet arrangement, comme on peut le croire, plut fort à notre héros. Histoire de Julie, qui étoit tout simplement une fille entretenue, qui, comme bien d'autres, avoit gagné à ce métier beaucoup d'argent. Mais Hector n'étoit pas scrupuleux, et cet aveu sincère ne changea rien à ses sentimens pour son aimable hôtesse. Sa conscience lui reprochoit bien quelquefois l'oubli d'Elfrida; mais à son âge, le plaisir qu'on goûte l'emporte toujours sur celui qu'on espère.

Il y avoit plus de quinze jours qu'Hector attendoit, dans cette douce retraite, la réponse à ses lettres, lorsqu'une visite domiciliaire, telles qu'on les faisoit alors, et comme il faut espérer qu'on n'en fera plus, vint y porter le trouble et l'alarme. Hector reçut ces brigands avec son courage accoutumé; il y eut des nez et des oreilles coupés, des jambes cassées, des épaules démises; et comme le remarque judi-

cieusement l'auteur, s'il y avoit eu alors beaucoup d'Hectors! .... Mais quoique les brigands révolutionnaires eussent été mis en fuite, Hector opina sagement pour un prompt départ: les bijoux, l'argent, les paquets furent prêts dans un instant, et le voilà, muni d'un faux passe-port, c'est-à-dire de celui du jardinier, parti avec Julie, pour se rendre à Paris.

Tout alla bien jusqu'à Auxerre; mais là, le président du comité révolutionnaire, qui étoit un de ces laquais qu'Hector avoit si bien rossés, lorsqu'on le retenoit prisonnier à Paris, le reconnut et le fit mettre en prison. Julie seule eut la permission de continuer sa route. Dans ces temps-là, de la prison à l'échafaud, il n'y avoit qu'un pas; Hector fut donc envoyé à Paris, et bientôt condamné par le tribunal révolutionnaire. Julie, qui l'avoit suivi à ce tribunal, tomba morte en entendant prononcer ce terrible jugement. Heureusement paroît un homme qui remet un billet à Fouquier de Tinville, d'après lequel cet accusateur public dit à Hector qu'il apprend qu'il a des dépositions importantes à faire, et qu'en conséquence il est sursis à son exécution. Hector reconnoît dans cet homme, M. Martin, son père, qui, devenu fournisseur, millionnaire et député, jouissoit, à tous ces titres, d'un grand crédit, et

qui même étoit demeuré honnête homme, chose un peu plus difficile à croire. Il l'emmène chez lui, et le présente à sa femme et à sa société, composée toute entière de gens de la Nouvelle France; tels que M. et Madame Crottard, autres millionnaires, ci-devant domestiques de M. de Sacy, dont ils ont, en commun avec M. Martin, acheté le bien, devenu national depuis son émigration. Hector apprend là que madame de Montalban, sa marraine, M. et Madame de Sacy, et sa chère Elfrida, leur fille, sont retirés à Vienne. Il sent renaître son amour, et les obstacles ne font qu'irriter cette passion.

Tous les événemens dont nous venons de rendre compte, sont renfermés dans le premier volume. Nous analyserons plus succinctement le second, dans lequel M. Nicolas Martin joue le principal rôle ; et nous nous bornerons à dire qu'en bon père, il consent à mener Hector à Vienne, auprès de sa maîtresse, après avoir tiré vengeance de la femme qui l'a tant persécuté, et qui s'échappe ensuite pour le persécuter de nouveau. Madame de Sacy, que son émigration n'a pas rendue plus modeste, ne voit toujours dans l'amant de sa fille, que le fils d'un charcutier de Melun : cependant, lorsque M. Martin propose de lui rendre tous ses biens, en faisant ce mariage, elle devient un

peu plus traitable. Mais au moment de le conclure, nouveaux incidens qui se succèdent avec rapidité. On enlève Elfrida ; Hector et son père courent après ; combats sanglants, blessures ; Elfrida est conduite en Espagne et renfermée dans un couvent. M. Nicolas Martin y vole, et l'enlève avec deux autres femmes, etc., etc. Enfin toutes ces aventures se terminent comme presque tous les romans, par un mariage, et le brave Hector reçoit le prix de son courage et de sa constance.

On a pu voir par cette analyse, dans laquelle nous avons même passé sous silence une grande partie des événemens du second volume, qu'il y a dans ce roman plus d'incidens qu'il n'en faut pour remplir six tomes d'une raisonnable grosseur, au lieu des deux fort minces qui le composent : aussi le principal défaut de cet ouvrage est-il l'absence totale de ces développemens qui font le plus grand charme de ces sortes de livres. Les faits n'y sont, pour ainsi dire, qu'esquissés, et leur multiplicité nuit à l'intérêt. Mais ce qu'on doit y louer, ce sont les caractères : celui de M. Martin est vraiment original, et la plupart des autres sont puisés dans la Nature. Il y a des situations tellement plaisantes, que quelques personnes pourroient bien les trouver un peu grave-

leuses ; nous convenons même que sans être taxé de pédanterie, on peut fort bien les regarder comme telles ; mais lorsqu'on rit, l'on est presque toujours indulgent, et par conséquent, fort tenté de pardonner à l'auteur ces petites irrégularités, surtout lorsqu'on s'apperçoit qu'il est presque toujours fidelle aux règles du goût. Tout ce qui tient au tableau du règne révolutionnaire est bien frappé, et part d'un esprit juste et d'une plume exercée à saisir les ridicules et habile à les peindre. Enfin, le style ne manque ni de couleur, ni de naturel, ni de rapidité ; il pétille en général d'esprit, et cet esprit n'est jamais déplacé.

Il résulte de ces observations, que si *Hector Martin* n'est pas un roman du premier ordre ni un ouvrage à mettre inconsidérément entre les mains de tout le monde, c'est au moins une lecture fort agréable et presque toujours amusante, malgré les douloureux souvenirs qu'elle rappelle quelquefois. Ces deux conditions se rencontrent si rarement dans les productions de ce genre, dont on nous inonde aujourd'hui, qu'elles doivent faire pardonner les défauts de cette histoire, dont le succès d'ailleurs justifie l'empressement qu'on met à la lire.

LE PETIT LA BRUYERE, *ou Caractères et Mœurs des Enfans de ce Siècle, ouvrage fait pour l'Adolescence; suivi d'une seconde partie, contenant un Recueil de Pensées diverses, offert à la Jeunesse. Nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée de plusieurs chapitres entièrement nouveaux; par Madame* de Genlis; *avec cette épigraphe*:

> Il ne faut point mettre un ridicule où il n'y en a point: c'est se gâter le goût, c'est corrompre son jugement et celui des autres. Mais le ridicule qui est quelque part, il faut l'y voir, l'en tirer avec grâce, et d'une manière qui plaise et qui instruise.
>
> LA BRUYERE, *Ch.* 1.

Un vol. in-8°. de 300 pages. Prix, 3 fr. 60 cent., et 4 fr. 50 cent., franc de port. De l'Imprimerie de Crapelet. A Paris, chez Maradan, *Libraire. rue Pavée St.-André-des-Arcs, n°. 16. An X. — 1802.*

EXTRAIT.

PARMI les auteurs qui se sont occupés de l'éducation, madame de Genlis tient un rang distingué. Ses vues toujours droites, ses prin-

cipes toujours vrais, ses observations fines et judicieuses, enfin sa morale toujours pure, font qu'avec elle on ne craint point de s'égarer dans les routes tortueuses d'une philosophie corruptrice. La Religion est toujours la base de son système, et il faut convenir que c'est la seule solide, et l'unique source des véritables vertus. Nous avons vu ce qu'il nous en a coûté et ce qu'il nous en coûte encore, pour avoir méprisé cette vérité immuable. Presque tous les crimes sont commis par des scélérats à peine échappés de l'enfance, qui ont puisé tous leurs vices dans une précoce indépendance et dans une incrédulité fatale. Ne reconnoissant plus aucun frein sur la terre, puisque la puissance paternelle et la voix de la Religion ont perdu sur eux toute espèce d'empire, ils s'abandonnent sans honte et sans remords à tous les forfaits, jusqu'à ce que le glaive des lois, en abrégeant leur monstrueuse carrière, leur fasse connoître, mais trop tard, le triste résultat des faux principes qu'ils ont aveuglément adoptés.

Treize chapitres composent *le petit la Bruyere*, qui n'occupe que les 140 premières pages de ce volume. L'auteur y parle successivement de la lecture, de l'étude et de l'application; du mérite personnel; des petites filles; du cœur; des petits garçons; de la moquerie;

de l'emploi du temps; de la société et du début dans le monde; de l'insipidité; des faux jugemens; de la calomnie et de la carrière littéraire; de l'amitié fraternelle; enfin du rang élevé et des princes. On sent bien que dans un aussi court espace, ces sujets sont plutôt effleurés qu'approfondis; mais il n'est aucun de ces chapitres qui ne renferme des instructions utiles, présentées sous des formes agréables, et même souvent neuves. On y trouve une foule de portraits d'enfans, dessinés avec esprit, et qui joignent, au mérite de la ressemblance, celui d'être singulièrement piquans. On en jugera par cette courte citation.

« Qu'avez-vous, Mélanie? Vous avez pleuré, » je le vois; une sombre mélancolie est ré- » pandue sur tous vos traits. Une de vos amies » est-elle malade? Votre maman doit-elle faire » un voyage sans vous? Est-il survenu quel- » qu'événement fâcheux dans votre famille?... » Rien de tout cela; mais la mère de Mélanie » veut que sa fille porte des poches, et Mélanie » ne sera plus vêtue à la mode, et la robe de » Mélanie sera moins parfaitement collée sur » ses hanches, Mélanie aura l'air moins *Grec!*... » Quel intéressant sujet d'affliction!... Conso- » lez-vous, Mélanie; car avec des poches ou » sans poches, vous ne ressemblerez jamais à » la Vénus de Médicis. »

Dans le chapitre de l'emploi du temps, il y a des observations qui paroîtront peut-être un peu trop minutieuses, mais qui n'en sont pas moins utiles, et qu'il est bon de méditer. On y voit qu'une foule de petites occupations, même ennuyeuses, multipliées sans nécessité, forment au bout de l'année une somme de temps, dont l'inutile emploi mérite d'être regretté. Pour quiconque aime à s'instruire et à bien user de la vie, il n'y a pas dans la journée une seule minute à perdre; c'est une vérité dont il est bon de bien pénétrer la jeunesse. Le temps est, comme l'on sait, l'étoffe dont la vie est faite, et il arrive un âge où l'on voudroit en avoir été moins prodigue et l'avoir mieux employé.

Un *Recueil de Pensées diverses* forme la seconde partie de ce volume: elle est composée de quinze chapitres, qui traitent de la gaieté dans les ouvrages de littérature; du goût dans les mêmes ouvrages; des gens en place; des esprits forts; de divers usages; de l'amour de la gloire et de la patrie; des bienséances et du respect humain; des préjugés; de la mort; de l'envie; de la critique; du suicide; du bienfait d'une bonne éducation; des intrigans et des voyages. On voit que ces sujets n'ont pas entr'eux beaucoup de rapport et que ce sont des réflexions recueillies par l'auteur, à dif-

férentes époques et dans diverses circonstances: mais il n'en est aucune qui n'annonce un esprit juste, observateur, et doué d'une très-grande sagacité. Plusieurs même sont personnelles à madame de Genlis, et elle y repousse, avec autant de force que d'adresse et de modération, les traits de la calomnie, qui comme, l'on sait, ne s'attache guères aux esprits médiocres. Dans le chapitre du suicide, elle relève avec autant de tact que de jugement, des principes au moins bien singuliers, énoncés par madame la baronne de Staël, dans l'un de ses derniers ouvrages. Les phrases citées semblent moins appartenir à une femme d'esprit qu'à un Lycophron moderne: c'est absolument ce que Despréaux appeloit, dans l'avant-dernier siècle, du galimathias double, et ce que l'on définissoit si plaisamment dans le dernier, sous le nom de gali-Thomas. Si madame de Staël avoit toujours écrit de cet étrange style, elle ne jouiroit assurément pas de l'estime méritée qui, en littérature, s'attache à son nom. Mais il étoit bon de relever ces bizarres écarts d'une imagination en délire; et de prouver que l'obscurité est souvent très-loin de la profondeur. C'est ce que madame de Genlis fait ici avec beaucoup de politesse, mais cependant d'une manière assez piquante.

Quoique

Quoique ces divers chapitres ne renferment pas des choses très-neuves, ce qu'il seroit injuste d'exiger, car en morale on a tout dit depuis long temps, ils n'en seront pas lus avec moins de plaisir. L'auteur, par son style, la tournure de son esprit, et sa manière de présenter les choses, sait les rajeunir et y répandre de l'agrément. Et lorsqu'on songe que cet auteur, qui a été l'une des plus jolies femmes de Paris, a fait de sa jeunesse un utile emploi, en s'occupant moins de ses charmes que du soin d'orner et de cultiver son esprit, on sent redoubler son estime pour elle. Il est rare que les femmes qui s'adonnent aux lettres n'aient pas à se plaindre de leur figure, et c'est ordinairement pour suppléer à la beauté qu'elles courent la carrière de l'esprit ou des arts. Madame de Genlis a su réunir tous les moyens de séduction, et ceux qui ont échappé au pouvoir de ses yeux ne pourront se soustraire à l'empire de ses talens. Bel exemple à proposer aux beautés du jour! mais que peu sans doute s'empresseront d'imiter.

Nous finirons cet article par recommander à tous ceux qui s'occupent de l'éducation des jeunes personnes, la lecture réfléchie du *petit la Bruyere*; elles y trouveront d'excellens préceptes et d'utiles exemples.

ÉLÉMENS DE CRITIQUE DRAMATIQUE, *contenant une analyse du Théâtre, sous les titres suivans : De la* Tragédie, *de la* Tragi-Comédie, *de la* Comédie, *de la* Pantomime *et de la* Farce *; avec un Coup-d'œil sur l'Education des Acteurs grecs et romains, pour en conclure quelques Principes généraux et nécessaires à l'instruction de l'Art théâtral. Ouvrage traduit de l'anglais de* Williams Cooke, *par* P. F. Aubin *; avec cette épigraphe :*

Singula quæque locum teneant sortita decenter.
HORAT. de *Art. Poët.*

Un vol. in-8°. *de* 301 *pages. Prix*, 3 *fr. De l'Imprimerie de* Delance *; et se trouve à Paris, chez* Carteret, *Libraire, rue Pierre-Sarrasin;* Maradan, *Libraire, rue Pavée Saint-André-des-Arcs ;* Buisson, *Libraire, rue Haute-Feuille ;* Desenne, *Libraire, au ci-devant Palais Royal ; et* Delance, *Imprimeur, rue de la Harpe, n°.* 133. — *An* 8.

EXTRAIT.

PLUS les artistes s'éloignent dans un art des vrais principes, sans l'observation desquels il

n'est point de succès vraiment honorables, et plus le public doit savoir de gré aux écrivains qui cherchent à les y ramener. Sous ce premier point de vue, M. Williams Cooke mérite la reconnoissance de ses lecteurs, et M. Aubin, qui l'a traduit en homme éclairé, doit la partager.

Le titre de cet ouvrage en présente en quelque sorte l'analyse, et fait connoître du premier coup d'œil les objets dont il traite. L'auteur passe successivement en revue les différentes parties de l'art dramatique, et nous donne, d'après les anciens, les règles des divers genres de poëmes admis sur la scène. Il nous présente un historique rapide et abrégé de la Tragédie, des Chœurs, des Mœurs dramatiques, de la Tragi-Comédie, de la Comédie, de la Pantomime, et même de la Farce, chez les Grecs, les Romains et les modernes; et chacune de ces narrations est accompagnée de réflexions très-judicieuses, et de remarques fines et profondes, dans lesquelles on reconnoît un goût exercé et un sentiment délicat des convenances, qui surprennent chez un Anglais; car l'on sait combien le théâtre de cette nation est encore irrégulier, et que leurs plus beaux ouvrages dramatiques attestent plutôt l'enfance de l'art que sa perfection.

Les bornes de cet ouvrage nous empêchent de suivre l'auteur dans ces détails didactiques, qui présentent un grand intérêt à ceux qui cultivent et exercent l'art du théâtre, mais qui ne plairoient peut-être pas également aux autres lecteurs, qui aiment bien à jouir des résultats, sans s'occuper des causes. On peut conclure de cet intéressant travail, que l'art du théâtre est le plus difficile de tous les arts, comme il en est le plus attrayant.

Si quelques chapitres de ces *Elémens* renferment des choses neuves, c'est sur-tout le 23°. et le 24°. qui traitent des instructions et principes généraux pour réussir dans l'art théâtral. L'auteur discute successivement le genre d'études, de travail et de dispositions nécessaires à la formation d'un acteur qui veut réellement honorer son art; et si ce tableau est effrayant par les difficultés qu'il présente à l'insouciance et à la paresse, il est au moins d'une grande vérité, et les comédiens jaloux de s'illustrer ne sauroient le méditer avec trop d'attention.

Cet ouvrage est traduit avec goût, simplicité et même élégance; le style en est pur, correct et méthodique, et le traducteur, M. Aubin, à qui une longue expérience du théâtre donnoit des droits à ce travail, s'en est acquitté de ma-

nière à mériter l'estime des gens de lettres et la gratitude des comédiens. Il a enrichi ces *Elémens* de quelques notes, et l'on regrette qu'elles ne soient pas plus multipliées, car toutes attestent l'observateur judicieux. Nous nous bornerons à transcrire la dernière, persuadés que nos lecteurs partageront les éloges donnés par un vieux connoisseur à l'un des plus aimables *comiques* dont s'honore en ce moment la scène française.

« Lisez l'éloge de Préville, par son élève et » successeur Dazincourt, pour en mieux juger » encore. Cet éloge nous a paru d'autant plus » digne des mânes de l'acteur célèbre que nous » venons de perdre, que celui qui l'a si bien » loué et l'a remplacé dans plusieurs rôles, » pouvoit *seul* acquitter nos regrets, en nous » consolant de sa perte. »

L'impression de ces *Elémens* fait honneur aux presses de Delance. Nous avons été seulement choqués d'y voir les titres des chapitres en petit-romain romain, tandis que le corps de l'ouvrage est en cicéro. Cette innovation, pour être à la mode, n'en blesse pas moins et d'une manière désagréable, deux des premières règles de la typographie.

DU DIX-HUIT BRUMAIRE, opposé au système de la terreur ; *par* J. Fiévée. *In*-8°. *de* 49 *pages. Prix*, 75 *centimes. A Paris, chez* Maradan, *Libraire, rue Pavée St.-André-des-Arcs, N°.* 16. *An X.* — 1802.

EXTRAIT.

CE petit Ouvrage nous paroît devoir être distingué de la tourbe des brochures politiques qu'on voit éclore et mourir presqu'au même instant. Le nom de l'auteur, connu par des ouvrages d'imagination, qui presque tous attestent beaucoup d'esprit, et un talent qui sort de l'ordre commun, le fera d'abord rechercher et lire avec attention ; et nous pensons qu'on ne regrettera pas l'heure qu'on aura employée à cette lecture. Dix chapitres seulement composent cette trop courte brochure. L'auteur y passe successivement en revue le terrorisme et l'esprit militaire ; l'art de gouverner ; l'assemblée constituante ; l'assemblée législative ; la convention ; les armées ; le directoire ; et le Dix-huit Brumaire. Chacun de ces objets y est traité en peu de paroles ; mais cette concision, qui n'a rien d'obscur, qui renferme beaucoup de choses en quelques lignes, et qui

donne surtout beaucoup à penser, est faite pour plaire à tous les bons esprits. Une phrase de l'ouvrage intitulé: *Essai sur l'art de rendre les révolutions utiles*, dans laquelle on sembleroit insinuer que c'est au terrorisme que la France doit une partie de ses victoires, paroît avoir été la cause de la brochure qui nous occupe. M. Fiévée réfute ce paradoxe avec une force et une logique vraiment entraînantes; et il prouve, au contraire, que c'est l'esprit militaire qui a sauvé la France, et qui a mis fin, pour toujours, au règne de la terreur.

Il faut suivre, dans cette brochure même, les raisonnemens de l'auteur, qui s'appuie sans cesse sur les faits, qu'il apprécie avec une justesse d'esprit très-remarquable. Son style, souvent brillant et rapide, presque toujours original, étincelle de pensées neuves et piquantes. Cette définition du régime de Robespierre et compagnie, rejetée dans une note, peut en donner une idée: « Le gouvernement » de la terreur, dit M. Fiévée, étoit solide » comme un fleuve glacé tant que le grand » froid dure. Mais la rigueur n'a qu'un temps; » quand elle cesse, la glace rompt, ensevelit » ceux qui reposoient sur elle, et brise impé- » tueusement, dans sa course, tout ce qu'elle » rencontre. »

Cet ouvrage, au reste, est écrit avec un courage et une liberté qui ajoutent un véritable prix aux éloges que l'auteur donne au gouvernement actuel : c'est en homme éclairé et profondément convaincu de tous ses avantages, qu'il en parle : la louange n'est qu'une justice, lorsqu'elle a pour base ces deux sentimens ; et c'est alors qu'elle est vraiment honorable pour l'écrivain qui la donne et pour la puisssance qui la reçoit.

Nous ne connoissions M. Fiévée que par ses deux jolis romans de *Frédéric* et de *la Dot de Suzette*, et par quelques morceaux très-agréables, insérés dans la Bibliothèque des Romans ; productions qui le plaçoient au rang des écrivains agréables et ingénieux. Mais celle-ci, en nous prouvant que son esprit est capable de s'élever aux plus hautes régions d'une politique saine et éclairée, ne peut qu'ajouter beaucoup à l'estime et à la considération qui lui sont dues, sous de plus graves et de plus importans rapports.

Cet Ecrit suffit pour donner ; en quelques pages, une idée très-juste de la révolution française, dont l'auteur parcourt successivement les périodes ; et, considéré seulement sous cet aspect, il mérite aussi d'être recherché par les étrangers, auxquels nous ne saurions également trop en recommander la lecture.

CHARLES ET MARIE ; *par l'Auteur d'*Adèle de Senange. 1 *vol. in*-12 *de* 155 *pages. Prix*, 1 *fr.* 50 *c.*, *et* 1 *fr.* 80 *c. franc de port par la poste. De l'Imprimerie de* Crapelet. *A Paris, chez* Maradan, *Libraire, rue Pavée St.-André-des-Arcs, N°.* 16. *An X.* — 1802.

EXTRAIT.

CE n'est point à ceux qui cherchent dans un roman des peintures fortes ou exagérées, du merveilleux, de l'invraisemblable, des vieux châteaux, des spectres, des voleurs et des fantômes, que celui-ci paroît être destiné. Peu de personnages, peu d'événemens, un ordre de choses très-simple ; mais du sentiment, du naturel, beaucoup de délicatesse et une foule de ces réflexions qui partent de l'ame et qui y retournent ; et qui annonçant dans l'auteur un cœur sensible et bien né, s'adressent aux lecteurs doués des mêmes avantages ; voilà ce qu'il faut y chercher, et ce que l'on y trouvera. On conviendra sans peine avec soi-même, après l'avoir lu, que les émotions douces que l'on rapporte de cette lecture, valent bien les crispations de nerfs qu'on doit à celle de

tant de monstres informes qui nous arrivent journellement des bords de la Tamise, qui ont achevé de nous corrompre le goût, et que, selon un auteur comique, aussi gai qu'ingénieux (M. Picard), il eût fallu proscrire avec les autres marchandises anglaises.

Charles Lenox apprend à Oxford, où il terminoit ses études, que sa mère est dangereusement malade. Il arrive chez lui lorsqu'elle n'est plus, et seulement pour mêler ses larmes à celles de son père. Conduit par ce dernier chez le lord Seymour, dont la terre étoit voisine de la sienne, il y devient amoureux de Marie, sa troisième fille. Toute la tendresse du lord avoit pour objet les deux aînées, dont l'une affichoit le goût des sciences, et l'autre avoit celui des chiens, des chevaux et de la chasse. La pauvre Marie n'aimoit que sa mère dont elle soignoit la santé chancelante, et qu'elle consoloit des injustes mépris de son époux. Cette bonhomie touchante, ses vertus douces, et la simplicité aimable de son caractère, firent une vive impression sur Charles Lenox. L'une des aînées chercha à lui inspirer de la jalousie, en lui apprenant que Marie avoit aimé un jeune homme, nommé Philippe. La candeur avec laquelle elle se justifie et raconte elle-même à son amant l'histoire de cette inclination, redouble

son amour, mais ne dissipe pas entièrement sa jalousie.

Sur ces entrefaites, Charles fait une chûte de cheval ; on le rapporte chez son père, dangereusement blessé ; un long délire est la suite de cet accident : tout occupé de son amour, il supplioit son père de lui obtenir Marie, afin d'emporter au tombeau le nom de son époux. Lord Seymour, touché de tant d'amour, veut bien enfin lui donner sa fille, et Marie consent à unir son sort à celui d'un insensé qui ne recouvrera peut-être jamais la raison. Une heureuse et prompte convalescence ne permit pas à Marie d'exécuter cette généreuse résolution ; et ce fut plein de sens, mais encore affoibli par la maladie, que Charles, touché d'une preuve d'amour aussi extraordinaire, s'empressa d'unir son sort à celui de cette excellente fille.

Telle est, en peu de mots, l'analyse de ce roman. Si plusieurs de ces situations ne sont pas neuves, on ne peut leur refuser le mérite si rare aujourd'hui, d'intéresser, même par leur simplicité ; le style est coulant, agréable et facile : on voit, en un mot, que c'est l'ouvrage d'une femme de beaucoup d'esprit, et qui a puisé dans l'usage du grand monde d'autrefois, cette fleur de goût, ce tact fin et délicat que lui seul pouvoit donner, et dont le secret pres-

qu'entièrement perdu, ne sera probablement pas retrouvé de long-temps par les dames de la Nouvelle France, et les jeunes écrivains du jour.

Nous ajouterons que ce roman ne pouvoit peut-être sortir que de la plume d'une femme. Elles seules peuvent sentir avec tant de delicatesse, et combiner de telles situations. Il faut convenir que celle de Marie, consentant à épouser un homme dont le délire durera peut-jusqu'au tombeau, qui ne connoîtra point par-conséquent toute l'étendue de ses sacrifices, et qui sera incapable de lui en marquer sa reconnoissance, est singulièrement attachante. La naissance et la fortune de Marie, ne laissent aucun doute sur la pureté de ses motifs, et l'amour ne l'aveugle point : tout, jusqu'au caractère modeste et vertueux, de l'Héroïne, concourt donc à rendre cette résolution sublime. Il est peu de situations qui, avec des élémens aussi simples produisent autant d'effet.

Le succès de *Charles et Marie* justifie nos éloges ; à peine avoit-il paru, qu'il a été rapidement enlevé et réimprimé. Il est du petit nombre de ces romans qu'on peut relire, parce qu'il parle au cœur et à l'esprit, bien plus qu'à l'imagination.

OKIGRAPHIE, *ou l'Art de fixer, par écrit, tous les sons de la parole, avec autant de facilité, de promptitude et de clarté que la bouche les exprime: nouvelle méthode adaptée à la langue française, et applicable à tous les idiômes; présentant des moyens aussi vastes, aussi sûrs que nouveaux d'entretenir une correspondance secrète, dont les signes seront absolument indéchiffrables. Par* Honoré Blanc; *avec cette épigraphe:*

Legitimumque sonum digitis callemus, et aure.
HORAT.

1 vol. in-8°. de 127 pages, avec 15 planches gravées en taille douce. Prix, 6 fr. A Paris, chez Bidault, *Libraire, rue et hôtel Serpente, N°. 14. An IX.* — 1801.

EXTRAIT.

L'AUTEUR, dans un discours préliminaire bien fait, sagement écrit et qui occupe près de la moitié de ce volume, déploie tous les avantages de l'Okigraphie; et après une histoire succincte de la parole et de l'écriture, il fait sentir toute l'utilité d'un art qui a déjà rendu à l'éloquence de signalés services, et dont les

résultats multiplient chaque jour nos jouissances, en nous permettant de saisir et de fixer ces sons fugitifs qui nous ont ému l'ame et charmé l'oreille.

« Au théâtre, dit-il, le jour de la première » représentation d'une pièce, quelle jouissance » pour un Okigraphe, de pouvoir noter à l'instant ces pensées sublimes, ces vers harmonieux, ces tirades ravissantes qui électrisent » le spectateur, lui arrachent des cris d'admiration ou des pleurs délicieux, mais qui ne » lui laissent ensuite qu'une idée confuse et le » regret de ne pouvoir prolonger ces douces » émotions par le souvenir distinct des paroles » magiques qui les avoient excitées.... Et si » ce même Okigraphe est chargé de rendre » compte de la pièce nouvelle, quel avantage » n'a-t-il pas sur tous les autres journalistes!... » La tribune et le barreau n'offrent pas un » champ moins brillant à l'homme exercé à » l'Okigraphie, etc., etc. »

Ces réflexions sont très-justes; elles font parfaitement sentir la nécessité d'apprendre et de cultiver un art dont l'utilité est aussi générale, et que, par la méthode de l'auteur, on peut posséder après une lecture réfléchie de son ouvrage, c'est-à-dire au bout de quelques jours d'étude et d'application.

Il paroît que c'est à l'anglais Taylor que l'on doit la découverte de cet art, que M. Coulon de Thevenot, et depuis M. Bertin, nous ont fait connoître en France, sous les noms de Tachygraphie et de Sténographie. L'auteur rend justice à ces écrivains, qui l'ont précédé dans la carrière ; mais il fait sentir les inconvéniens de leurs méthodes, qui, exprimant par les mêmes signes beaucoup de mots différens, jettent souvent de la confusion et de l'obscurité dans un discours. La sienne joint, à l'avantage d'être plus expéditive encore, celui de n'offrir jamais un double sens, et de présenter autant de clarté qu'un discours parlé, où les consonnances de mots différens sont quelquefois les mêmes, mais où le sens de la phrase détermine toujours la véritable valeur des termes. Ce seroit être injuste que d'exiger de l'Okigraphie une précision plus rigoureuse.

Cinquante-cinq pages seulement sont employées à l'explication de sa méthode ; et il faut convenir qu'en les lisant attentivement, et à l'aide des planches qui terminent le volume, on la conçoit sans peine : l'on conviendra qu'elle est facile et ingénieuse. Il nous seroit difficile, dans un simple extrait, d'en donner une idée bien juste; le secours des planches est d'ailleurs indispensable, et l'œil doit aider ici à l'en-

tendement. Nous nous bornerons donc à dire que l'auteur a réduit les vingt-quatre lettres de notre alphabet à trois signes seulement, qui, n'exigeant chacun qu'un trait de plume, sont formés plus vîte qu'aucune de nos lettres. Ces signes, appliqués sur un papier réglé par quatre lignes, comme pour la musique, reçoivent leur valeur de leur position ; en sorte que sur telle ligne, ils représentent un B ; sur telle autre, un D, etc., etc. Cela ne demande qu'un peu d'exercice et d'habitude. La connoissance des liaisons est peut-être plus difficile ; mais enfin cette science, dont l'utilité est si grande, n'offre que très-peu d'obscurité à l'homme le moins intelligent ; et il faut convenir qu'il est bien plus aisé d'apprendre à okigraphier qu'à lire selon notre alphabet ordinaire.

L'article intitulé *Correspondance secrète*, n'est pas le moins intéressant de ce volume. On sait combien les hommes se sont occupés de tout temps à dérober, dans de certaines occasions, aux intermédiaires qu'ils étoient forcés d'employer, la connoissance de leurs secrets. On a employé tour-à-tour les encres sympatiques, les chiffres, les alphabets de convention, etc. ; mais il n'est aucun de ces moyens, qu'avec un peu de patience et d'intelligence, on ne vienne à bout de pénétrer, ainsi que le célèbre de

Cremps

Cremps l'a très-bien démontré dans ses curieux ouvrages. « L'écriture okigraphique, dit l'au- » teur, offre seule cette inextricabilité tant dé- » sirée et non encore trouvée. » Il explique ensuite sa méthode; et l'on est surpris de trouver renfermés dans sept pages, des moyens si simples de varier, de plusieurs milliers de manières différentes, les secrets de cette écriture ; ensorte qu'elle procure seize mille cent douze alphabets, sans compter une foule d'autres changemens, qui peuvent multiplier encore les moyens de se dérober à l'indiscrète curiosité d'un tiers.

Nous ne voulons pas ôter à nos lecteurs le plaisir de connoître, par eux-mêmes, cette méthode ingénieuse pour mettre ainsi leurs secrets à couvert : ils seront étonnés de sa sureté, de sa simplicité, et de la facilité qu'elle présente. Il est inutile de s'appesantir sur l'extrême importance dont elle est dans une foule de situations de la vie. Les mystères de la politique, les épanchemens de l'amitié, les confidences de l'amour, les besoins de la captivité, etc., la réclament sans cesse ; et il est peu de nos contemporains qui n'ait, plus d'une fois, senti la cessité d'une pareille recette. On ne sauroit donc avoir trop de gratitude pour l'auteur qui nous l'a fait connoître à si peu de frais, tandis

qu'à l'exemple de tant de charlatans, il auroit pu s'en faire un moyen de fortune.

Cette conduite est d'autant plus estimable, qu'on fait aujourd'hui commerce d'un grand nombre de prétendues découvertes bien moins utiles et bien moins importantes. Ces secrets vendus par l'astuce à la cupidité, ne sont rien moins que des inventions nouvelles, et la plupart se trouvent dans de vieux bouquins oubliés depuis long-temps.

Les quinze planches qui terminent ce volume, sont gravées avec une netteté et une précision auxquelles on doit des éloges. La treizième offre un rapprochement frappant des avantages de l'okigraphie sur l'écriture ordinaire ; elle nous présente, en six lignes okigraphiques, les mêmes mots contenus dans vingt-sept lignes écrites en lettres vulgaires.

Ce petit Ouvrage, fruit d'un grand travail et de longues méditations, doit être bien reçu de tous ceux qui aiment à s'instruire sans se fatiguer ; ils y trouveront les moyens d'ajouter sans peine une connoissance extrêmement utile à celles souvent très-frivoles qui leur ont beaucoup coûté. Il annonce, dans l'auteur, des connoissances approfondies, un esprit juste, et une facilité pour s'énoncer et se faire bien comprendre, qui n'est pas un foible mérite dans un livre élémentaire.

VOYAGE DANS LE BOUDOIR DE PAULINE ; *par* L. F. M. B. L. , *Auteur de* Célestine, *de* la Nuit Anglaise , *et d'*Anna Grenwille ; *avec cette épigraphe* :

> Me voici dans ton cabinet ; me voici dans le sanctuaire de tout ce que mon cœur adore .... Que ce mystérieux séjour est charmant ! .... Tout y flatte et nourrit l'ardeur qui me dévore .... O Julie ! il est plein de toi ! ....
>
> NOUVELLE HÉLOÏSE.

1 *vol. in*-12, *fig. Prix*, 1 *fr.* 80 *c.*, *et* 2 *fr. franc de port par la poste. A Paris*, *chez* Maradan , *Libraire* , *rue Pavée Saint-André-des-Arcs*, *N°.* 16. *An IX*.—1800.

EXTRAIT.

JAMAIS la manie des Voyages n'a été portée plus loin que depuis une vingtaine d'années. On en voit éclore de toutes parts ; et, sans parler de ceux de Cook, de Pallas ; à la Chine et au Japon, nous avons vu paroître depuis peu, le Voyage autour de ma chambre et le Voyage dans mes poches. Aujourd'hui, on nous offre celui *dans le Boudoir de Pauline* ; titre galant, et qui semble promettre plus d'un détail érotique.

Hâtons-nous cependant de rassurer les lecteurs timorés, qu'un pareil titre pourroit effaroucher : nous ne trouverons rien ici, dont l'austère décence puisse s'alarmer. Tout y est honnête et délicat; et les détails même, qui sembloient devoir appeler des descriptions voluptueuses, y sont gazés avec un art et un ménagement auxquels on ne sauroit donner trop d'éloges.

Le cadre de ce petit Ouvrage n'est presque rien. L'auteur, en attendant sa chère Pauline, qui n'est point encore rentrée, s'amuse à inventorier tous les meubles de son boudoir ; et chacun de ces objets lui fournit la matière d'un chapitre extrêmement agréable, et souvent piquant par l'originalité des rapprochemens qu'il amène. C'est ainsi qu'il passe successivement en revue le *Miroir*, la *Sonnette*, la *Persienne*, le *Souvenir*, la *Pendule*, les *Jarretières*, la *Juppe*, le *Fichu*, l'*Eventail*, l'*Ottomane*, la *Perruque*, le *Soulier*, la *Bergère*, la *Table à thé*, le *Secrétaire*, la *Bibliothèque*, le *Bonnet de nuit*, le *Ridicule* et l'*Epingle*, qu'il trouve dans ce fortuné boudoir. Pauline arrive enfin lorsqu'il est au bout de ses descriptions ; et « c'est ici, dit-il fort agréablement, » que le chapitre du *Rideau* commence, et » que mon voyage finit. »

Il faut connoître ce petit Ouvrage, pour se persuader que d'un sujet aussi simple, osons le dire aussi trivial, l'auteur ait pu tirer assez de parti pour faire passer deux heures délicieuses à le lire. Grâce, esprit, sentiment, délicatesse, satire ingénieuse, réflexions fines, tout s'y trouve. Il n'y manque que de l'intérêt; mais ce genre n'en étoit point susceptible. Le style en est rapide, fleuri, coulant et agréable; il s'y mêle quelquefois un peu d'afféterie et de marivaudage; mais ces défauts sont rares, et le goût peut avouer la majeure partie de ce Voyage. L'auteur manie avec légèreté l'arme de l'ironie et de la plaisanterie; et nos dames ne sauroient s'offenser des petites épigrammes qu'il mêle aux galanteries qu'il leur adresse.

Nous ne pouvons nous refuser au plaisir de transcrire le passage intitulé *le Ridicule* (sorte de sac à-ouvrage). « En ce temps-là, dit l'auteur, » qui est censé puiser ces détails dans une » Histoire générale des Modes, les femmes » françaises du dix-huitième siècle voulurent » imiter les grecques du temps de l'Iliade. » Comme on ne vit pas dans *Homère* qu'*Hermione* et *Andromaque* eussent des poches, » on retrancha les poches; mais on se trouva » embarrassé pour savoir ce qu'*Hermione* et

» *Andromaque* faisoient de leur mouchoir et » de leur bourse. Après bien des conjectures » différentes, on supposa qu'elles les faisoient » porter, l'une par *Oreste*, l'autre par *Hector*, quand elles alloient promener avec eux, » quoique cependant *Homère* n'eût rien dit » qui autorisât cette opinion. Les Dames, pour » imiter en tout leurs modèles, ne sortoient » donc plus sans un *attentif*, qui étoit chargé » de la bourse et du mouchoir.

» Quoique cette méthode ne laissât pas d'avoir son agrément, on s'appercevoit bien » cependant quelquefois que les femmes gauloises et françaises n'avoient pas mal fait » d'inventer les poches. Il arrivoit à la promenade, qu'un nouveau soupirant trouvoit » moyen de glisser, dans une jolie main, un » petit billet dont on devinoit le contenu. Ce » n'étoit pas le cas d'en rendre le porte-mouchoir dépositaire. Où donc le cacher? L'industrie, fille de la nécessité, conseilla de » faire remplacer, en ce cas, les poches par » le fichu : ainsi, plus d'un sein charmant recela l'heureux billet dont la lecture devoit » bientôt le faire palpiter. Les choses seroient » peut-être encore sur le même pied, si quelqu'un ne s'étoit pas avisé d'observer qu'*Andromaque* et *Hermione* n'ayant jamais eu

» de fichus, les fichus étoient *anti-Grecs*, et » par conséquent proscrits de droit. Que ré- » pondre à l'évidence ? Il falloit bien céder ; » les fichus disparurent. On se lassa des atten- » tifs, parce qu'on se lasse de tout ; et voilà » tout d'un coup les femmes hors d'état de » payer, de se moucher, et de serrer les billets » qui leur étoient remis !.... Il falloit donc » trouver un tempéramment qui remédiât aux » abus sans toucher au costume. Un successeur » du conciliant docteur *Pangloss* imagina, » pour tout accommoder, de rajeunir la forme » d'un certain sac que nos bisaïeules, qui » avoient la bonté de travailler pour leurs ma- » ris et leurs enfans, nommoient *sac-à-* » *ouvrage.* Sachant bien qu'il falloit aussi, » pour ne pas effrayer beaucoup de petites » filles de nos bisaïeules, changer un nom qui » ne vouloit plus rien dire, il appela sa pré- » tendue invention *Ridicule* ; et la lança dans » le monde, bien certain qu'elle ne manqueroit » pas d'être accueillie. En effet, enchantées » de la découverte, toutes les femmes voulurent » avoir des *Ridicules* ; et elles en eurent, Dieu » sait combien ! lui seul sait aussi quand elles » voudront cesser d'en avoir. »

Encore une petite citation ; ce sera la der- nière : « Et cette folie de perruques est venue

» à l'époque où, en réformant plusieurs mil-
» liers de moines tondus, on a ôté une grande
» ressource à ceux qui embellissoient avec tant
» d'art, une petite maîtresse de la dépouille
» d'un capucin. Tout étoit compensé alors : le
» bon père faisoit pénitence, dans sa cellule,
» des péchés que ses cheveux faisoient com-
» mettre dans un boudoir. »

On voit combien l'auteur sait badiner agréablement, et tirer un heureux parti des contrastes. Nous voudrions pouvoir lui donner des éloges sans restriction, et n'avoir pas à lui reprocher *la lumière qui filtre à travers une jalousie ; les économies de la décence qui tournent au profit de l'amour* ; et quelques autres expressions recherchées, qui tiennent autant du néologisme que de l'affectation : heureusement ces taches sont rares, et il est aisé de les faire disparoître ; car, nous ne doutons pas que l'empressement du Public à se procurer ce Voyage, n'oblige bientôt l'auteur à nous en donner une seconde édition. C'est, à notre avis, ce qui a paru de mieux en ce genre ; et nous ne saurions trop en recommander la lecture aux hommes de goût, qui voudront reposer leur esprit, et perdre le souvenir des mille et une fadaises insignifiantes dont on ne cesse d'inonder aujourd'hui le Public.

DE LA LITTÉRATURE, *considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*; *par madame* de Staël-Holstein; *avec cette épigraphe :*

> La mémoire des temps passés, la comparaison de l'état présent, tout éleva mon ame à de hautes pensées.
>
> *Les Ruines*, par *Volney*.

Deux vol. in-8°. de 675 *pages. Prix*, 7 *fr.* 20 *cent.*, *et* 9 *fr.*, *franc de port par la poste. De l'Imprimerie de* Crapelet. *A Paris*, *chez* Maradan, *Libraire*, *rue Pavée-Saint-André des-Arcs*, *n°.* 16; *et* Desenne, *Libraire*, *au ci-devant Palais-Royal*, *n°.* 2. — *An VIII.*

EXTRAIT.

ANNONCER un ouvrage de madame la baronne de Staël, c'est aiguillonner la curiosité du public, et lui promettre une production au moins remplie d'esprit. Celle ci atteste de plus une vaste érudition, une grande profondeur de jugement, et une sagacité de goût très-remarquable. C'est sans contredit une des productions littéraires les plus marquantes qui aient paru depuis long-temps : elle n'est pas

il est vrai, à l'usage de tous les lecteurs; mais les esprits justes et solides, les hommes éclairés, enfin les véritables gens de lettres la liront avec avidité, et y reviendront plus d'une fois. Essayons de la faire connoître autant que les bornes d'un simple extrait pourront nous le permettre.

Nous trouvons d'abord une introduction de 55 pages, dans laquelle l'auteur présente diverses considérations sur la littérature, dans ses rapports avec la gloire, avec la liberté, avec le bonheur. Ces apperçus sont terminés par le plan de l'ouvrage. Cette introduction renferme un grand nombre d'idées neuves et profondes, remarquables par leur finesse et par leur élévation. Le style nous en a moins plu que celui de l'ouvrage même; il est quelquefois inintelligible, à force de profondeur; mais ces taches sont rares: et en lisant ce morceau avec une grande attention, on parvient à le comprendre, et l'on finit par l'admirer. Un peu plus de simplicité dans les formes ajouteroit peut-être au mérite du fond, et feroit taire la critique, qui s'attache toujours avec succès à tout ce qui est au-dessus de la portée du vulgaire. Elle met ainsi dans son parti l'amour propre des esprits bornés, toujours prêts à blâmer ce qu'ils ne sauroient concevoir à la première lecture.

L'ouvrage est divisé en deux parties. La première, qui renferme 17 chapitres, est intitulée : *De la Littérature chez les Anciens et les Modernes.* C'est en effet une espèce d'histoire abrégée de la littérature, depuis sa première époque chez les Grecs jusqu'en 1789. L'auteur nous fait voyager avec lui en Grèce, chez les Romains, dans l'Italie moderne, en Espagne, dans le Nord, en Angleterre, en Allemagne, enfin en France. Il s'arrête avec complaisance chez les Grecs et chez les Romains, et entre dans des détails non moins piquans qu'érudits sur les divers genres de littérature qu'ils ont illustrés. Il passe plus légèrement sur celle des peuples du Nord, des Italiens, des Espagnols et des Allemands ; mais il approfondit celle des Anglais, et il analyse avec beaucoup de sagacité l'esprit de leurs meilleurs écrivains. Shakespeare, surtout, nous paroît apprécié avec un goût et une impartialité qui s'éloignent autant de l'exagération que du mépris, les seuls sentimens qu'on ait en quelque sorte apportés jusqu'ici, pour juger ce tragique célèbre. Le beau siècle de Louis XIV, qui a effacé en littérature tous ceux qui l'ont précédé, occupe un chapitre entier ; et l'auteur trouve le moyen de dire des choses neuves sur un sujet qui paroissoit épuisé. Nous sommes cependant fâchés de son

affectation à remarquer que les écrivains de ce siècle manquoient de philosophie; car nous osons croire que Pascal, la Bruyere, Bossuet, Molière, Fénelon (sans parler de Bayle) avoient plus de véritable philosophie que ces sophistes de nos jours, qui en sappant tous les fondemens de la religion, du bonheur et de la morale, nous ont appris à ne rien croire, sans nous rendre plus justes ni plus heureux.

Cet historique conduit l'auteur, ainsi que nous l'avons dit, jusqu'en 1789. Le tableau des écrivains du 18°. siècle intéressera malgré sa rapidité. C'est sur Voltaire principalement, que l'auteur s'est étendu avec complaisance; il analyse avec infiniment d'esprit et de goût le talent de cet homme célèbre. On aime à le suivre dans tous ses apperçus ingénieux, et qui supposent un esprit juste et un tact très-exercé.

La seconde partie de cet ouvrage ne renferme que neuf chapitres. Le premier sert à donner une idée générale des autres; les suivans traitent du goût; de l'émulation; des femmes qui cultivent les lettres; des ouvrages d'imagination; de la philosophie; du style des écrivains et des magistrats; de l'éloquence; et le dernier renferme la conclusion.

L'auteur, dans cette partie, n'ayant plus à s'appuyer sur des bases historiques, a dû tirer

tout de son imagination. On aime à le suivre dans le développement de ses idées, quelquefois trop métaphysiques, souvent neuves et profondes, mais toujours sages et claires. Il donne, à des sujets qu'on croyoit rebattus depuis long-temps, des développemens très-fins. Il faut lire dans l'ouvrage même, le parti qu'il a su tirer de ces matières, et la foule de réflexions piquantes qu'il fait sortir de ce fond.

C'est surtout dans le chapitre qui traite des femmes qui cultivent les lettres, que l'auteur déploie une adresse d'autant plus remarquable, qu'il avoit ici plus d'une sorte d'écueils à éviter. Nous ne pouvons nous refuser au plaisir d'en citer quelques passages.

« Si les Français pouvoient donner à leurs » femmes toutes les vertus des Anglaises, leurs » mœurs retirées, leur goût pour la solitude, » ils feroient très-bien de préférer de telles » qualités à tous les dons d'un esprit éclatant; » mais ce qu'ils pourroient obtenir de leurs » femmes, ce seroit de ne rien dire, de ne rien » savoir, de n'avoir jamais dans la sonversation, » ni une idée intéressante, ni une expression » heureuse, ni un langage relevé. Loin que » cette bienheureuse ignorance les fixât dans » leur intérieur, leurs enfans leur devien- » droient moins chers, lorsqu'elles seroient

» hors d'état de diriger leur éducation : le » monde leur deviendroit à-la-fois plus néces- » saire et plus dangereux ; car on ne pourroit » jamais leur parler que d'amour, et cet amour » n'auroit pas même la délicatesse qui peut » tenir lieu de moralité. »

Et plus bas : « Dès qu'une femme est signalée » comme une personne distinguée, le public » en général est prévenu contr'elle. Le vulgaire » ne juge jamais que d'après certaines règles » communes, auxquelles on peut se tenir sans » s'aventurer. Tout ce qui sort de ce cours ha- » bituel déplaît d'abord à ceux qui considèrent » la routine de la vie comme la sauve-garde de » la médiocrité. » .... « Rien ne prête davan- » tage aux suppositions vagues, que l'incer- » taine existence d'une femme dont le nom est » célèbre et la carrière obscure. » .... « Un » homme peut, même dans ses ouvrages, ré- » futer les calomnies dont il est devenu l'objet ; » mais pour les femmes, se défendre est un » désavantage de plus ; se justifier, un bruit » nouveau. Les femmes sentent qu'il y a dans » leur nature quelque chose de pur et de dé- » licat, bientôt flétri par les regards même du » public. L'esprit, les talens, une ame pas- » sionnée, peuvent les faire sortir du nuage » qui devroit les environner toujours ; mais

» sans cesse elles le regrettent comme leur » véritable asile. »

Ces réflexions paroîtront sans doute aussi sages qu'adroites ; elles ne peuvent partir que d'un esprit juste, très-exercé à l'observation, et qui saisit avec une sagacité très-remarquable ces nuances délicates qui échappent au vulgaire des hommes ; il n'appartenoit qu'à une femme douée d'un excellent tact de les faire.

Le chapitre qui traite des ouvrages d'imagination nous fourniroit des citations non moins ingénieuses. Nous nous bornerons à celle-ci :

« Ce qui pervertit la moralité en France, » c'est le besoin de faire effet d'une manière » quelconque, et surtout par son esprit. Quand » les qualités qu'on possède ne suffisent pas » pour atteindre à ce but, l'on a recours au » vice pour se faire remarquer. Il donne de » certaines formes confiantes, une certaine » assurance, une sorte de fermeté, du moins » contre le malheur des autres, qui peut faire » quelqu'illusion. La comédie doit combattre » cette disposition détestable, en lui faisant » manquer son objet. L'indignation attaque » le vice comme une puissance ; la comédie » doit le ranger parmi les foiblesses du plus » misérable esprit. »

Ce chapitre renferme sur les divers genres

d'ouvrages dramatiques, considérés moralement et politiquement, des apperçus très-philosophiques, et dont il faut louer surtout l'intention et la profondeur, même en convenant que quelques-uns pourroient être réfutés avec succès.

Ces diverses citations que le plan adopté dans cet ouvrage ne nous permet pas d'étendre davantage, ont pu faire juger du style de l'auteur. S'il n'a pas toujours su éviter des tournures de phrase un peu recherchées, on doit convenir au moins qu'il a su se garantir avec soin de ce néologisme qui infeste presque toutes nos production modernes, et contre lequel il s'élève même avec beaucoup de force et de raison; et si on y lit des phrases telles que celles-ci: *Un principe qui meurt par la piqûre d'une raillerie*, etc; *la pensée qui est le tout de l'homme*, etc., il faut convenir au moins qu'elles y sont peu nombreuses.

Si l'ouvrage n'étoit imprimé avec ce soin et cette correction si rares aujourd'hui, mais qui caractérisent la plupart des éditions sorties des presses de Crapelet, nous mettrions sur le compte de l'imprimeur quelques fautes grammaticales, qu'il faut sans doute attribuer au copiste, telles que *période* (grammaticale) et *atmosphère* au masculin; *épisode* au féminin; *souriante*,

souriante, dont on fait un adjectif, et que nous croyons n'être qu'un participe indéclinable, etc.; mais, nous le répétons, ces fautes n'appartiennent sans doute qu'au secrétaire de madame de Staël. Nous nous plaisons à croire qu'elle possède trop bien sa langue, pour qu'on puisse se permettre de les lui attribuer.

Cet ouvrage doit faire époque, et par l'intérêt du sujet, et par la manière dont il est traité, et par celle dont il est écrit. Il demande à être lu et médité avec attention. On n'adoptera peut-être pas toutes les idées de l'auteur; mais on ne pourra qu'admirer la solidité de ses pensées, l'étendue de son érudition et la finesse de son esprit; et lorsqu'on pense que cet auteur est une femme du grand monde, placée dans un rang élevé, et que la fortune a comblé de ses dons, on ne peut que sentir redoubler son estime pour elle, en voyant qu'elle préfère la considération personnelle à celle que donnent les dignités et les richesses, et qu'elle ne veut devoir qu'à elle-même un éclat que tant d'autres ne reçoivent que des objets qui les entourent.

Depuis que cet article est rédigé, il a paru une nouvelle édition de cet ouvrage; cela prouve que le public est de moitié dans la justice que nous nous sommes plu à lui rendre.

LES PETITS ORPHELINS DU HAMEAU ; *par le citoyen* Du Cray du Minil, *auteur de* Lolotte, *de* Victor, *de* Jeanette, *de* Cœlina, *etc; avec cette épigraphe* :

> Enfans si doux, si timides, si bons, qu'avez-vous donc fait aux hommes ?

4 vol. in-12. fig. Prix: 6 *fr.*, *et* 8 *fr.*, *franc de port. A Paris, chez* le Prieur, *Libraire, rue Saint-Jacques, n°.* 278. — *An IX.*

EXTRAIT.

DANS un avertissement très-court, l'auteur convient ingénuement qu'il a sacrifié au goût actuel, en n'oubliant pas, dans cette production, les tours, les châteaux, et ce qui constitue le genre anglais, si fort à la mode, depuis qu'on a méconnu les vrais principes de l'art d'attacher et d'écrire. « J'ai voulu, dit-il, » m'essayer une *seule* fois dans ce genre, que » quelques gens sévères n'ont proscrit en » *masse*, que par l'abus qu'on en a fait. » Sans discuter ici si ces gens-là sont en effet trop sévères, l'auteur auroit pu ajouter qu'on ne fait un roman qu'afin qu'il soit lu ; qu'il faut par conséquent tourner la marchandise au goût de

l'acheteur; et que si ce goût est dépravé, c'est moins à l'écrivain qu'il faut s'en prendre qu'à des lecteurs, trop indulgens ou blasés. Que le public revienne au genre simple, et c'est alors qu'on pourra blâmer les auteurs qui continueront d'accumuler les invraisemblances et les machines pour intéresser. Jusqu'à ce moment, qui osera leur jeter la première pierre?

On auroit tort cependant d'inférer de ces réflexions, que *les petits Orphelins* sont un roman dans le genre de ceux d'Anne Radclif: tout, au contraire, y est vraisemblable; les ressorts en sont en général, simples et naturels, et l'intérêt découle toujours du sujet. On en va juger par l'analyse rapide que nous en allons offrir, et que nous sommes forcés de resserrer beaucoup plus qu'il ne conviendroit pour faire bien connoître et goûter ce roman.

Une femme, encore jeune, expire de douleur sur une grande route, voisine de Lambesc, en Provence, et elle expire entre les bras de ses deux fils jumeaux, âgés de neuf à dix ans. Un instant après, un homme à cheval remet à ces enfans un paquet de papiers cacheté, et disparoît. Au milieu de leur douleur, ils apperçoivent des lumières qui leur servent de guide pour se rendre à un village voisin. On y célébroit la fête. Ils y implorent des secours.

Quelques paysans se détachent et viennent faire la levée du corps de l'infortunée Laurence, qu'on inhume ensuite avec appareil dans l'église des Blaves, paroisse du hameau d'Olival. Cependant ces pauvres orphelins ont inspiré un si grand intérêt aux habitans d'Olival, que ce hameau les adopte et les met en pension chez l'abbé Durand, curé des Blaves. Le presbytère est voisin des ruines du château de Castelli, détruit par un terrible incendie, il y a huit ou dix ans. La curiosité conduit nos orphelins (qui ont caché dans le tombeau de leur mère, et sans l'ouvrir, le paquet de papiers qui leur avoit été remis par un inconnu) parmi ces ruines: tout-à-coup ils sont saisis par quatre hommes robustes, qui les emportent jusques à une voiture, dans laquelle ils sont reçus par une femme qu'ils reconnoissent pour l'avoir vue dans l'église des Blaves, errer autour du tombeau de Laurence.

Cependant le char vole avec la rapidité de l'éclair, et s'arrête au château de Morange, dont cette femme est seigneur. Ce triste séjour, où le service se fait comme dans une place de guerre, et où tout est soumis au pouvoir de cette méchante Châtelaine, sert de prison à nos malheureux orphelins. Il leur y arrive une foule de choses, plutôt extraordinaires que

surnaturelles, et dont le récit excite un très-vif intérêt. Il faut les lire dans l'ouvrage même. Nous nous bornerons à dire que cette femme n'épargne rien pour découvrir le lieu où ces enfans, dont elle connoît la naissance, ont caché les papiers à la possession desquels elle est vivement intéressée. Ils refusent de l'en instruire, quoique leur liberté soit à ce prix, et trouvent le moyen de s'échapper de cette forteresse, et de retourner chez le bon curé des Blaves. Ils risquent une seconde fois d'être arrêtés par les agens de la châtelaine, et n'échappent à ce danger que par la protection du pélerin blanc, autre inconnu, qui habite les ruines du château de Castelli. Enfin ils retirent les papiers du tombeau de leur mère, et se déterminent à les ouvrir. Ils y trouvent des titres qui leur apprennent qu'ils sont le fruit du second hymen du comte de Castelli, les frères du pélerin blanc, et les oncles de la méchante châtelaine. Le curé se résout à les accompagner à Aix, pour y faire valoir en justice leurs droits, et les faire mettre en possession de leurs biens usurpés par la dame de Morange. Divers incidens, trop peu liés à l'action principale, mais nécessaires pour l'intérêt du quatrième volume, se multiplient sur la route, et les retardent dans leur voyage. Enfin ils ar-

rivent dans un château, aux portes d'Aix : là on leur apprend la mort de leur ennemie, qu'un ministre de ses cruautés a assassinée, pour s'emparer de ses richesses. On arrête cet assassin : nos orphelins rentrent en possession de l'héritage de leur père; ils récompensent généreusement et les paysans qui les avoient adoptés dans leur infortune, et ce bon curé qui n'a rien épargné pour les réintégrer dans leurs droits.

On voit par cet extrait, que l'action de ce roman est simple, qu'il est peu chargé d'événemens, et que l'intérêt y va toujours croissant. Or, intéresser sans amour et sans moyens surnaturels, n'est pas un mérite d'une légère considération. On s'attache singulièrement à ces enfans aimables, dont la candeur plaît, dont l'esprit amuse, et dont les malheurs excitent vivement la compassion et la curiosité. Les aventures des trois premiers volumes surtout ne sortent point du cercle ordinaire de la vraisemblance : nous n'en dirons pas autant de l'épisode des voleurs et de la chapelle du diable, qui remplissent une partie du quatrième, et qui, outre le défaut de vraisemblance, coupent et suspendent un peu trop long-temps l'intérêt; mais cet épisode offre des détails neufs et piquans, et se fait lire avec plaisir : nous pensons cependant que le ro-

man gagneroit, à sa suppression, une marche plus rapide, et conserveroit cette unité d'action qu'on y avoit applaudie jusque-là.

Au mérite de l'intérêt, d'une marche claire et d'un heureux enchaînement, ce roman joint celui des caractères, en général bien établis et bien soutenus. Ceux des deux orphelins, bien nuancés, bien assortis à leur âge, sont infiniment agréables: presque toujours bien placés, ils ressortent avec art au milieu des personnages qui les entourent. Ceux du père Gervais et du bon curé Durand sont simples, naturels et d'une bonne facture. Nous voudrions pouvoir en dire autant du pélerin blanc, de la châtelaine inconnue, ainsi que du chef des voleurs; mais ces trois personnages sortent peut-être un peu trop de l'ordre ordinaire de la Nature, et tranchent d'une manière un peu trop marquée, avec les autres acteurs de ce roman: cependant l'intérêt qu'ils produisent, parce qu'ils sont souvent bien en situation, masque en général ce défaut; et il faut convenir que, par la manière dont la fable est coupée, la présence des deux premiers surtout excite sans cesse la curiosité: or l'on sait que pour bien des lecteurs, c'est un grand mérite.

Il nous reste à parler du style de cet ouvrage. Il est en général clair, rapide et concis;

les phrases sont bien coupées, et la narration est vive et naturelle. Nous voudrions qu'il conservât toujours ce dernier mérite, dont l'auteur, en s'abandonnant trop à son imagination, s'écarte quelquefois dans ses descriptions. Il lui échappe alors de ces tournures *ambitieuses*, pour ne rien dire de plus, qui tranchent d'une façon un peu désagréable avec le ton ordinaire de l'ouvrage; telles qu'*une raison sanguinaire; contrarier la cendre dans un tombeau; le soupir extrême de la vie; l'azur accoutumé du ciel; la foudre qui rentre dans les flancs des nuages; l'âge d'une ferme; des bouches desséchées par le malheur*, etc. etc., toutes locutions sinon vicieuses, au moins réprouvées par le goût, et que nous exhortons l'auteur à faire disparoître à la seconde édition qu'il ne tardera pas sans doute à faire.

Nous l'engageons aussi à corriger deux expressions, qui ne sont peut-être que des fautes typographiques, telles que *Patigo*, qui n'est pas français, au lieu de *Papegai*; et *Listel*, au lieu de *Litre*, qui est le véritable nom de la chose qu'il a voulu décrire, le premier n'appartenant qu'à l'architecture. Ceci nous rappelle une autre faute du même genre, qui se trouve dans *Cœlina*, où l'on lit, à deux reprises, une *mercurielle*, pour une *mercuriale*;

mais, nous le répétons, ces fautes doivent probablement appartenir à l'imprimeur.

Nous estimons assez M. Du Cray du Minil, pour croire qu'il nous saura gré de la sévérité que nous avons mis à juger sa nouvelle production. Nous devons dire que, malgré ses défauts, elle se fait lire avec assez de plaisir, pour qu'on soit fâché de la quitter, lorsqu'on en a commencé la lecture. Beaucoup moins chargée d'événemens que *Cœlina*, la marche en est aussi bien plus rapide et les événemens bien plus vraisemblables ; les caractères tracés avec plus de soin, sont aussi plus rapprochés de la Nature. Le style nous a paru plus soigné que celui de ce dernier roman, dont le succès a, comme l'on sait, été très-grand, et qui a fourni des sujets au théâtre.

Le même avantage est sans doute réservé aux *petits Orphelins du Hameau*, dont un poëte comique habile pourra tirer un drame intéressant. En attendant, ces aimables enfans ne peuvent manquer d'être adoptés par un grand nombre de lecteurs, comme ils l'ont été par les bons paysans d'Olival. Ils sont faits pour plaire et pour être aimés de tout le monde; et l'auteur, qui d'un sujet aussi simple a tiré un roman attachant, nous paroît véritablement appelé à ce genre d'écrire, beaucoup

plus difficile qu'on ne le pense, et que certain succès récens pourroient le faire croire : un bon roman exige de l'imagination, de la facilité, de la logique et du goût ; et l'on peut dire, sans être taxé d'une trop exigeante sévérité, que cette réunion de qualités n'est pas le partage d'un très-grand nombre d'écrivains modernes.

C'est donc à tort que certains auteurs dont l'imagination est éteinte ou desséchée, ou qui même n'en ont jamais eu, s'élèvent journellement contre ce genre et affectent de le mépriser. Faire un roman même médiocre, d'une certaine étendue, créer un plan raisonnable, imaginer des caractères et combiner sagement une action, n'appartient certes pas à tout le monde.

Les petits Orphelins du Hameau sont imprimés avec soin et sur de très-beau papier ; c'est une sorte de mérite qui n'est pas indifférente pour tous les lecteurs, et qu'il est d'autant plus utile de louer, qu'elle n'est pas très-commune aujourd'hui.

Fin du Tome premier.

TABLE

DES EXTRAITS

Contenus dans ce premier Volume.

I. DE l'Economie politique et morale de l'Espèce humaine ; par M. Herrenschwand, page 1.

II. Renelle, Roman pastoral ; par M. Colleville, 5.

III. Essais historiques sur les Causes et les Effets de la Révolution de France ; par M. Beaulieu, 9.

IV. Sermons de M. E. S. Reybaz, Ministre du S. E. à Genève, 14.

V. Les Scandinaves, Poëme traduit du Swèo-Gothique ; par M. Chérade-Montbron, 20.

VI. Les Horreurs du Destin, ou les quatre Infortunés, Roman ; par M. Coubladoz, 26.

VII. Essai sur l'Histoire de la Puissance paternelle ; par M. Nougarède, 29.

VIII. Histoire de l'Empire de Russie, sous le Règne de Catherine II; par M. Tooke, traduite de l'Anglais, par M. S..... 34.

IX. Mélanges physico-mathématiques ; par M. Bérard, 50.

X. L'Angleterre en M. DCCC, 58.

XI. Nouvelle Méthode d'Enseignement pour la première enfance ; par Mme. de Genlis, page 63.
XII. Félix et Léonore, ou les Colons malheureux, Roman ; par M. J. B. C. Berthier, 71.
XIII. Voyage forcé à Naples, par M***. 81.
XIV. Palmira, Roman ; par Mme. Armande R***, 89.
XV. Histoire de la Révolution de France, pendant les dernières années du Règne de Louis XVI ; par M. A. F. Bertrand de Moleville, Ministre d'Etat : première Partie, 99.
XVI. Elise Duménil, Roman ; par Mme. la Marquise de Montalembert, 110.
XVII. Voyage à Montbar ; par M. Hérault de Séchelles, 120.
XVIII. Mémoires et Voyages d'un Emigré, Roman ; par M. J. N. Belin de Ballu, 126.
XIX. Les Précepteurs, Comédie en cinq actes, en vers ; Ouvrage posthume de P. N. F. Fabre d'Eglantine, 136.
XX. Cours de Morale religieuse ; par M. Necker, 150.
XXI. Le Nouveau Paris ; par M. L. S. Mercier, 161.
XXII. Les Beautés de Sterne ; traduites de l'Anglais, par M. ***, 173.
XXIII. Les Chevaliers des sept Montagnes, Roman traduit de l'Allemand, par M. le Baron de Book, 177.
XXIV. Situation de la France et de l'Angleterre à la fin du dix-huitième Siècle ;

par M. Fonvielle aîné, de Toulouse, page 183.
XXV. Les Mères rivales, ou la Calomnie, Roman; par Mme. de Genlis, 191.
XXVI. Contes en prose et en vers, suivis de Pièces fugitives et du Poëme d'Herminie; par M. E. F. Lantier, 201.
XXVII. Malvina, Roman; par Mme. ***, auteur de Claire d'Albe (madame Cotin), 209.
XXVIII. Raison, Folie, Chacun son mot, petit Cours de morale, mis à la portée des vieux enfans; par P. E. L. (M. P. E. Lemontey), 215.
XXIX. Correspondance littéraire, adressée au Grand-Duc de Russie, depuis Empereur, sous le nom de Paul Ier.; par M. de la Harpe, 225.
XXX. Histoire des progrès et de la chûte de l'Empire de Mysore, sous les Règnes d'Hyder-Aly et de Tippoo-Saïb; par M. J. Michaud, 232.
XXXI. Atala, ou les Amours de deux Sauvages dans le Désert; par M. Fr. Aug. de Châteaubriand, 240.
XXXII. Orfeuil et Juliette, ou le Réveil des Illusions, Roman; par Mlle. ***; auteur d'Eugenio et Virginia, 245.
XXXIII. Voyage dans la Haute Pensylvanie et dans l'Etat de New-Yorck; traduit et publié par l'auteur des Lettres d'un Cultivateur américain (M. Saint Jean de Crêve Cœur), 253.
XXXIV. Lettres sur le Portugal, publiées par M. Ranque, Docteur en Médecine, 261.

XXXV. Le Solitaire des Pyrénées, ou Mémoires pour servir à la vie d'Armand, marquis de Felcourt ; roman par M. G. L. (M. Gaudin de la Grange), page 269.

XXXVI. Traité de l'ortographe française, en forme de dictionnaire, par P. Restaut ; nouvelle édition très-augmentée, par M. Cl. Fel. Roger, ancien maître de langues, 275.

XXXVII. Voyages de la caverne du malheur, traduits de l'allemand de Spies ; par M. C.L Sevelinges, 280.

XXXVI. Cours de Physique expérimentale et de Chimie; par M. P. Jacotot, professeur de physique et d'astronomie, à Dijon, 285.

XXXIX. Lusus et Cydippe, ou les Voisins dans l'Arcadie, poëme traduit du grec, par M. A. H. de Kèratry, 293.

XL. Herbier moral, ou recueil de fables nouvelles et autres poésies fugitives; par Mme. de Genlis, 297.

XLI. L'Entrée dans le monde, comédie en cinq actes, en vers ; par M. L. B. Picard, 304.

XLII. De la Peste, ou époques mémorables de ce fléau, et les moyens de s'en préserver; par M. J. P. Papon, 334.

XLIII. Hector Martin, roman, par M. Dek*** D***, 339.

XLIV. Le petit la Bruyère, ou caractères et mœurs des enfans de ce siècle ; par Mme. de Genlis, 348.

XLV. Elémens de Critique dramatique, traduits de l'anglais de W. Cooke, par M. P. F. Aubin, page 354.

XLVI. Du dix-huit Brumaire, opposé au système de la terreur ; par M. J. Fievée, 358.

XLVII. Charles et Marie, roman, par l'auteur d'Adèle de Senange, 361.

XLVIII. Okigraphie, ou l'Art de fixer par écrit tous les sons de la parole ; par M. Honoré Blanc, 365.

XLIX. Voyage dans le boudoir de Pauline ; par M. L. F. M. B. L. auteur de Célestine, etc., 371.

L. De la Littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales ; par Mme. de Staël Holstein, 377.

LI. Les Petits Orphelins du hameau, roman, par M. Du Cray du Minil, auteur de Lolotte, de Victor, de Cœlina, etc. etc. 386.

Fin de la table du Tome premier.

Errata *du premier volume.*

N. B. Malgré toute la vigilance d'un Imprimeur attentif, et tous les soins qu'on a apportés à la vérification des épreuves, il s'est glissé dans ce volume quelques fautes : on prend le parti de les relever ici, au lieu de les passer sous silence, comme c'est maintenant l'usage. Cette dissimulation ne rend pas les éditions plus correctes, et ne peut que mécontenter plus d'un lecteur, à la sagacité desquels elle nous semble faire un véritable outrage.

Page 22, ligne 26, l'autre. *Lisez* l'antre
Page 42, ligne 26, la. *Lisez* le
Page 57, ligne 11, compliment. *Lisez* complément.
Page 69, ligne 25, en. *Lisez* ne
Page 129, ligne 5, juste. *Lisez* sujet.
Page 203, ligne 1, vraisemblance. *Lisez* ressemblance.
Page 297, ligne 23, ce dépot. *Lisez* ce défaut.
Page 304, lignes 12 et 1 de la note; (6). *Lisez* (7).
Page 353, ligne 27, elles. *Lisez* ils.
Page 370, ligne 7, cupidité. *Lisez* crédulité.

Fin de l'Errata du premier volume.

BINDING C_ _ _ . MAY 22 1968

PQ
286
G75
t.1

Grimod de la Reynière,
Alexandre Balthasar Laurent
L'alambic litteraire

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY